

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 37

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 FEVRIER 1898

VOICI L'HIVER



LES MOUCHES BLANCHES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

FOURIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 12 FÉVRIER 1898

## PENSÉES, MAXIMES, SENTENCES

(Suite)

Combien de Césars et de Pompées, par la seule inspiration des nous, se sont rendus dignes de les porter. Et combien il y a de gens qui auraient pu parfaitement réussir dans le monde, si en les Nicomédisant, on n'avait pas totalement déprimé et réduit leur caractère et leur esprit à rien.

x

J'ai toujours observé que lorsqu'il y a autant d'aigre que de doux dans un compliment, un Anglais est éternellement embarrassé de savoir s'il l'acceptera ou le laissera tomber à terre; un Français ne l'est jamais.

x

Il y a un juste équilibre à maintenir entre la sagesse et la folie, sans lequel un livre ne saurait vivre une année.

x

L'âme et le corps sont de moitié ensemble dans tout ce qui leur arrive.

x

Quand le cœur devance l'esprit dans son vol, il éparpille au jugement une foule de peines.

x

Rien n'est si parfaitement amusant qu'un changement total d'idées.

x

Il faut laisser les gens raconter leurs histoires à leur manière.

x

L'amitié a deux vêtements, un de dessus et un de dessous.

x

Le cœur est d'avis de garder ce qu'il peut.

STERNE.

### CE QU'IL A DU S'ENNUYER

Henri (7 ans).—Quel âge as-tu, grand-papa?

Grand-papa.—J'ai quatre vingt-sept ans, mon chéri.

Henri.—Ah! Alors, tu es né quatre-vingts ans avant moi?

Grand-papa.—Certainement.

Henri.—Eh bien, ce que tu as du t'ennuyer de m'attendre si longtemps!

### BIEN FORCÉ

Le docteur.—Il vous faudra abandonner complètement l'usage de la bicyclette si vous ne voulez pas avoir une rechute.

Le malade.—Vous croyez, docteur?

Le docteur.—J'en suis sûr. Il sera plus sage pour vous de la vendre, croyez moi.

Le malade (soupirant).—Il le faudra bien, docteur, si je veux payer votre compte.

### UN CAS GRAVE

Louisa.—Ce pauvre monsieur Jean, il souffre gravement d'une maladie de cœur.

Maria.—Vraiment! Je n'en savais absolument rien.

Louisa.—Oui, il est tombé amoureux d'une vieille, vieille fille et il l'a épousée.

### CHACUN SON GOUT

Le papa.—Oscar, ne sais-tu pas que les anges t'ont apporté un petit frère, hier soir?

Oscar.—Non, papa!

Le papa.—Veux-tu le voir, ce petit chéri?

Oscar.—J'aimerais mieux voir les anges.

### LA, SEULEMENT

Bouleau.—Où est-on sûr de trouver le bonheur?

Rouleau.—Dans le dictionnaire.

### UNE QUI A DE L'EX-PÉRIENCE

Mme Vieillecole.—Non, ma chère, jamais je ne pourrai m'habituer à voir les femmes porter des cols et des cravates tel que les hommes.

Madame Longuevie.—Je crois, moi, qu'il n'y aurait qu'un seul moyen pour les arrêter dans cette voie.

Madame Vieillecole.—Lequel?

Madame Longuevie.—Ce serait que les hommes arrêtaient d'en porter. Les femmes suivraient vite.

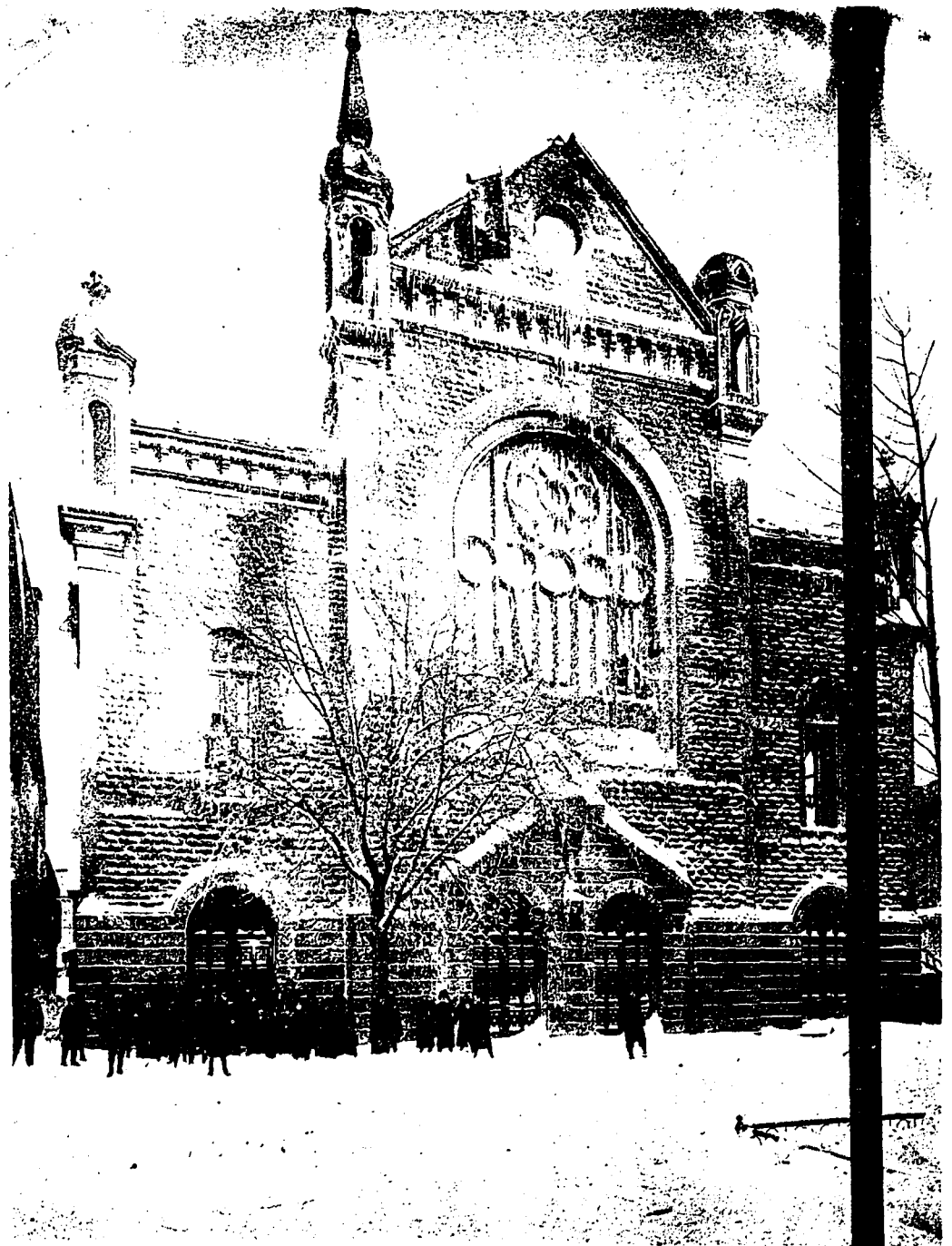
Tout peut s'ajourner, excepté l'heure de la mort.—*Proverbe oriental.*

### Une dépêche de Tombouctou



Cette dépêche, que nous venons de recevoir hier seulement, nous fait savoir que le roi nègre, Paramatarafaribo, court après son dîner de Noël dans les forêts impénétrables du centre africain. S'il peut seulement le rejoindre pour l'année prochaine!

### L'INCENDIE DU VILLAGE ST-JEAN-BAPTISTE



Photographie Demison, rue Ste Catherine ouest.  
CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR, RUE SANGUINET.

MÉTAMORPHOSES DOMESTIQUES



I  
10 heures du soir.



II  
11 heures du soir.



III  
1 heure du matin.



IV  
3 heures du matin.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLVII

LES DEUX SOLEILS

I

LE SOLEIL RICHE

Pour te laver du sommeil  
Qui sur tes yeux pèse encore,  
Viens voir lever le soleil  
Dans son alcôve d'aurore.

Regarde le paresseux,  
Comme il bâille ! Il a l'air ivre.  
On voit qu'il n'est pas de ceux  
Qui vont travailler pour vivre.

Lentement il cligne un œil :  
Il veut redormir peut-être.  
Mais la Nuit, la veuve en deuil,  
Crie en ouvrant la fenêtre :

— "Allons, allons, fainéant,  
Il faut sortir de la plume ;  
Déjà là-bas l'Océan,  
Votre grand miroir, s'allume !" —

Alors se frottant les yeux,  
Débarbouillé de rosée,  
Le dormeur aux beaux cheveux  
Met le nez à la croisée.

Et l'on voit, dans l'air léger,  
D'un nuage qui rougeoit  
Un vol de flocons neiger  
Comme des papiers de soie.

L'un est blanc, l'autre vermeil,  
Tous sont roulés en pelotes ;  
C'est Monseigneur le Soleil  
Qui défait ses papillotes !

II

LE SOLEIL PAUVRE

Vois-tu le soleil d'hiver ?  
Comme il est blanc, le pauvre homme !  
Comme il a l'air triste, et comme  
De haillons il est couvert !

Ces haillons sont faits de brume  
Que met en loques l'autan.  
Le vieux soleil grelottant  
Dans le ciel brouillé s'enrhume.

Pendant qu'ici nous plaçons  
Nos pieds sur la cheminée,  
Sa face parcheminée  
A pour barbe des glaçons.

Nous grillons notre pantoufle  
Contre le chenet ardent.  
Lui, là-haut, nous regardant,  
Sur ses doigts roidis s'essouffle.

Le gel lui gerce la peau ;  
Son nez coule comme un cierge.  
On dirait un vieux concierge.  
Tiens ! il tire son chapeau.

O m'amour, quelle ruine !  
Lui qu'on vit incendiant  
Tout le ciel, ce mendiant  
Tend la main dans la bruine !

Roulant des yeux en dessous,  
Il quémande, pitoyable.  
Jadis il nous fut bon diable :  
Il faut lui donner deux sous.

A ce roi chassé du trône,  
Pour le réchauffer un peu,  
Envoie aussi fort qu'on peut  
Ton baiser comme une aumône !

JEAN RICHEPIN.

INSTANTANÉ PARISIEN

GRAND MAGASIN

Il scintille et flamboie de mille et une facettes, le sycieux miroir aux alouettes, offert là aux convoitises féminines dans le lumineux chatouement des grands et des petits coupons. Ce sont, à côté des verts réséda pâlisant jusqu'au soufre, les roses atténués, douloureux et discrets, et les tendres bleus de lin auprès des jaunes citron ! et les brochés, et les brocarts, et les délicieuses rayures Louis XVI, lilas, rose et jonquille, à côté des lampas bossus de gros bouquets de roses rouges et d'iris mauves sur fond d'or, et les étoffes Louis XIII à la trame truitée, écaillée, damasquinée comme une armure, parsemées, les unes de dahlia, les autres d'œillets et de grenades, et les Louis XV enfin, vin de Bordeaux ou bleu de roi, traversées d'astragales, de dentelles ajourées et de corbeilles fleuries ; toute une orfèvrerie souple et soyeuse au toucher, résumant dans ses dessins compliqués ou naïfs l'esthétique de trois siècles et l'art rétrospectif des monarchies éteintes et des conquêtes oubliées.

Et là-dessus tout un envol de mains : mains petites et soignées, mains frivoles et mondaines ; mains aux doigts piqués de ménagères éblouies, mais qui n'achèteront pas ; mains de petites apprenties aux ongles en deuil, à la peau crevassée ; mains boudinées dans les gants trop clairs et trop neufs des dames parvenues, gants de filosolle à paumes reprises, mains de dévotes entrées là en sortant de Saint-Sulpice, jusqu'au gant de Suède à la fois discret et parfumé, mais à cinq boutons strictement boutonnés, de la parfaite Parisienne ; et parmi toutes ces mains, insinuée comme elles au creux des étoffes, la main de possession, la main en grille, crispée comme une serre, de l'amateur en melon-cape de Londres, à la face énergique et froide, démentie par l'éclat trouble du regard égaré.

JEAN LORRAIN.

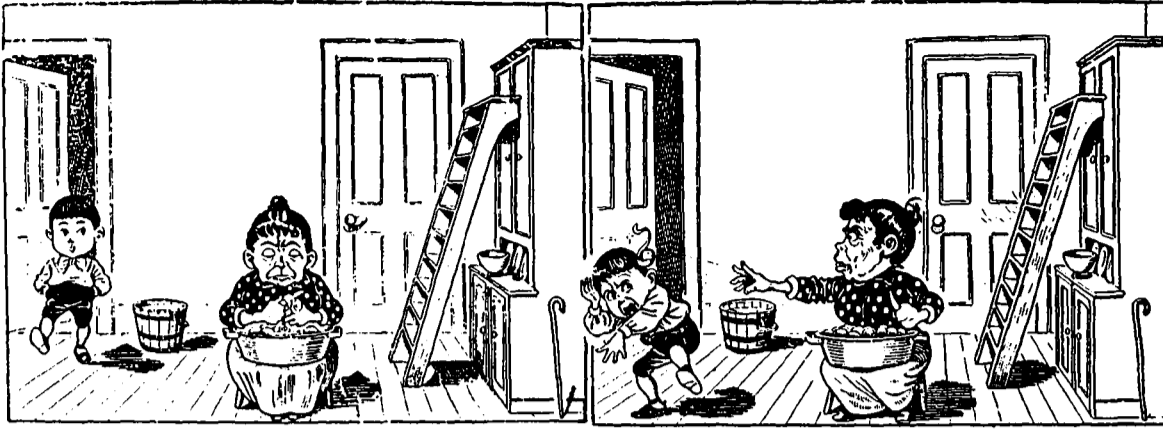
LE DRAME DE STCANUT



CORDELIA VIAU, VEUVE POIRIER.

DECLARER COUTABLE PAR LE JURY LE 2 FÉVRIER.

## PAUVRE BRIGITTE



I  
Un jour que la fidèle Brigitte épluchait des patates pour le dîner, ce mauvais garnement de Bob, s'amena à la cuisine, rêvant un mauvais tour à lui jouer.

II  
Brigitte, qui connaît son personnage, le mit gracieusement dehors en le bombardant d'épluchures, ce qui vexa au superlatif le jeune Bob.

## MANQUE DE CŒUR

AVEC D'UN VIEUX BONHOMME

La faim et le froid faisant rage,  
Sans argent et sans pardessus,  
N'ayant qu'un cœur pour tout bagage,  
J'ai tenté de le mettre en gage :  
On ne m'a rien prêté dessus.

L'employé que chacun redoute,  
Après l'avoir examiné,  
M'a dit : " On l'a heurté, sans doute,  
Le mouvement est en déroute ;  
Puis il est tout parcheminé."

J'ai transporté ce cœur rebelle  
Chez un ouvrier horloger.  
Cet homme a raillé de plus belle :  
" Le jou n'en vaut pas la chandelle,  
Il faudrait presque tout changer !"

Et j'ai résolu de le vendre  
En secret chez un brocanteur.  
Ne pouvant plus rien en attendre,  
Mieux valait peut-être, à tout prendre,  
Tirer quelques sous de mon cœur.

Le brocanteur, un bon apôtre.  
M'a dit sur un ton indulgent ;  
" Brave homme, n'avez-vous rien autre ?  
Un cœur usé comme le vôtre  
N'a pas de valeur en argent !"

Il s'égayait de l'épisode,  
Et sa jeune femme en causait :  
" C'est un objet passé de mode  
Inutile autant qu'incommode ;  
Autrefois, on s'en amusait..."

J'ai renfermé dans ses viscères  
Tout l'amour qu'il m'avait valu,  
Et mes tendresses les plus chères,  
Et j'ai mis mon cœur aux enchères,  
Et personne n'en a voulu.

Dégoûté de cette machine  
J'ai follement tapé dessus.  
J'en ai déchiré la peau fine.  
Mon cœur est mort dans ma poitrine.  
— Voilà comment je n'en ai plus.

RENÉ MARIE LEEFÈVRE.

## IRONIE DES CHOSSES

Ce fut, ce soir-là, sur le perron du Vaudeville, après une représentation de *Monsieur le Directeur*, que je rencontrai mon vieil ami Trigoneau qu'au collège nous avions surnommé Céphale, peut-être à cause de la forme un peu isocèle de sa tête, peut-être à cause de l'acuité serpentine de son regard, peut-être par suite des affinités mystérieuses qui existent entre certains noms et certains surnoms. Il est bien évident, par exemple, que si vous avez un ami qui s'appelle La Villette, votre premier soin, en rentrant chez vous, sera de le surnommer Saint-Sulpice. Vous seriez bien embarrassé de dire pourquoi. J'ai jeté, dans le temps, quelque éclat dans ce genre de sport. Ainsi, j'avais fait, lors de la dernière Exposition, la connaissance d'un vieil orphéoniste de province que j'avais surnommé Calafin-Escasse. Personne ne comprenait le mot de cet étrange baptême. C'était bien simple pourtant : de son vrai nom, il s'appelait Tanval, et habitait dans le Lot le bourg de Cruchat. Alors, après Tanval, à Cruchat (Lot), Calafin Escasse me paraissait tout indiqué. Permettez-moi de vous faire observer, chère lectrice, qu'il ne fallait pas être le premier venu pour avoir trouvé ça. Du reste, je poursuis, car ce n'est pas pour faire mon propre éloge que mon éditeur me paie, — avec une parcimonie toute princière, je dois l'avouer.

Donc, au collège, ce brave Trigoneau avait une tête triangulaire. Depuis, il l'a gardée, et cela ne l'a pas empêché de faire son chemin. C'est aujourd'hui une des personnalités les plus courues de ce qu'Alexandre Dumas a appelé si justement le demi monde scientifique.

— Eh bien, lui dis-je en passant mon bras sous le sien, très amusante, n'est-ce pas, mon vieux, la comédie de Bisson et de

servir un verre de bordeaux brûlant, qu'il additionna lui-même d'épices variées, non sans avoir fait jurer au garçon que le citron et la cannelle venaient de nos colonies.

Et quand il eut vidé la moitié de ce breuvage national, satisfait sans doute du parfum patriotique qui s'en dégageait, il eut ce rire particulier et dangereux qui est une de ses originalités les plus puissantes. — On entendit s'échapper de sa bouche un sifflement de fusée rayant l'air ; puis, autour de ses lèvres, ce fut un clapotis pareil à un plongeon de grenouilles affolées, et cela vint mourir dans sa barbe en *friche-frichite* de fer rouge violemment trempé dans l'eau.

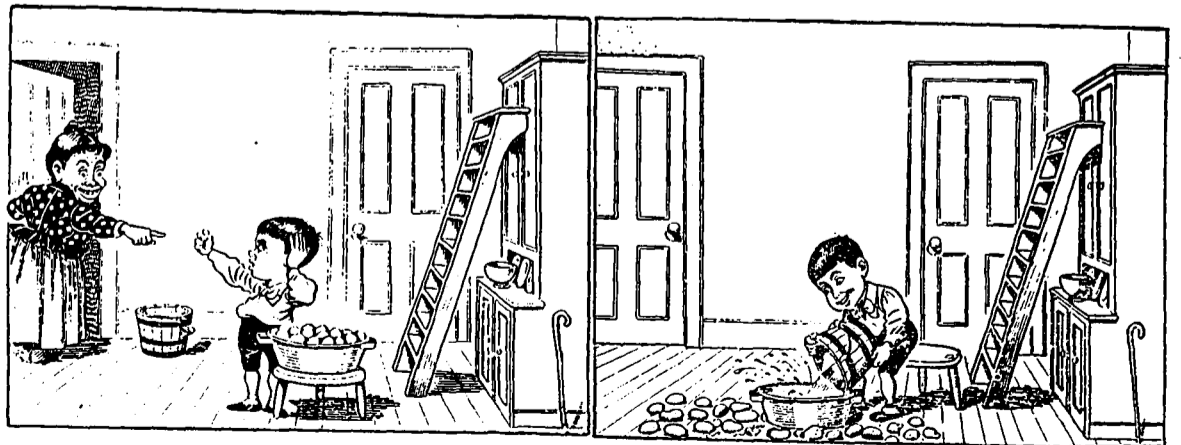
Ce rire, qui est bien connu sur le boulevard, et que le regretté Daubray a essayé, mais en vain, d'imiter, y a été la cause involontaire d'accidents sans nombre. Il a jeté le désarroi dans plus d'une station de fiacres et le trouble dans quelques familles de passants.

Dans le café, des regards décontenancés s'étaient levés sur nous. La caissière aussi s'était levée, fort émue.

Mais Trigoneau, très blasé sur ces manifestations habituelles, plein de dédain, d'ailleurs, pour la stupeur des foules (ceci est un alexandrin que je recommande aux jeunes poètes), commença avec le plus grand calme l'histoire suivante :

— En ce temps-là (je ne parle pas d'hier), j'étais simple expéditionnaire dans l'administration où, de 10 à 6 heures, je fournissais pour 100 francs par mois d'additions et de copies. Ce n'étais pas cher, au prix où est la margarine ; avec beaucoup d'ordre, très peu d'appétit et quelques emprunts, on arrive quelquefois, avec 1,200 fr. par an, à se priver de tout. C'était mon cas. De plus, j'appartenais à un service de comptabilité, ou plutôt d'incompatibilité absolue avec les confections littéraires que j'ambitionnais de bâcler pour les petits journaux sans prétention. Or, il arriva que, dans un établissement annexe, un vieux bibliothécaire, qui servait l'administration depuis quarante huit ans, rendit son rond de cuir à Dieu. Cette vacance m'ouvrait de vastes horizons : j'avais toujours caressé d'un œil d'envie cette précieuse sinécure où de substantiels repas littéraires me semblaient assurés. Je me mis donc, sans tarder, à tirer quelques sonnettes influentes et mon odysée finit par aboutir, avec une chaleureuse recommandation du sénateur Z..., dans le cabinet d'un haut fonctionnaire dont dépendait en partie ma nomination ; on m'avait affirmé en haut lieu qu'il pouvait tout et quelque chose de plus. Attaché au garde des sceaux, il tutoyait la Cour de Cassation et déjeunait souvent avec le Conseil des Ministres, bien qu'en général on n'ait besoin de conseil de personne pour accomplir cette importante formalité. C'était ce qu'on appelle volontiers

## PAUVRE BRIGITTE — (Suite)



III  
Aussi, quand Brigitte, appelée au dehors, le laissa seul sur le champ de bataille, jura-t-il de se venger terriblement et...

IV  
...sans perdre une minute, se mit au devoir de faire à la cuisinière une de ces mauvaises farces dont il détient le secret. Renversant les patates épluchées sur le plancher, il remplit d'eau le plat qui les contenait,...

Carré... un peu chargée, peut-être...

Il me jeta à travers ses lunettes le regard aigu du savant qui a fouillé la vie, et me répondit froidement de sa voix de scalpel :

— Mon cher, en fait d'administration, on ne charge pas, on constate. L'étonnant personnage que nous venons de voir évoluer le long de ces trois actes, n'est pas sensiblement plus drôle que certain fonctionnaire de ma connaissance, et je vais te conter une édifiante histoire, si tu n'es pas trop pressé d'aller dormir et, surtout, si tu m'offres, dans un établissement honorable, quelque boisson essentiellement française

Trigoneau a toujours été l'ami de Déroulède : aussi, au café du Helder où je m'empressai de le conduire, contempteur des lavendres et des cocktails, se fit-il

PAUVRE BRIGITTE — (Suite)



phistophèles à l'acte de la sérénade, et, lentement, il laissa tomber ces mots :

—Tu ne comprends rien du tout. Il ne s'était pas trompé de nom. C'était bien moi qui étais nommé...

—Préfet ?

—Gardien du passage Véro-Dodat !!

Et, sans me gêner d'aucun commentaire l'exquise saveur de ce délicieux petit poème administratif, mon ami commanda deux nouvelles consommations et se renversa sur la banquette avec un second éclat de ce rire de rêve qui cabre les femmes et évanouit les chevaux. WILLY.

V

...le hissant, à grand effort de jarret, au-dessus de l'armoire à vaisselle et emportant, le méchant espiègle, l'escabeau qui lui avait servi à perpétrer son œuvre.

VI

Brigitte a vu avec horreur le fruit de son travail gisant à terre. Elle se doute bien qui est le coupable, mais il est déjà loin.

IL A ÉTÉ BLOQUÉ

Le père Penoute (qui a une vague idée d'une anecdote déjà ancienne) — As-tu entendu parler,

une grande figure administrative. Aussi ne te cacherais-je pas que je demeurai quelque peu désillusionné lorsque je me trouvai en présence d'un tout petit homme grisonnant, tout en ventre, avec une face apoplectique et pas plus de cou qu'un crabe : la tête dans les clavicules, les clavicules dans le thorax, le thorax dans l'abdomen... Je ne sais si je me fais bien comprendre ?...

—Admirablement, répondis-je. C'est ce que mon ami, l'esthète Cayoux a si joliment défini : un monsieur qui se télescope.

Trigoneau reprit :

—Je me remis un peu en songeant que ce tassage était dû, sans doute, au poids des hautes responsabilités administratives. Et puis, ses bons gros yeux dorés de terre-neuve m'inspiraient confiance. Il y avait du sauvetage dans ces yeux-là.

Son abord fut d'ailleurs d'une urbanité qui, après lecture de la lettre du sénateur Z..., devint tout de suite presque paternelle. Avec une honneur, qui devait avoir passé de son ventre dans son allure par endosmose, il m'adressa quelques questions sur mes antécédents et parut s'intéresser prodigieusement à mes débuts dans l'art. Il adorait la Muse ; plus jeune, il avait même, me dit-il, porté le mousquet dans l'armée des bardes (!) et, à plusieurs reprises, il m'appela son "cher Monsieur Frissoneau."

—Trigoneau, rectifiai-je sans amertume, le cœur dans la voix.

—C'est ce que je voulais dire, sourit-il. Excusez-moi si je confonds ! J'ai tant de demandes et je reçois tellement de personnes !

Et il me donna l'assurance presque formelle qu'il m'obtiendrait mon idéal bibliothécaire, malgré les nombreuses compétitions qui avaient surgi.

—Je ferai tout ce que je pourrai, termina-t-il, en me tendant cordialement la main pendant que je me levais en balbutiant toute ma gratitude. Oh ! ne me remerciez pas encore ! Attendez l'événement... Mais ayez bon espoir, mon jeune ami, très bon espoir...

Et, tourné d'un seul bloc de tout son corps en futaile, vers l'huissier apparu, (c'était le seul moyen qu'il avait de tourner le cou) :

—Veuillez reconduire M. Grifoneau, lui dit-il.

Ah ! il n'avait décidément pas la mémoire des noms, ce haut fonctionnaire... Mais qu'importait à ma joie !

Je regagnai ma rue avec la démarche bondissante et ailée d'un jeune dieu plein d'avenir. Comme je trouvais l'humanité fraternelle, la vie bonne, les femmes jolies ! J'éprouvais l'impérieux besoin de serrer quelqu'un sur mon cœur et peu s'en fallut que je ne demandasse à une plantureuse nounou, qui me regardait traverser un square, la permission de l'embrasser sur les deux joues.

—Sacro-saints enthousiasmes ! interrompis-je. Ils ne sont accessibles qu'à l'âge tendre et bête où l'on n'a pas encore analysé l'eau bénite de cour. Je vois poindre d'ici le dénouement de ton aventure : ton fonctionnaire ne tint aucune de ses promesses.

—Pure calomnie ! protesta Trigoneau. Et puis, ce ne serait pas drôle. Il les tint toutes, rubis sur l'ongle, avec une célérité si extraordinaire en administration que moins de quinze jours après cette entrevue, je recevais un pli officiel contenant un mot de mon haut personnage et l'arrêté qui me nommait !... Seulement...

—N'achève pas, m'écriai-je, j'ai compris... Il s'était trompé de nom !

Mais Trigoneau secoua la tête, les sourcils au zénith et les yeux fulgurants d'un tel sarcasme jubilatoire qu'il me rappela Mé-

petit Pierre, du petit garçon qui est né sur le bateau la Minerve ? Ça été le premier vrai citoyen de la Grande République.

Petit Pierre — Oui, j'ai entendu raconter ça. Mais, dis oncle, tous les petits enfants viennent sous des plantes, hein ?

Le père Penoute. — Certainement !

Petit Pierre. — Ainsi, moi, je suis venu sous un chou et Marie sous une rose ?

Le père Penoute. — Oui.

Petit Pierre. — Lucien est bien né sous un plant de tomate et Adèle sous une giroflée ?

Le père Penoute (qui ne voit rien venir). — Oui ! oui !

Petit Pierre — Alors, où ont-ils bien pu prendre un jardin sur un bateau ?

IL A CRAINT LA CONCURRENCE

Joé — Pourrais-tu me dire pourquoi tu as rompu ton engagement avec mademoiselle Jolicœur ?

Henri. — Parfaitement ! C'est parce qu'elle a un affreux perroquet qui, à chaque minute, me crie dans les oreilles : " Arrête toi, Georges ! "

Joé. — Eh bien, qu'est ce que cela pouvait te faire ? Tes vi-vites à mademoiselle Jolicœur n'étaient un secret pour personne ?

Henri. — Possible ; mais je ne m'appelle pas Georges, que diable !

EILLE NE LE LUI A PAS ENVOYÉ DIRE

Lui. — C'est remarquable que parmi tous les noms des hommes que ce journal accuse de peignerie, on ne voit que des célibataires.

Elle. — Pas étonnant du tout. Les hommes mariés qui sont peignes sont trop nombreux pour que le journal arrive à les mentionner.

TROP MODESTE

Muzodor. — As-tu fait une annonce pour le billet de 100 que tu as trouvé, dimanche ?

Billentoc. — Non, toute réflexion faite, je n'ai pas besoin de faire parade en public de mon honnêteté. Que je le sache, moi, ça suffit bien.

ADOUCCISSEMENT DE PEINE

Le galant bandit (pendant qu'il débarrassait une jeune dame de ses bijoux). — Je vous assure, madame, qu'une bague en diamant sur une aussi jolie main, c'est absolument du superflu.

PAUVRE BRIGITTE — (Suite et fin)



VII

—Allons, dit Brigitte, il a fallu que cette mauvaise peste me jette à terre mes patates et me perche mon bassin au plafond. Si encore j'avais mon escabeau. Tiens, avec cette canne !...

VIII

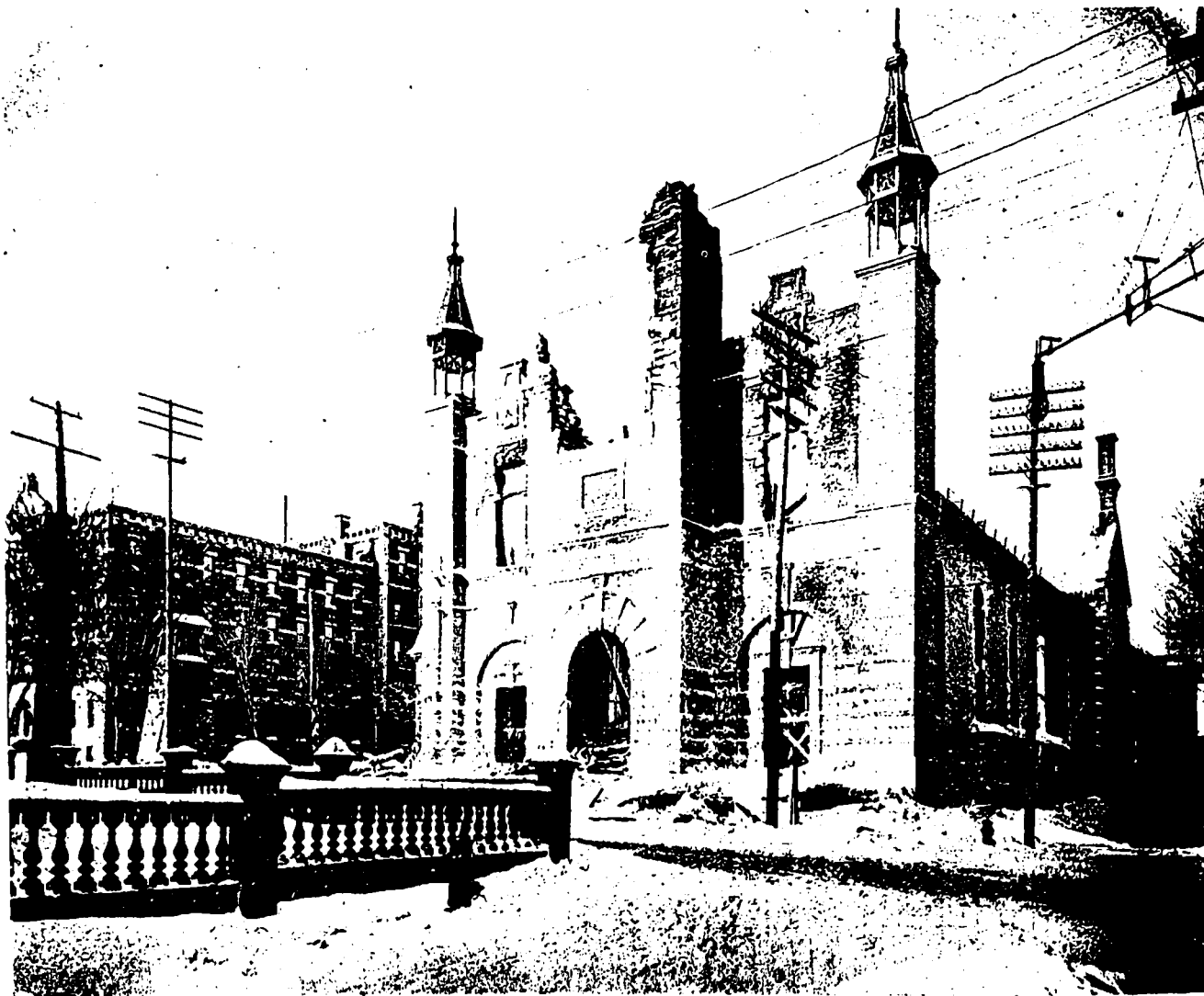
Brigitte a réussi à atteindre et même à amener à terre le plat qu'elle convoitait, mais ça n'a pas été sans éclaboussures. Et Bob a eu un fun complet. Pauvre Brigitte !

L'INCENDIE DU VILLAGE ST-JEAN-BAPTISTE



ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE ET PRESBYTÈRE — VUE D'ENSEMBLE.

Photographie Demison, rue Ste-Catherine ouest



ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE — FACADE SUR LA RUE RACHEL.

Photographie Demison, rue Ste-Catherine ouest

L'INCENDIE DU VILLAGE ST-JEAN-BAPTISTE.



ÉGLISE ST-JEAN BAPTISTE — INTÉRIEUR.

Photographie Demison, rue Ste-Catherine-ouest

SON NOM

*A ma Muse Athénienne.*

Quand les colombes envolées,  
Des métopes au Parthénon,  
S'abattaient sur les Propylées ;  
J'ai, si souvent, redit son nom ;

Et quand, de sa clarté lactée,  
Séléné baisait le fronton  
Du petit temple d'Erechthée,  
J'ai, si souvent, redit son nom ;

Qu'elles allaient, — blanches colombes  
S'égrénant dans l'air bleu, — là-bas,  
Sur la colline où sont les tombes,  
Le roncouler dans les lilas.

Que les blanches Carpatides  
Le redisaient en dessinant  
Leurs ombres droites et rigides  
Sur les dalles de marbre blanc.

EMILE DELAUNAY.

GÉNÉROSITÉ D'UN ANGLAIS

L'Angleterre, appelée autrefois l'île des Saints, et maintenant si tristement ravagée par l'hérésie et le schisme, s'est distinguée entre tous les Etats de l'Europe par l'accueil favorable qu'elle a fait au clergé français lors de l'émigration. Un de ses milords rencontra un prêtre dont l'extérieur annonçait la pauvreté. L'un et l'autre montaient à un observatoire ; l'Anglais prend à dessin les devants, et laisse échapper une bourse contenant cent guinées. L'ecclésiastique la ramasse, et s'empresse de la lui remettre. " Monsieur, dit le milord, elle est tombée de plus haut : " et il pria gracieusement l'abbé d'accepter la bourse et le contenu. Quelle générosité et quelle délicatesse !

SON BAROMÈTRE

*Rouleau* — Il y a un moyen infallible pour moi de savoir si ma femme a bien tout ce qui lui faut en fait de vêtements d'hiver.

*Bouleau*. — Ah ! A quoi voyez-vous cela ?

*Rouleau*. — C'est quand elle commence à parler de ce dont je pourrais bien avoir besoin moi-même.

TRISTE PERSPECTIVE

*Le lion (philosophiquement)*. — Que la vie est dure pour un pauvre lion !

*Le kangaroo*. — Que veux-tu dire par là ?

*Le lion*. — Dame, est ce bien gai, de crever de faim quand on est vivant et d'être empaillé quand on est mort ?

L'on méprise toujours celui qui tombe. — LA REINE HORTENSE.

BIEN NATUREL

*Rouleau*. — Sapristi de sapristi, chaque fois que je me rase, je me coupe ; chaque fois que je me coupe je saigne comme un cochon.

*Mme Rouleau*. — Pas besoin de bruit, il me semble que c'est bien naturel.

UNE DIFFÉRENCE

*Le monsieur âgé*. — Serais-tu perdu, mon petit homme ?

*Le petit homme (pleurant)*. — Non, monsieur, mais c'est maman qui l'est et je ne peux pas la retrouver.

UNE SUGGESTION

*Pouleau*. — C'est bien curieux qu'après tant de tentatives personne n'a pu découvrir le pôle Nord ?

*Bouleau*. — C'est qu'il n'est peut être pas là !

LE PRIX DE TAMERLAN

Tamerlan, célèbre héros tartare, était-il aussi féroce que l'ont prétendu quelques historiens ? Le fait suivant semble le contredire. Un contemporain de cet empereur rapporte qu'Amédi Connani, poète persan, étant dans le même bain que le prince, et s'amusant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chaque personne de la Société : " Je vous estime trente-sous, dit-il à Tamerlan. — Trente sous ! répliqua à l'instant Tamerlan, mais la serviette avec laquelle je m'essuie les vaut à elle seule. — C'est aussi en comptant la serviette, répondit à son tour le poète, que je vous estime cette somme."

Un sourire, qui sans doute, ne devait pas être bien franc, eut pour les lèvres du conquérant asiatique, et le poète n'en eurent point sa disgrâce.

FIN DE SIÈCLE

*Le docteur*. — Malgré tout ce que vous venez de me dire, et ce qu'ont pu penser de vous mes confrères, je suis certain de pouvoir vous guérir.

*Le malade*. — Vrai ! Et combien de temps cela va-t-il prendre ?

*Le docteur*. — Combien d'argent valez-vous ?

ELLE A MAL COMPRIS

*Jeune demoiselle*. — Monsieur, je voudrais avoir une paire de jarretières en soie, assorties à ma robe. En avez-vous ?

*Le commis (réfléchissant)*. — Assorties à cette robe-là ? Laissez moi voir un instant.

*Jeune demoiselle (scandalisée)*. — Monsieur ! ...

VOILA LA RAISON



Bouleau — On vient de me dire que la police sanitaire était allée chez vous, cet après-midi ?  
 Rouleau — C'est l'exacte vérité.  
 Bouleau — Et qu'est-ce donc qui l'y a attiré ?  
 Rouleau — J'étais à fumer le cigare que vous m'aviez donné hier soir.

## LES PHASES DE LA VIE

A Mme G. R..., Québec.

(Pour le SAMEDI)

Elle vient de naître, quel bonheur, quelle joie, dans la petite famille. Comment peindre tout l'amour longtemps contenu et l'orgueil légitime de la mère. Aussi, comme cette chère petite est l'objet de tendresse, d'affection spontanée de sa part et de celle du père.

Pauvre petite, tes jolis yeux demi-clos entrevoyent le jour pour la première fois. Déjà, je vois des larmes qui les voilent, pourquoi sitôt... ? ah ! oui, pleure, c'est la loi commune, chacun de nous entre en la vie dans le même sentier.

Aussi, comme tu as besoin de tendresse, d'amour, de caresses, pour compenser l'amertume et les déboires qui s'acharneront à tes pas durant le cours de ta vie !

\*\*\*

Demain, elle commencera à dégayer tout gentiment... Papa... Maman... C'est si délicieux de s'entendre appeler pour la première fois de ces doux noms. Bientôt, tout doucement, soutenue par sa mère, elle commencera à faire un petit pas, puis deux... Enfin, seule, chancelante, craintive par instinct, ses deux petits bras tendus vers sa mère, qui, l'anxiété peinte dans les yeux, la guette, la veille avec une sollicitude admirable.

Quels beaux jours que ceux-là durant lesquels la vie s'écoule : du berceau aux bras d'une mère tendre, le cœur débordant d'amour, sensible à nos moindres petits cris, prodiguant à l'infini, ces loisirs, ces douces câlineries dont elle seule possède le secret. Aussi, pourquoi, ô mon Dieu, ces années passent-elles ignorées dans notre vie ?...

\*\*\*

Plusieurs années s'écoulent ; la voilà cette pauvre enfant entre les murs du pensionnat. Comme ils sont tristes et froids ces murs ! Elle est rêveuse. Là-bas elle entrevoit par la pensée, sa petite chambrette vide, ses poupées gisant dans un coin, ces mille petits riens qui ont fait les délices innocentes de ses premières années.

Aussi, comme les rayons du soleil lui semblent moins chauds, plus mélancoliques que ceux de là bas.

Ses chers parents qu'elle aimait tant ; sa mère si bonne, si tendre. Comme elle a versé d'abondantes larmes quand il a fallu s'en séparer !

\*\*\*

Quelques années s'écoulent encore ; elle est revenue dans sa famille ; elle est seule dans sa chambrette. Des larmes mouillent ses yeux. Elle vient de dire un adieu touchant à ses amies sincères du pensionnat. Adieu à cette grande bâtisse entourée d'arbres où se sont écoulées les plus belles années de sa vie adieu à tous ses maîtresses, à ses livres. Elle est toute désolée ; tout est silencieux autour d'elle. Aussi, les larmes coulent abondamment de ses yeux.

\*\*\*

Elle a dix-huit ans ; elle est belle, douce, simple et sage ; tous ceux qui l'approchent l'aiment. Son cœur est encore jeune ; il jouit de la vie sans la comprendre ; il constate, il voit chaque chose, mais n'ayant aucune expérience, il n'en vient qu'à la seule conclusion d'entrevoir l'avenir sous un aspect riant, tout doré ; son âme naïve, remplie d'illusions, suppose longuement les trésors ineffables de bonheur que cet avenir semble lui promettre. Comme elle soupire après l'inconnu ; son imagination, éblouie par les

mirages du présent, semble s'enfuir loin, bien loin, mais pour revenir bientôt, accompagnée des traits d'un jeune homme qu'elle a entrevu à un bal.

Comme cette figure lui plaît ; tout son être se porte vers elle. Extases inconnues, nuits agitée, sans sommeil, larmes secrètes dont elle ignore la cause ! Serait-ce là les premières atteintes de l'amour ?... Elle ne le sait. Son cœur souffre ; voilà ce qu'elle ressent.

Pauvre jeune fille, tu aimes d'un amour pur, sincère ; es-tu aimée ?... Ton cœur souffre atrocement ; seras-tu aimée ?... Pleure, car tu ignore, sans doute, que nulle femme n'a pu sonder, sans frémir, le gouffre profond du cœur de l'homme.

\*\*\*

Aujourd'hui, elle souffre amèrement, elle pleure encore. Qu'a-t-elle ?... Ah ! celui en qui elle avait mis tant d'amour, n'a pas été à la hauteur des sentiments nobles et généreux que son cœur de jeune fille lui prêtait. Non ! c'est un monstre, son cœur vil a oublié ses promesses d'amour et de fidélité. Pourtant, lors de leur union il lui avait promis qu'elles seraient éternelles. Pauvre femme, où sont les beaux jours de ton enfance !... où sont ces rêves que ton imagination enthousiaste s'était plu à bâtir sur le terrain... hélas bien mobile, de l'avenir ?... Comme le désenchantement est pénible ; comme la triste réalité du présent peint bien les rigueurs du sort qui nous opprime à chaque pas dans la vie. Pleure, jeune femme, souffre sans te plaindre, il y a de l'élo-

quence à se taire quand le malheur ne peut être exprimé. Ta croyance était légitime le jour où revêtue de ta longue robe nuptiale, couverte de fleurs d'oranger, tu partais jeune fille pour revenir jeune femme. Oui, ce jour-là, tu étais persuadée que ce dieu chimérique, fantaisiste qu'on appelle "bonheur" s'était incarné pour toi. Erreur ! ce n'était qu'un vain mensonge !... Car, si le destin — toujours inexorable — t'en a fait jouir un jour, une heure, ce n'était qu'un leurre, qu'un ménagement cruel, qu'une illusion qui devait être plus funeste à ton âme que toutes les autres encore. Oui, puisque c'était ensuite pour t'en donner le souvenir et briser à jamais ton existence.

\*\*\*

Aujourd'hui, des rides profondes sillonnent son front, ses cheveux sont devenus blancs, la vieillesse est arrivée. Pauvre femme, après avoir goûté aux courtes joies de la vie et bu le calice des amertumes jusqu'à la lie ; après avoir vu un à un ses projets de bonheur, façonnés avec un soin si jaloux, s'anéantir, crouler avec une rapidité désespérante, son âme est brisée, vaincue, inimmée. Elle est courbée sur la tombe ; la mort est là qui l'attire déjà, son haleine empoisonnée effleure son visage. Demain, peut-être, ce sera le dernier jour de souffrance, tout sera fini... hélas ! la vie, c'est si peu de chose !...

L'existence n'est-elle pas qu'un long et horrible combat ? Chaque jour apporte à notre âme étonnée de nouveaux maux à combattre. Que de jours orageux pour quelques minutes de joie, et, encore, quelle joie ! Celui qui souffre, qui gémit, qui aime sans espoir, sera-t-il en butte à tous ces maux là-haut ?...

DAMUS.

Québec, 21 janvier 1898.

PINCE NEZ BRÉVETÉ S. G. D. G.



I  
Ce pauvre oncle Penoute avait l'habitude de regarder à travers la jalousie du salon.

II  
Depuis que son petit neveu est venu passer quelques jours à la maison, il se tient toujours à distance.



## SUR LA LANDE

Elle était surprise en plein travail, et les pieds nus, perdus dans la lande, appuyée sur sa faucille, les cheveux au vent, le sourire sur les lèvres, bien campée dans sa taille de paysanne robuste, elle était si belle, cette fille des champs, qu'un peintre, qui passait au hasard, en quête d'un sujet, s'arrêta charmé et murmura :

« Voilà mon affaire. »

Elle le regardait aussi, étonnée d'être l'objet de l'attention de cet étranger qu'elle avait vu descendre la veille à l'auberge du bourg, et qu'on disait être un Monsieur de Paris. Il en venait de temps à autre à Kerweil de ces Messieurs de Paris ; ils commencent par se promener dans le pays d'un air soucieux, comme s'ils étaient à la recherche de quelque chose, et ils finissent presque tous par monter un cheval devant le point de vue qui les avait inspirés. C'est ainsi que, morceau par morceau, sur la toile de ces étrangers, Kerweil était allé faire admirer à Paris ses effets de mer, ses couchers de soleil, ses chemins creux et ses rochers ; car il était joli ce petit pays, et il semblait avoir à cœur de ne jamais tromper le voyageur qui venait y chercher de l'inspiration.

L'artiste qui arrêta sur Toinette un regard satisfait, accorda le même regard heureux au cadre majestueux sur lequel se détachait cette silhouette de jeune fille.

La baie, encerclée de rochers que la mer caressait avec un joli clapotis, était fermée par une ligne de collines boisées. Tout était calme, mais de ce calme de la nature qui impose sans attrister, et qui parle de vie dans l'oiseau qui chante, dans l'insecte qui bourdonne, dans l'algue que la mer attache au rocher, dans l'œillet qui, caché dans l'herbe, vous pénètre de son parfum.

Ici, par-dessus tout, la vie s'incarnait dans cette enfant pleine de santé, de force, ... de gaieté aussi, car quand est étranger, sortant d'un concubinage qu'il avait tenu avec lui-même, lui demanda si elle consentirait à se laisser peindre, elle rit, oh ! mais franchement, de tout son cœur, comme si c'était là une idée bouffonne de lui faire subir le sort auquel on soumettait les jolis sites de Kerweil, sans leur demander leur avis à eux.

Ce rire déconcerta un peu l'artiste. Il aurait préféré voir Toinette faire quelques façons dont il aurait eu vite raison avec quelques pièces de monnaie, ou simplement en faisant appel aux sentiments de coquetterie et d'amour propre qui eussent pu la rendre très fière d'être choisie pour figurer dans un tableau.

Mais elle n'était pas coquette, Toinette, cela se voyait tout de suite, et quant à l'amour-propre, elle n'en avait qu'en ce qui concernait son travail de fille de ferme. Oh ! pour cela elle en avait un fameux, et elle tenait sous ce rapport à sa réputation bien établie de bonne travailleuse ; mais pour ce qui est de cet amour-propre qui devient orgueil et vanité, elle ne le connaissait pas.

Son rire cependant n'était pas une réponse, et quand elle eut repris possession d'elle-même, son interlocuteur, qui ne se tenait pour battu, lui dit :

« Voyons, causons sérieusement, pourquoi, au lieu d'aller vous promener au village, venez-vous faucher sur les landes ? »

Nûvement, elle répondit :

« Mais parce que c'est mon travail. »

— Eh ! bien, pour être très désassemblable de la vôtre, mon occupation a le même principe ; votre destinée est de venir faucher les herbes sur la falaise, la mienne est de perpétuer sur la toile les scènes de la nature. Mon pinceau c'est ma faucille à moi, autrement dit mon instrument de travail, et vous ne devez pas vous étonner de me voir chercher un sujet que je ne m'étonne de vous voir chercher. »

Elle réfléchit un instant. Ce raisonnement était de ceux qu'elle pouvait comprendre. C'était son métier à ce monsieur de peindre, pourquoi l'en empêcher ? elle alla même jusqu'à penser qu'il avait peut-être derrière lui un maître qui lui demanderait compte de son travail comme Bertrand, le fermier chez qui elle était en service, lui demandait compte, le soir, de son temps.

Elle n'était pas très loin de la vérité ; le besoin de produire n'est-il pas un maître impérieux, auquel le véritable artiste ne saurait résister ?

« Eh ! bien, lui dit-elle après un moment de réflexion, je consens à ce que vous me demandez. J'en ai pour la semaine à travailler sur la falaise, je prends une heure pour déjeuner et pour me reposer ; si pendant cette heure vous voulez me peindre, vous n'avez qu'à le faire. »

Sans perdre de temps, il se mit à l'œuvre, et les huit séances qui lui consacra Toinette lui suffirent pour faire une ébauche très ressemblante, qu'il se réservait de parachever plus tard. Toinette s'admirait franchement, se trouvant seulement un peu trop rustique, et elle regrettait que l'artiste ne lui eût pas laissé revêtir le costume de gros drap que le fermier lui avait donné pour Noël, de chausser ses sabots neufs, et d'enfermer ses mèches folles sous le béguin très peu pittoresque en usage dans le pays ; elle eût été alors tout à fait belle ; mais il n'avait pas voulu, il la prenait en costume de travail, qui plus est, au milieu de son travail, dans la pose où elle lui était apparue pour la première fois, c'est-à-dire sans avoir l'air de poser du tout.

Malgré tout, elle se trouvait jolie, et quand, pour la dernière fois, elle vint sur la lande, ce fut avec regret qu'elle pensa qu'elle allait dire adieu à ce beau portrait.

Elle l'avoua au peintre, et lui demanda aussi ce qu'il ferait de son tableau.

Il se mit à rire.

« Cela vous intéresse de le savoir ? au fait cela se conçoit ; eh ! bien, Toinette, si mon ambition se réalise, on vous verra au Salon. »

Il était jeune, plein d'espérance, et comme il était content de son œuvre, il doutait peu de lui ; mais son explication ne disait rien à la jeune fille :

« Où cela ? demanda-t-elle. »

— Au Salon, Toinette, à Paris, dans une grande galerie où il y aura beaucoup d'autres tableaux, et où de beaux messieurs et de belles dames viendront vous admirer. »

Et très gai il continua :

« Toinette, il faudra venir vous voir au Salon, je vous paierai le voyage, je vous dois bien cela. »

— A Paris ! j'irai à Paris ! » s'écria la jeune fille.

Mais tout de suite elle reprit, d'un ton triste :

« Je ne pourrai pas, il y a les champs, et puis les veaux à soigner, et puis la soupe à faire le matin, je ne pourrai pas ! »

— J'arrangerai cela avec votre maître, quand le temps sera venu. A l'année prochaine, Toinette. »

Il la quitta sur cette promesse, bien faite pour faire tourner des têtes plus solides que celle de Toinette, et la jeune fille passa bien des heures à rêver à ce beau projet.

Elle irait à Paris, elle verrait ces beaux messieurs et ces belles dames qui admireraient le tableau, qui l'admiraient elle, Toinette, car ce tableau c'était son portrait. Durant toute l'année elle ne vécut que dans l'espérance de ce voyage à Paris ; contre son habitude elle faisait peu



Elle rit de tout son cœur. (P. 9, col. 1.)

de ces fêtes du village, et quand on lui parlait mariage, car à Kerweil on était très coulant sur la question des dots, et plus d'un brave garçon aurait sans se faire prier mené à l'autel une ménagère aussi experte, elle répondait :

« Plus tard ! »

Plus tard voulait dire : « Quand je reviendrai de Paris. »

Le réveil fut désagréable. L'année s'écoula, pas de lettre de l'étranger. Une année encore, même silence. Les rêves n'étaient pas le fait de Toinette. Elle avait pu en avoir, parce qu'elle était jeune, et que toutes les jeunes imaginations se ressemblent, mais elle n'était pas fille à perdre son temps à courir après les chimères. Quand elle eut bien pleuré le voyage qu'elle ne ferait jamais, elle reprit sa bonne humeur, et, bien certaine qu'elle n'apporterait dans sa corbeille de noces, avec son courage et son ardeur au travail, aucun rêve qui ne pût trouver sa place dans un ménage heureux, elle se décida à se marier.

Les années passèrent ; Toinette était mère de famille depuis longtemps, et son honnête visage se ridait avant l'âge, — à la campagne on vieillit vite. — quand, un matin, un voyageur frappa à la porte de chez elle.

Un enfant dans les bras, deux autres suspendus à ses jupes, elle alla

ouvrir et se trouva face à face avec un monsieur décoré, qui la regarda un peu surpris et dit en hésitant :

— Pardon, madame, mais je cherche Toinette de la ferme de Bertrand, on m'aura mal renseigné.

— Non, monsieur, c'est bien ici. C'est moi, Toinette, mais je ne suis plus chez les Bertrand depuis mon mariage.

— Ah ! très bien, vous êtes mariée ; c'était à prévoir, en somme, je ne pouvais supposer que vous attendriez dix ans que je vienne vous chercher pour vous mener à Paris.

Le regard de Toinette s'éclaira, et son interlocuteur retrouva sur ses traits quelque chose de la Toinette d'autrefois.

— Ah, monsieur ! c'est vous le peintre ! entrez donc ; non, je ne vous attendais plus depuis longtemps, c'est bien vrai, mais pendant deux ans j'ai bien failli en perdre la tête de mon voyage.

— M'avez-vous cru oublieux ?

— A vrai dire, répondit-elle naïvement, je ne cherchais pas les motifs qui vous empêchaient de venir.

— Je suis content, Toinette, pardon, madame Toinette, que vous n'avez pas pensé de mal de moi, car je regrettais encore plus que vous de ne pouvoir tenir ma promesse, mais mon tableau avait été refusé au Salon.

— Vraiment, dit Toinette, il était cependant bien joli.

— Et durant les années pendant lesquelles vous attendiez vainement votre voyage, moi, vainement, j'attendais la gloire.

Toinette ne répondit pas, pour la bonne raison que ce mot *gloire* ne lui disait rien du tout.

— Depuis elle est venue, continua le peintre qui ne s'apercevait pas qu'il ne parlait que pour lui tout seul, les honneurs aussi, j'ai ma place au Salon, et cette année on y a reçu l'œuvre méconnue jadis ; je venais alors tenir ma promesse et vous chercher.

Toinette eut un sourire franc, radieux.

— Moi aller à Paris, maintenant, et eux ?

Elle montrait les enfants qui écoutaient, vaguement inquiets.

— Et lui ? ajouta-t-elle en montrant, par la fenêtre, son mari qui bêchait leur champ, en sifflant gaiement. Non, monsieur, c'est impossible !

Il comprenait aussi que c'était impossible. Il comprenait surtout qu'elle ne regrettait rien, et il murmura :

— La gloire vient trop tard.

Mais il sourit au bonheur de Toinette.

A. VERLTY.

Il y a certainement trop de monde avec des cheveux gris quand ils pourraient éviter cela en employant le Rénovateur des cheveux, de Hall, cette préparation efficace est digne de confiance.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

# LE SUPPLICE D'UNE FEMME

## QUATRIÈME PARTIE

### XII

(Suite)

— Je vais prier François d'aller chercher tout de suite du lait tiède à la ménagerie.

Juliette allait sortir, la marquise la rappella.

— Cela n'est pas si pressé, lui dit-elle, je puis attendre. Où sont les enfants ?

— Ils sont rentrés depuis un instant.

— Allez dire à Rose de me les amener.

Juliette sortit de la chambre.

Au bout de quelques minutes, Eugène, Maximilienne et la gouvernante arrivèrent. La marquise tendit ses bras aux enfants. Elle les embrassa l'un après l'autre ; puis elle les assit sur son lit, les entourant de ses bras et les tint longtemps pressés contre son cœur. Rose remarqua avec surprise que c'était surtout le petit garçon qu'elle couvrait de baisers.

— Cher petit, cher petit ! répétait-elle à chaque instant.

Elle avait les yeux noyés de larmes.

Enfin, elle aida les enfants à descendre du lit et fit signe à la gouvernante de les emmener. Dès qu'ils furent partis, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Elle pleurait encore lorsque Juliette lui apporta le mélange de thé et de lait dans une tasse de vermeil. Elle essuya vivement ses yeux.

— Qu'a-t-elle donc ? se demanda la femme de chambre.

Elle présenta la tasse à sa maîtresse. La marquise la prit et but à petites gorgées.

— Vous avez eu raison, Juliette, dit-elle ; il me semble que cette boisson me fait du bien.

— Madame la marquise veut-elle en boire une seconde tasse ?

— Non, c'est assez.

— Madame la marquise désire-t-elle que je passe la nuit près d'elle ?

— Oh ! je ne suis pas malade à ce point.

— Certainement. Mais si madame la marquise avait besoin de quelque chose ?

— Je vous appellerais. Du reste, je crois que je dormirai cette nuit. Ma tête s'alourdit, mes paupières se ferment malgré moi. C'est singulier. J'éprouve une lassitude générale, une sorte d'engourdissement dans tous les membres. Juliette, laissez-moi.

L'espionne se retira dans l'antichambre.

Aux domestiques qui vinrent lui demander des nouvelles de la marquise, elle répondit :

— Elle va beaucoup mieux, elle dort.

Quand il fut tout à fait nuit, elle alluma une lampe. Puis elle traversa le boudoir sur la pointe des pieds et entr'ouvrit la porte de la chambre de la marquise. Elle regarda la figure pâlie de la jeune femme éclairée par la lumière douce de la veilleuse. La marquise dormait profondément.

Juliette referma la porte, sortit du boudoir, suivit un couloir qui la conduisit à un escalier dérobé, qu'elle descendit rapidement. Au bas de l'escalier, elle ouvrit une porte basse et s'élança hors du château. Elle courut jusqu'à la porte du parc près de laquelle l'attendait Des Grolles. En lui remettant la clef, elle lui dit :

— Vous pouvez venir.

Elle rentra au château et s'empressa de remonter dans l'antichambre. Personne ne s'était aperçu de son absence. Elle s'assit dans un fauteuil et attendit.

A dix heures moins un quart les domestiques étaient tous couchés. Les yeux de Juliette se tournaient constamment vers la pendule. Quand les aiguilles marquèrent dix heures, elle prononça tout bas ces mots :

— Encore une heure.

L'aiguille de la pendule tournait.

Soudain, Juliette sursauta et se dressa sur ses jambes comme si elle eût éprouvé un choc électrique. Elle venait d'entendre le premier coup de cloche de Morlot.

— Qu'est-ce donc ? se demanda-t-elle frissonnante.

Elle écouta. Mais, dans la pièce où elle se trouvait, elle ne pouvait entendre ni la voix, ni le bruit des pas sur le sable. Le second coup de la cloche lui coupa la respiration, elle devint pâle comme une morte. Mais presque aussitôt une espèce de sourire fit grimaquer ses lèvres. Elle venait de se rappeler que le jardinier était allé passer la soirée à Coulanges.

— Le père Burel a oublié de prendre sa clef, se dit-elle.

Il était alors dix heures et demie. Elle ouvrit un placard et y prit une petite lanterne sourde qu'elle alluma. Cela fait, elle éteignit la lampe et se glissa furtivement hors de l'antichambre.

Dix minutes plus tard, au moment où le valet de pied était réveillé par le jardinier. Sosthène et Des Grolles entraient au château du côté opposé et, conduits et éclairés par Juliette, ils montaient l'escalier dérobé. Tous les trois, marchant à pas de loup, se dirigèrent vers la chambre de la marquise.

Sosthène y entra seul. Des Grolles et Juliette restèrent dans le grand salon. Le premier, blotti près de la porte ouvrant sur le couloir, un poignard à la main, se tenait prêt à protéger la retraite de son complice ou à se défendre contre toute surprise. Juliette s'était assise à l'autre extrémité du salon, près de la porte du boudoir. Tous deux étaient dans l'obscurité, car, par mesure de prudence, la misérable femme de chambre tenait sa lanterne cachée dans un pli de sa robe.

### XIII

Sosthène entra hardiment dans la chambre de sa sœur. Il savait qu'elle était plongée dans le sommeil et qu'elle devait dormir au moins douze heures sans se réveiller, quelque bruit qu'il pût faire autour d'elle.

— Comme elle est pâle ! se disait-il ; oui, mais elle est toujours belle !

La voilà, endormie par ma volonté, inerte, sans oreilles, sans forces, engourdie... Je suis près d'elle, elle est en ma puissance, et si je le voulais elle ne se réveillerait jamais.

Il eut la tentation de se jeter sur elle et de l'étouffer. Mais il fit un pas en arrière.

— Elle aurait avalé un poison aussi facilement que le narcotique, murmura-t-il.

Et ses lèvres se crispèrent dans un horrible sourire.

Il s'éloigna brusquement du lit, comme s'il eût craint de ne pouvoir résister à une seconde tentation.

La chambre de la marquise avait le même aspect que sept ans

auparavant. Rien ou presque rien n'y avait été changé. Sosthène en connaissait l'ameublement. Toutefois, son espionne avait dû le renseigner, car il s'approcha de la cheminée sans hésiter pour prendre un trousseau de petites clefs, qui se trouvait dans une coupe de vieille porcelaine du Japon. Alors, il traversa rapidement la chambre et s'arrêta devant un meuble de Boule placé entre les deux fenêtres, à peu près certain que le coffret de cuivre était enfermé dans un des tiroirs de ce meuble.

Après avoir essayé deux clefs, il ouvrit enfin le premier tiroir avec une troisième clef. Il ne contenait que des bouquets de fleurs artificielles et quelques nœuds de rubans dont le deuil de la marquise l'empêchait de se servir.

Sosthène ouvrit un deuxième tiroir. Celui-ci était rempli d'une quantité de riches dentelles.

Il eut un mouvement d'impatience et de colère, et d'une main fiévreuse, avec une sorte de rage, il ouvrit le troisième tiroir.

Cette fois l'objet de ses recherches se trouva sous ses yeux ; il jeta ses deux mains sur la boîte de métal avec un frémissement de joie. Mais, aussitôt, ses yeux agrandis étincelèrent et se fixèrent sur un second coffret beaucoup plus petit que le premier.

—Oh ! fit-il, subitement saisi d'un tremblement nerveux.

Il semblait avoir complètement oublié le manuscrit dont il voulait s'emparer. Ses mains se portèrent de la boîte sur le coffret. Ce coffret, d'or massif, délicieusement ciselé par une main d'artiste, représentait plusieurs bas-reliefs de Jean Goujon. Sa petite clef d'or était dans la serrure. Sosthène tourna la clef et leva le couvercle. Alors le coffret devint un foyer de lumière ; c'était un merveilleux jaillissement de rayons multicolores, un croisement d'étincelles et de jets lumineux.

Malgré lui, Sosthène ferma ses yeux éblouis.

Il tenait les diamants de la marquise, et il y en avait pour plus de trois cent mille francs.

Il fit retomber le couvercle, mais ses yeux restaient toujours fixés sur le coffret d'or.

—Une fortune ! pensait-il, une fortune !

Il avait les traits affreusement contractés, un frémissement sur ses lèvres, et ses yeux étaient phosphorescents. Il se tourna à demi vers le lit et couvrit sa sœur d'un effroyable regard. Pris de vertige, n'obéissant plus qu'à ses mauvais instincts, il était incapable de raisonner. Il n'y avait plus en lui qu'une pensée : celle du vol. Il tenait les diamants, ils étaient à lui !

Cependant il restait immobile, haletant, serrant le coffret contre sa poitrine. Soudain, son visage se couvrit d'une pâleur livide et une sueur froide mouilla son front. Conséquence de sa première pensée, une autre, plus horrible encore, venait de compléter le délire de son cerveau.

Il posa le coffret aux diamants sur un guéridon, prit la boîte de cuivre et s'élança hors de la chambre. Il traversa le boudoir et entra dans le salon, que Juliette éclaira aussitôt en démasquant sa lanterne.

Il s'avança rapidement vers Des Grolles et lui remit la boîte en lui disant :

—File tout de suite, tu m'attendras dans le parc, près de la porte.

—Est ce que tu n'as pas fini ?

—Non. Donne-moi ton poignard.

Tout en parlant il avait enlevé le poignard de la main de son complice.

—Je ne saurai peut-être pas retrouver mon chemin pour sortir du château, dit Des Grolles.

Juliette s'était approchée.

—Elle va t'accompagner jusqu'au bas du petit escalier, répondit Sosthène.

—Vous ne partez donc pas ? demanda Juliette, qui était toute tremblante. Oh ! je vous en prie, allez-vous-en vite !

—Lui, d'abord, dit Sosthène ; tu vas l'éclairer.

—Et vous ?

—Moi, je reste.

—Mais vous avez le coffret, que voulez-vous donc faire encore ?

—Cela ne te regarde pas.

—Non, non, reprit-elle, allez-vous-en tous les deux, j'ai peur ; il me semble que...

Un regard terrible de Sosthène lui coupa la parole et la fit frissonner.

Il ouvrit la porte.

Conduit par Juliette, Des Grolles arriva sans encombre au bas de l'escalier. D'un bond il franchit la porte et se mit à courir dans la direction du bois.

Juliette s'empressa de remonter. Elle trouva Sosthène au milieu du salon dans l'attitude d'un homme qui prête l'oreille et écoute. Il écoutait, en effet, car il avait entendu ou cru entendre le bruit que fait une porte qu'on ferme. Mais tout étant retombé dans le silence, il s'était déjà rassuré.

—Si j'ai réellement entendu quelque chose, se dit-il, le bruit a été produit par un courant d'air.

Rassuré et tout entier à son projet criminel, il marcha vers le boudoir. Juliette se plaça devant lui.

—Ne rentrez pas dans la chambre, je vous le défends, lui dit-elle tout bas.

Il arrêta sur elle son regard farouche et haussa les épaules.

Ses yeux injectés de sang lui sortaient de la tête ; de larges taches rouges se plaquaient sur sa face blême, violacée. Il était repoussant, hideux !

—Oh ! oh ! vous m'épouvantez ! fit-elle.

Il allongea son bras et l'écarta pour passer. Il entra dans le boudoir, elle l'y suivit. Une fois encore, elle se plaça devant lui comme pour défendre la porte de la marquise. La terreur était dans ses traits, la folie dans son regard. Elle leva la lanterne dont la lumière blafarde éclaira en plein le visage de Sosthène.

—Je vois ce que c'est, dit-elle avec horreur, vous voulez la tuer !

Il répondit à ces paroles par une sorte de grognement.

François, le valet de pied, venait de descendre au rez-de-chaussée, laissant une seconde fois Morlot et Jardel dans l'obscurité.

Soudain, ce dernier appuya sa main sur le bras de Morlot.

—Avez-vous entendu ? lui demanda-t-il à l'oreille.

—Oui, un chuchotement, répondit Morlot.

—Dans la pièce à côté. Ce sont eux.

—Je le crois. Vous avez des allumettes ?

—Oui.

—Allumez-en une.

Jardel s'empressa d'obéir.

Morlot jeta autour de lui un regard rapide.

—Voilà une lampe, dit-il, allumez-la.

Tout cela était dit à voix basse.

Sosthène ayant repoussé rudement Juliette, qui voulait lui barrer le passage, rentra dans la chambre de sa sœur. Il se précipita vers le guéridon, s'empara du coffret aux diamants et le cacha dans sa poitrine entre la peau et sa chemise, puis, pour le maintenir, il boutonna son vêtement.

Cela fait, il marcha vers le lit, les yeux enflammés, le regard féroce, voyant rouge. Et quand il fut devant sa sœur, sans avoir peur, sans trembler, il leva la main qui tenait le couteau, la pointe en bas, et il chercha l'endroit où il devait frapper pour que le coup fût sûrement mortel.

Un cri d'épouvante, rauque, semblable à un râle, poussé par Juliette, le fit bondir en arrière.

Morlot venait d'ouvrir brusquement la porte du boudoir, que la lampe allumée dans l'antichambre inondait d'une nappe de lumière. Menaçant la poitrine de Juliette de son revolver, il lui dit d'une voix rude :

—Si tu pousse encore un cri, si tu fais un mouvement, je te loge une balle dans la tête.

La misérable ne pouvait plus crier, ni songer à prendre la fuite, la peur l'avait paralysée. Ses yeux égarés, démesurément ouverts, restaient fixés sur Morlot, qui lui apparaissait comme un fantôme ou un démon venant de sortir des entrailles de la terre.

Derrière Morlot se tenait Jardel, également armé de son revolver.

En entendant une voix d'homme, la peur s'empara de Sosthène et il ne songea plus qu'à prendre la fuite pour échapper au danger qui le menaçait. Pour le moment, l'homme étant dans le boudoir, il comprit qu'il lui était impossible de se sauver par la porte de la chambre. Or, la chambre de la marquise n'avait que cette issue et les deux fenêtres. Sosthène courut à une fenêtre et l'ouvrit. Avant de s'élancer, il regarda en bas et fut effrayé de la hauteur. Le saut était périlleux, sans doute, mais il pouvait être tenté, même avec chance de succès. Pourtant, il recula en frissonnant. Il pensait que sa mère avait été tuée, en tombant de moins haut. Et pantelant, affolé, perdant la tête, il recula encore, jetant autour de lui des regards éperdus. Il vit la porte entr'ouverte du cabinet de toilette, il s'y précipita comme dans une retraite sûre et se blottit au fond, dans un coin, entre deux meubles, derrière un rideau. Il ne réfléchissait pas ; il voulait se cacher, il se cachait.

Cependant Morlot s'approcha de Juliette, la saisit par le bras et la secoua avec violence.

—Qui était ici avec toi tout à l'heure ? lui demanda-t-il.

—Personne, balbutia Juliette.

—Je sais tout, continua Morlot ; allons parle, réponds, et surtout ne cherche pas à mentir. Où sont les deux hommes que tu as fait entrer au château ?

Elle garda le silence.

Morlot sentait une colère sourde gronder en lui. Il la secoua de nouveau et avec plus de force :

—Mais, réponds donc, coquine, reprit-il car, par respect pour la marquise, il n'osait pas trop élever la voix ; réponds donc : où est Sosthène de Perny, où est son complice ?

Si tu ne réponds pas, aussi vrai que je m'appelle Morlot, et que je suis agent de police, je te brûle la cervelle.

Enfin Juliette se décida à remuer la langue.

—Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

—Tu mens, misérable, tu mens !

—Non ! non ! je ne sais pas.

Elle tremblait comme la feuille au vent. La peur faisait claquer ses dents.

—Je comprends, fit Morlot d'une voix vibrante de colère, tu ne veux rien dire ; mais je te forcerai bien à parler un peu plus tard. En entendant, tu vas dire à ta maîtresse que je suis là et que je veux lui parler.

—Elle... elle dort, bégaya-t-elle d'un ton effrayé.

—Tu la réveilleras. Allons, obéis ?

Et il la poussa vers la porte de la chambre.

Mais elle se rejeta brusquement en arrière, l'épouvante et l'horreur peintes sur le visage.

—Non, je ne veux pas, je ne veux pas ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

La misérable avait peur, sans doute, de se trouver en présence du cadavre de la marquise baignant dans son sang.

Morlot resta un instant stupéfié, la regardant ; tout à coup, un horrible soupçon traversa sa pensée et l'éclaira d'une sinistre lueur.

Un frisson courut dans tous ses membres et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête.

—Oh ! fit-il, assassinée !

Il se tourna vers Jardel :

—Ne laissez pas échapper cette misérable, lui dit-il ; puis il ouvrit la porte et se précipita comme un fou dans la chambre de la marquise.

Dès qu'il fut près du lit, un long soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine oppressée.

La marquise avait les yeux fermés et dormait.

—Ils ont commis un vol, murmura-t-il, et la retraite étant fermée à l'intérieur, ils se sont enfuis par la fenêtre.

En jetant un regard rapide autour de la chambre, il vit les tiroirs ouverts. Il ne pouvait plus douter : la marquise venait d'être volée. Alors sa pensée reçut une nouvelle clarté qui lui expliqua le sommeil étrange de la marquise. Il devinait que la jeune femme avait été endormie à l'aide d'un narcotique.

Il s'approcha de la fenêtre et, penché au dehors, appuyé sur le balcon, il ouvrit ses oreilles et plongea son regard dans toutes les directions.

Après l'avoir entendu entrer dans la chambre, Sosthène était sorti de sa cachette, prêt à se ruer sur lui et à le frapper de son poignard si l'idée lui venait de pénétrer dans le cabinet de toilette.

Anxieux, sombre, retenant sa respiration, il suivit tous les mouvements de Morlot, qu'il prenait pour un domestique du marquis de Coulange.

Quand il le vit s'appuyer au balcon, il comprit qu'il devait profiter de ce moment pour gagner la porte et prendre la fuite. Il n'y avait pas à hésiter, car les instants étaient précieux. Il sortit du cabinet et rapidement, sans bruit, traversa la chambre. Comme il ouvrait la porte, Morlot se retourna.

—Au voleur ! cria-t-il.

Sosthène bondit hors de la chambre. Mais le cri de Morlot avait prévenu Jardel, qui venait d'être rejoint par le valet de pied. Il se trouva en face du voleur. Sosthène, brandissant son poignard, voulut se faire livrer passage. Le canon du revolver le força à reculer. Alors, saisi d'une peur folle, il songea à rentrer dans la chambre, bien décidé, cette fois, à sauter par la fenêtre. Mais, déjà, Morlot était sur le seuil et il vit le canon d'un second revolver à la hauteur de ses yeux.

Pris entre les deux agents, le misérable sentit qu'il était perdu.

#### XIV

Sans lui laisser le temps de se reconnaître et de faire une tentative pour s'échapper, Jardel se jeta sur lui et le désarma. Il poussa un rugissement de rage, accompagné d'un roulement d'yeux d'insensé. Cependant il essaya de lutter encore et se débattit furieusement entre les mains de Jardel et de Morlot, qui s'était empressé de prêter main-forte à son camarade. Au bout d'un instant, ils parvinrent à le terrasser et à le tenir tout de son long sur le parquet.

Mais, doué d'une force extraordinaire, et ignorant toujours qu'il avait affaire à deux agents de police, Sosthène cherchait encore à se relever, en les repoussant des pieds et des mains.

—Nous ne pouvons pas le tenir ainsi jusqu'au jour, dit Morlot, il faut que nous l'enfermions dans un lieu sûr.

Le domestique ne connaissait pas M. de Perny.

—Faut-il aller chercher les gendarmes ? demanda-t-il.

—Non, répondit Morlot ; nous attendrons pour prendre une décision.

—Alors, reprit François, on peut l'enfermer dans ma chambre ; la porte et les barreaux de la fenêtre sont solides ; il sera là comme dans une prison.

A ce moment, d'un ruade vigoureuse, Sosthène envoya Jardel

rouler à l'extrémité du boudoir. Morlot lui appuya son genou sur la poitrine et, le serrant à la gorge :

—Tenez-vous donc tranquille, lui dit-il sourdement, vous voyez bien que vous êtes pris et que vous ne pouvez pas nous échapper.

Puis, se tournant vers François :

—Allez me chercher des cordes, ordonna-t-il.

Le domestique s'empressa d'obéir.

Juliette s'était affaissée sur un canapé.

François revint avec des cordes. En un instant Sosthène eut les poignets solidement liés et les jambes garrottées. Alors une difficulté se présenta. Pour transporter Sosthène dans la chambre du domestique il fallait être trois, deux pour le porter, un autre pour éclairer. Or, on ne pouvait se servir de Juliette, et il fallait qu'elle fût gardée à vue. L'embarras de Morlot était visible.

La difficulté fut levée par l'apparition d'une femme dans l'encadrement de la porte du boudoir. C'était la gouvernante de Maximilienne. Réveillée en sursaut par le bruit, elle s'était levée, avait revêtu un peignoir et venait voir ce qui se passait.

Sans lui donner aucune des explications que son regard effaré sollicitait, Morlot lui dit :

—Vous arrivez bien, madame, vous allez nous éclairer jusqu'à la chambre de François.

Il fit un signe au domestique. Celui-ci prit Sosthène par les jambes, Morlot par les épaules, et ils l'enlevèrent. Un instant après, quand M. de Perny fut enfermé, Morlot dit à la gouvernante :

—Vous ne devez rien savoir de ce qui s'est passé au château cette nuit. Vous allez rentrer dans votre chambre et vous remettre au lit. Mais écoutez bien ceci : Je vous donne l'ordre absolu, au nom de madame la marquise de Coulange, de ne parler à qui que ce soit de ce que vous avez vu.

S'adressant au domestique, il ajouta :

—Vous, François, vous allez veiller avec nous, et, en compagnie de mon camarade, vous garderez le prisonnier. Comme à madame, je vous donne l'ordre de ne rien dire à personne. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la plus légère indiscretion vous ferait perdre votre place.

La gouvernante retourna dans sa chambre. Morlot remonta au premier, envoya Jardel rejoindre le domestique et resta seul avec Juliette.

—Levez-vous, lui ordonna-t-il d'un ton impérieux.

Elle fit un effort et se dressa sur ses jambes chancelantes. Morlot la poussa dans l'antichambre.

Elle était dans un état pitoyable. Morlot, après avoir fermé les portes, s'assit en face d'elle.

—Maintenant, lui dit-il, vous allez parler ; je veux tout savoir, tout, vous entendez ? D'abord, dites-moi pourquoi vous êtes entrée au service de madame la marquise.

—Mais pour lui servir de femme de chambre.

—Et ensuite ?

—Je ne sais pas ce que vous me demandez, monsieur.

—Avouez donc, misérable, avouez donc tout de suite que vous avez joué près de madame de Coulange, au profit de M. de Perny, le rôle d'espionne ; avouez donc que vous êtes entrée à son service pour la trahir.

Juliette laissa échapper un gémissement. Elle était atterrée.

—Vous avez écrit à M. de Perny que M. de Coulange était parti en voyage ?

—Oui, répondit-elle d'une voix tremblante.

—Aujourd'hui, entre six et sept heures, un homme est venu vous trouver de la part de Sosthène ?

—Oui.

—Que vous a dit cet homme ?

Elle hésitait à répondre.

—Prenez garde, reprit Morlot d'un ton dur, en la menaçant du regard, je vous ai dit que je voulais tout savoir.

—Il m'apportait un ordre de M. de Perny.

—Quel était cet ordre ?

—De trouver le moyen de le faire entrer au château cette nuit.

—Vous me direz tout à l'heure pourquoi vous obéissiez ainsi à des ordres d'un homme qui n'était pas votre maître. Connaissez-vous l'individu qui s'est présenté au nom de M. de Perny ?

—Non.

—Alors avait-il une lettre ?

—Oui.

—Donnez-la moi.

Elle tira la lettre de sa poche et la remit à Morlot qui la lut rapidement.

—Ah ! voilà, voilà, fit-il les yeux étincelants, il s'agissait de s'emparer d'un petit coffre de cuivre ; madame de Coulange ne l'a donc pas laissé à Paris ?

—Elle l'a apporté à Coulange.

—Et par vous, M. de Perny l'a su ?

Elle baissa la tête.

—La lettre parle d'un petit flacon ; le complice de Sosthène vous

l'a remis ; il contenait un narcotique, du laudanum, probablement. Où est le flacon ?

—Je l'ai jeté.

—Où ?

—Dans les lieux d'aisance.

—Ah ! fit Morlot frappé d'une clarté soudaine ; ce n'est peut-être pas la première fois qu'un pareil endroit vous sert pour faire disparaître quelque chose d'embarrassant. Il y avait aussi des cabinets d'aisance rue de Ponthieu.

D'un seul mouvement Juliette se dressa debout, les yeux lui sortant de la tête, puis retomba aussitôt comme une masse.

—J'ai touché juste, pensa Morlot.

Il reprit :

—La nuit venue, vous vous êtes emparée de la clef d'une porte du parc, et vous l'avez portée à l'homme qui l'attendait. Peu de temps après, M. de Perny a rejoint son complice, et ils sont entrés dans le parc. Comment M. de Perny a-t-il pénétré dans le château ?

—J'ai ouvert une porte.

—Est-il entré seul ?

—Avec l'autre.

—Ah ! l'autre aussi ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

—Il est parti.

—Je comprends, il a sauté par la fenêtre. Ainsi, M. de Perny n'a pas eu honte de faire entrer un misérable dans la chambre de sa sœur ! Et vous, gardienne de cette chambre, vous ne vous êtes pas opposée à cette chose odieuse !

—Non, répondit-elle d'une voix brisée, M. de Perny est entré seul dans la chambre de madame.

—Eh bien ! répliqua Morlot, racontez-moi ce qui s'est passé.

Elle lui fit le récit qu'il demandait.

Quand elle eut fini, il resta un moment silencieux, pâle, frémis-sant, les sourcils froncés, ayant sur le front de grosses gouttes de sueur.

—Ainsi, reprit-il d'une voix creuse, je suis arrivé trop tard pour empêcher le vol ; le complice de M. de Perny a pu se sauver empor-tant le coffre de cuivre dont le couvercle a été soudé. C'est par vous encore que M. de Perny a su ce qu'il contient. Ah ! vous êtes une fille bien dangereuse ! On va, heureusement, mettre un terme à vos exploits.

Après avoir essuyé son visage, Morlot continua :

—Nous n'avons pas pu empêcher le vol du coffret, mais nous avons sauvé la marquise, car c'est évidemment dans la pensée d'assassiner sa sœur que M. de Perny s'est emparé du poignard de son complice et qu'il est revenu dans la chambre. Oh ! le lâche ! oh ! l'infâme ! Crime sur crime ! Quelle épouvantable vie !

Il se leva, fit deux ou trois fois le tour de l'antichambre en mar-chant à grands pas, puis il s'arrêta devant Juliette.

—Vous pouvez vous féliciter de notre intervention dans cette grave affaire, lui dit-il rudement ; sans nous, la marquise de Cou-lange était assassinée... Savez-vous, misérable fille, savez-vous dans quelle situation vous vous trouveriez ? Complice de l'assassinat de votre maîtresse, que vous aviez lâchement endormie au moyen d'un narcotique, c'était pour vous la mort sur l'échafaud ou les travaux forcés à perpétuité.

La misérable se remit à trembler.

—Grâce, grâce ! dit-elle d'une voix étranglée.

Morlot la couvrit d'un regard écrasant de mépris.

—Nous verrons ce que dira madame la marquise de Coulange, à son réveil, lorsqu'elle apprendra ce qui s'est passé, reprit-il ; mais en admettant que son indulgence soit excessive et qu'elle se borne seulement à vous chasser de sa maison, vous ne pouvez pas échapper à la justice, avec laquelle vous avez un compte déjà ancien à régler. Je n'ai pas encore décidé si je vous ferai emmener par les gen-darmes ; mais je vous avertis, dès maintenant, que vous sortirez d'ici demain pour aller droit en prison. Je suis inspecteur de police, et il y a longtemps déjà que je vous cherche. Certes, ce n'est pas au château de Coulange que je pensais vous trouver.

La malheureuse écouta Morlot avec une indicible terreur.

Il continua :

—Vous aurez à dire à un juge d'instruction, d'abord, et ensuite devant les jurés de la cour d'assises, ce que vous avez fait d'un enfant que vous avez mis au monde il y a un peu plus de dix-huit mois, lorsque vous étiez au service d'une courtisane qui se faisait appeler madame de Nève. Du reste, M. de Perny pourrait le dire aussi et c'est pour cela.....

Il s'interrompit. Juliette venait d'être prise d'une horrible crise nerveuse. Elle tomba de son fauteuil et se roula sur le parquet en se tordant dans d'atroces convulsions.

Morlot s'approcha de la cheminée, sur laquelle il y avait une carafe pleine d'eau. Il remplit un verre à moitié et jeta le liquide à la figure de la femme de chambre. Celle-ci se calma presque aussitôt.

Morlot ne s'occupa plus d'elle. Pendant un quart d'heure il se

promena de long en large dans la chambre, puis il s'assit dans un coin et se mit à réfléchir.

Il pensait à la marquise, et, ne pouvant se faire illusion, il voyait une fois de plus l'impunité du criminel.

—Tonnerre ! se disait-il, j'aurais bien fait de lui loger trois balles de mon revolver dans la tête ! Comme cela, nous en serions tous débarrassés.

## XV

A sept heures du matin, à l'exception de la marquise, qui n'était pas encore sortie de son lourd sommeil, tout le monde était levé au château. Les jardiniers arrosaient les plates-bandes et les gazons anglais, le cocher et le palfrenier pansaient les chevaux, le cuisinier allumait son fourneau ; chacun, enfin, vaquait à ses occupations.

Les domestiques ne tardèrent pas à découvrir que deux étrangers étaient au château et qu'ils y avaient passé une partie de la nuit ; ils furent alors très intrigués, et, curieusement, ils interrogèrent François. Celui-ci leur répondit simplement :

—Vous ne devez rien savoir, vous ne saurez rien.

Les questions cessèrent. Mais on chuchotait entre les portes. Evidemment quelque chose d'extraordinaire s'était passé au château dans la nuit. Quoi ? On se le demandait, et chacun cherchait à deviner le mystère.

Appelé par Morlot, François s'était mis à sa disposition. Le domestique obéissait passivement, sans même s'étonner que l'agent de police commandât en maître. Sur l'ordre de Morlot, il alla cher-cher la gouvernante de Maximilienne. Celle-ci s'était levée avec le jour, car, après s'être recouchée, elle n'avait plus fermé les yeux.

—Madame, lui dit Morlot, mademoiselle Juliette n'est plus au service de madame la marquise ; j'ai pensé que vous voudriez bien la remplacer aujourd'hui.

—Certainement, monsieur.

—Madame la marquise dort encore, vous allez vous installer dans sa chambre et vous attendrez son réveil.

—C'est que... fit-elle embarrassée.

—Dites, madame.

—Je ne dois pas quitter Maximilienne.

—La gouvernante de M. Eugène, que je vais faire prévenir, se chargera momentanément de votre service. Soyez sans inquiétude, tout ce que j'aurai fait sera approuvé par madame la marquise.

—En ce cas, monsieur, je n'ai plus rien à objecter.

—Il peut se faire que madame la marquise, en se réveillant, vous interroge ; vous lui direz que M. Morlot est ici et que j'attends qu'elle puisse me recevoir pour répondre à toutes ses questions.

La gouvernante entra dans la chambre de la marquise.

—Comme elle dort longtemps ! murmura-t-elle. Et quel étrange sommeil !

Soudain madame de Coulange se dressa brusquement sur son lit, et regarda autour d'elle avec les yeux étonnés d'un enfant qui se réveille. La gouvernante se leva et s'approcha du lit. Les yeux de la marquise se fixèrent sur elle.

—J'attends les ordres de madame la marquise, dit-elle, voyant que sa maîtresse ne lui parlait point.

—Mes ordres ? Quels ordres ?

—Je remplace en ce moment Juliette.

—Juliette ? Est-ce qu'elle est malade ?

—Non, madame la marquise ; mais...

—Et ma fille ? s'écria-t-elle.

—La gouvernante de M. Eugène est près d'elle.

—Ah ! ah ! fit la jeune femme, la main sur son front.

Après un court silence elle reprit :

—Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous remplacez Juliette.

—Je ne puis répondre à madame la marquise ; mais M. Morlot est ici ; il attend que madame la marquise puisse le recevoir pour lui donner des explications.

Madame de Coulange ouvrit tout grand les yeux.

—M. Morlot ici ! exclama-t-elle. Où est M. Morlot ?

—Dans l'antichambre.

—Je le recevrai dans ma chambre ; je vais me lever et m'habiller, allez lui dire que je l'attends.

La gouvernante sortit.

Préoccupée et très inquiète, sans savoir pourquoi, la marquise sentait à peine qu'elle avait les jambes et les reins comme brisés.

—Pourquoi ai-je dormi ainsi ? et Morlot au château... Que se passe-t-il donc ? se demandait-elle.

L'agent de police, grave, la figure pâle et se tenant plus raide que jamais, entra dans la chambre. La marquise s'avança vers lui la main tendue. Morlot n'hésita pas à mettre sa main dans celle de la jeune femme. A son respect et à son admiration se joignait maintenant une affection sincère, profonde. Il l'aimait comme il aurait aimé une sœur. Entre la grande dame et le policier, il n'y avait plus de distance ; elle s'effaçait devant le dévouement. La marquise entraîna doucement Morlot, le fit asseoir sur un canapé et se plaça à côté de lui comme près d'un vieil ami. L'agent comprit

ce qu'il y avait d'affectueux dans cet accueil, et il sentit une douce émotion pénétrer son cœur.

—Monsieur Morlot, lui dit-elle, ma vie n'est plus qu'une angoisse aiguë et continuée ; je ne me rends plus compte de rien, ni de mes sensations, ni de ce qui se passe autour de moi. Est-ce donc la douleur qui me rend ainsi ? Suis-je donc déjà à moitié morte ? . . . Vous ai-je fait attendre longtemps ? Je dormais. J'ai dormi plus de douze heures. Je ne comprends pas cela. Depuis quelque temps je ne dors plus. Enfin, vous m'excusez, n'est-ce pas ? Pourquoi êtes-vous venu ? Qu'avez-vous à me dire ?

—J'ai à vous dire, d'abord, madame la marquise, répondit Morlot, que j'ai passé une partie de la nuit au château avec un de mes camarades de la préfecture de police.

Elle le regarda avec surprise. Il continua :

—Et je vous annonce que votre femme de chambre sera en prison ce soir.

—En prison ! s'écria la marquise ; et pourquoi, mon Dieu ? Qu'a-t-elle fait ?

—Elle a commis, il y a environ vingt mois, le crime d'infanticide.

—Oh ! fit la marquise en sursautant.

—Ce n'est pas tout ; cette misérable fille vous trahissait ; elle est entrée à votre service par ordre de M. de Perny, dont elle était l'espionne.

—Est-ce possible, monsieur Morlot ! Est-ce possible ?

—Dans un instant vous en serez convaincue. Vous êtes étonnée d'avoir fait un long sommeil de douze heures ; eh bien, madame la marquise, hier soir Juliette vous a fait boire un narcotique.

—Dans une tasse de lait ! Je me souviens . . . Mais pourquoi, pourquoi ?

—Pour qu'un homme, qui est entré cette nuit dans votre chambre, puisse vous voler.

—Oh ! oh ! fit la marquise frissonnante, un homme dans ma chambre ! . . .

—Oui, et le vol a été commis, dit Morlot. Tenez, madame la marquise, regardez vos tiroirs ouverts.

Elle se dressa en poussant un cri, et marcha rapidement vers le meuble. Elle n'eut qu'à se baisser pour constater que les deux coffrets avaient disparu. Sans prononcer une parole elle revint vers Morlot. Sa stupeur la rendait muette. Mais du regard elle l'interrogeait anxieusement.

Morlot lui dit :

—Il y avait deux voleurs : pendant que l'un fouillait votre meuble, l'autre attendait dans le salon. Ce dernier a pu s'échapper emportant, malheureusement, le coffret de cuivre au couvercle soudé.

La marquise poussa un gémissement.

—Et l'autre ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

—L'autre, madame la marquise, nous l'avons pris.

Le visage de la jeune femme se décomposa et elle eut un nouveau gémissement.

—Deux de vos serviteurs seulement l'ont vu et savent à peu près ce qui s'est passé ; c'est François, qui nous a ouvert une porte du château, et la gouvernante de votre petite fille qui s'est réveillée et a été attirée par un bruit. Or, ni la gouvernante, ni François ne connaissent M. de Perny. Il n'y a donc au château que vous, sa complice et moi qui connaissions le voleur.

La marquise saisit les mains de Morlot et les serra fiévreusement dans les siennes.

—J'ai compris, ajouta-t-il, que vous seule deviez décider du sort de votre frère.

—A ! vous savez bien que je ne peux pas le livrer à la justice, le misérable ! s'écria-t-elle avec douleur.

Morlot resta silencieux ; mais son front devint plus sombre.

—Voleur ! voleur ! reprit la jeune femme, comme se parlant à elle-même ; il m'a volé la boîte où j'avais enfermé mon secret avec les langes de l'enfant ; il m'a volé mes diamants.

—Vos diamants ! exclama Morlot.

—Qui étaient dans un petit coffret d'or, à côté de l'autre coffret. Mais, croyez-le, mon ami je suis peu sensible à la perte de mes diamants ; ce sont les autres objets que je regrette. Je me sens frissonner de terreur en pensant à l'usage qu'on en peut faire.

—Rassurez-vous, madame la marquise, dit Morlot, dont les yeux avaient le luisant d'une lame d'acier ; j'espère être assez heureux pour pouvoir retrouver le tout.

Les lèvres de la jeune femme se plisèrent amèrement.

—Monsieur Morlot, dit-elle, voulez-vous m'apprendre comment vous vous êtes trouvé au château au moment du vol ?

—Volontiers, madame la marquise.

Aussi brièvement que possible, il raconta tout ce qui s'était passé, en commençant par sa rencontre avec Jardel à Nogent-l'Artaud et en finissant par sa conversation avec Juliette. Seulement, pour ne point porter à la jeune femme un coup trop cruel, il lui cacha que son frère avait eu la pensée de l'assassiner.

Après l'avoir écouté sans l'interrompre et avec le plus grand calme, madame de Coulange resta plongée dans une rêverie profonde.

Elle se leva, et, se dirigeant vers la porte :

—Venez, monsieur Morlot, venez, dit-elle, vous allez me conduire devant votre prisonnier.

## XVI

Il fallait que les jambes et les poignets de M. de Perny eussent été solidement liés, car, malgré les efforts qu'il avait dû faire pour se débarrasser de ses liens, il n'avait pu dégager ni ses pieds ni ses mains.

A la vue de sa sœur, il fut pris d'un spasme aigu, puis il lança de travers un regard sombre, haineux, et tourna ses yeux d'un autre côté.

La marquise était sous le coup d'une émotion poignante. A peine entrée dans la chambre, elle avait dû s'appuyer sur le marbre d'une commode, enveloppant Sosthène d'un regard étrange, un regard qui contenait en même temps de l'horreur et du mépris, du dégoût et de la pitié.

Morlot était entré derrière elle et avait refermé la porte. Jardel restait à son poste au dehors. Quand la marquise fut parvenue à vaincre son émotion, elle se tourna vers l'agent de police :

—Monsieur Morlot, dit-elle, soyez assez bon pour lui ôter ses liens.

Il s'approcha de Sosthène et, aussitôt, poussa un cri de joie.

—Le coffret d'or, madame la marquise, dit-il, voilà le coffret d'or !

Il le prit, s'empressa de l'ouvrir et le tendit à la jeune femme, en ajoutant :

—Et voilà vos diamants !

La marquise referma le coffret, sans songer, à faire l'inventaire de ses bijoux, et le posa sur la commode. Morlot se mit en devoir de délier Sosthène. La dernière corde enlevée, le misérable bondit sur ses jambes et se dressa audacieusement en face de sa sœur, le regard éclairé de lueurs livides. Madame de Coulange ne put s'empêcher de frissonner. Mais se redressant à son tour, le regard fulgurant, elle lui jeta ce mot à la face.

—Voleur !

De pâle qu'il était, Sosthène devint violet.

—Si entre sœur et frère nous avons des choses gracieuses à nous dire, répliqua-t-il d'une voix sourde et avec ironie, il me semble qu'il serait plus convenable de causer sans témoin. Qui est cet homme ?

—Cet homme est un ami de la famille de Coulange ; il peut, —il en a le droit,—entendre tout ce que j'ai à vous dire.

Morlot fit deux pas en avant en croisant les bras.

—Sosthène de Perny, lui dit-il, je vais répondre à la question que vous venez d'adresser à madame la marquise. Je suis un serviteur dévoué de la famille de Coulange, c'est vrai : mais je suis avant tout inspecteur de police.

Sosthène poussa un hurlement de rage et eut l'air de se mettre en arrêt pour sauter à la gorge de Morlot. Mais celui-ci s'arma rapidement de son revolver.

—Oui, reprit-il, je suis inspecteur de police ; en ce moment j'ai le droit de vous tuer comme un loup ou un chien enragé. Sur mon honneur, je vous prévient que si vous manquez de respect à madame la marquise et essayez de vous révolter, je vous brise le crâne.

Sosthène recula avec terreur, en faisant entendre un grognement sourd.

—Ainsi, reprit la marquise, dardant sur son frère son regard écrasant de mépris, quand on a tout fait pour vous sauver, voilà où vous ont conduit la paresse, la fureur du plaisir, le manque de dignité, l'oubli de vos devoirs, l'horreur du bien. Au château de Coulange, où tous les domestiques devraient vous respecter, mais où vous êtes entré la nuit pour commettre un vol audacieux, monsieur, qui est un agent de la justice et de la force publique, peut vous tuer sous mes yeux sans que j'aie le droit de vous protéger. Et vous êtes mon frère ! C'est épouvantable, c'est horrible ! . . .

Le misérable avait baissé la tête, puis peu à peu il s'était courbé et il resta ainsi le dos voûté, le menton tendu, affaissé, écrasé.

—Et aucun de vos forfaits ne restera enseveli dans l'ombre, reprit la marquise ; devant la justice vous aurez à rendre compte de tous vos crimes, car M. Morlot les connaît tous.

—Tous ! dit la voix grave de l'argent.

—Ce n'est point par hasard que M. Morlot s'est trouvé cette nuit au château pour vous arrêter, continua la marquise, lui et un autre agent vous ont suivis, vous et votre complice, depuis la rue Saint-Sauveur jusqu'à Coulange.

Sosthène écoutait frémissant, le front et les tempes baignés d'une sueur froide, les cheveux hérissés, les dents serrées, soufflant du nez.

—Voulez-vous que je vous dise ce que sait M. Morlot ? poursuivit la marquise. Il sait quelle a été votre existence depuis le jour où vous êtes sorti du collège ; il sait qu'il y a ici un enfant que vous

avez volé et à la mairie de Coulange un faux acte civil signé de vous ; il sait que vous avez placé près de moi une espionne, laquelle m'a fait boire hier soir un narcotique qui aurait pu devenir un poison ; il sait que la veille de la mort de notre mère, il y avait chez elle vingt mille francs qui ont disparu ; il sait que notre malheureuse mère n'est point tombée de sa fenêtre accidentellement, mais qu'elle a été précipitée par une main criminelle ; il sait, enfin que le criminel, c'est vous !

Sosthène, arrivé au paroxysme de la terreur, se redressa en poussant un cri rauque, et recula jusque contre le mur où il resta adossé.

—Je sais autre chose encore, dit Morlot je sais que M. Sosthène de Perny vole au jeu, et que la nuit dernière, si je n'étais pas arrivé à temps pour l'empêcher de commettre ce crime atroce, il aurait égorgé sa sœur endormie !

—Horrible, murmura la marquise en mettant ses mains sur ses yeux.

Morlot reprit.

—Sosthène de Perny, voilà ce que vous êtes : faussaire, escroc, voleur et assassin !

Le misérable jeta autour de lui des regards de fou. Il tremblait si fort que ses dents grinçaient, que ses genoux flageolant se heurtaient.

Ses lèvres livides remuèrent, et il râla quelques paroles au milieu desquelles la marquise et Morlot distinguèrent le mot : Grâce !

La jeune femme se rapprocha de lui.

—Avez-vous dit, grâce ? lui demanda-t-elle.

—Oui, Mathilde, grâce, ne me livrez pas à cet homme, répondit-il d'une voix étranglée par l'épouvante.

—Infâme, dit-elle, vous ne la méritez pas cette grâce que vous demandez, vous ne la méritez pas, cette pitié que vous implorez ! Cependant, je ne puis oublier que la même femme nous a portés dans son sein et que nous sommes nés du même sang.

—Je ferai tout ce que vous voudrez, dit Sosthène, qui avait retrouvé un peu de son assurance.

—Eoutez-moi donc... Vous ne pouvez plus rester en France, il faut que vous partiez et que vous mettiez les mers entre vous et les tristes souvenirs que vous laisserez à Paris. Voilà ce que vous auriez dû faire autrefois, le lendemain du jour où le marquis de Coulange vous avait mis dans la main deux cent mille francs. Si vous consentez à vous expatrier, — et c'est à cette condition seulement que je vous sauve, — vous partirez avec une nouvelle somme de deux cent mille francs.

Les yeux de Sosthène étincelèrent.

—Je vous donne deux jours pour vous rendre au Havre ou à Saint-Nazaire et quitter la France, poursuivit la marquise, M. Morlot vous accompagnera, et c'est lui, au moment de votre départ, sur le pont même du navire, qui vous remettra les deux cent mille francs. Maintenant, choisissez : ce que je vous propose ou le bagne !

—Je partirai, dit-il.

En écoutant la jeune femme, l'agent de police avait eu de petits hochements de tête qui n'étaient pas toujours approbatifs.

—Madame la marquise, dit-il d'un ton brusque, quand Sosthène eut répondu qu'il partirait, vous avez pitié de lui et vous lui faites grâce... Eh bien, vous avez tort ! Il vient de vous écouter comme si vous lui aviez parlé dans une langue inconnue ; il n'a rien senti. Croyez-vous qu'il est touché de votre générosité et de votre admirable bonté ? Non, son cœur reste plein de haine et de rage, et en ce moment, s'il pouvait vous mordre et vous étrangler, il le ferait.

La jeune femme n'avait pu retenir ses larmes. Elle les essuya vivement, et, après un moment de silence, s'adressant à son frère, elle reprit :

—Ici, nul ne doit savoir que Sosthène de Perny, le frère de la marquise de Coulange, est enfermé dans cette chambre. Vous y passerez la journée, et ce soir, dès que la nuit sera venue, vous sortirez du château sans être vu. Vous retournerez à Paris. Vous emploierez votre journée de demain à régler vos affaires, et après-demain vous quitterez Paris, en faisant savoir à M. Morlot dans quelle ville maritime il devra vous rejoindre. M'avez-vous bien comprise ?

—Oui.

—Votre complice de la nuit dernière a emporté le coffret de cuivre que vous avez pris dans ma chambre ; il le déposera chez vous, je suppose ?

—Je ne sais pas.

—Je veux qu'il me soit rendu.

—Il ne sera peut-être pas remis chez moi.

—Dans tous les cas, madame la marquise, dit Morlot, je ferai tout ce qu'il faudra pour le retrouver. J'espère bien vous le rapporter avant huit jours.

Mme de Coulange n'avait plus rien à dire à son frère. Elle prit ses diamants et, suivie de l'agent, elle sortit de la chambre.

Une heure plus tard, après avoir porté à manger à son prisonnier et ayant déjeuné lui-même, Morlot était seul dans une chambre occupé à écrire. Il avait décidé que Jardel partirait l'après-midi, emmenant Juliette, qu'il conduirait directement au dépôt de la préfecture de police.

A onze heures, Juliette, sous les yeux de François transformé en gédier, avait enfermé dans une malle tout ce qui lui appartenait. A midi, la charrette d'un paysan de Coulange s'arrêta devant le château. La malle fut chargée sur le véhicule dans lequel la femme de chambre et Jardel prirent place à côté du paysan. Ils partirent.

Morlot avait donné ses instructions à Jardel, et la marquise, en les remerciant, lui avait glissé dans la main cinq cents francs en or enveloppés dans du papier.

Le reste de la journée s'écoula rapidement.

A neuf heures du soir, pendant que les domestiques étaient occupés à l'intérieur du château, Morlot ouvrit à Sosthène la porte de sa prison.

—Nous partons, lui dit-il venez.

Ils sortirent sans bruit par la porte de l'aile gauche, tournèrent derrière le château et s'enfoncèrent bientôt dans la profondeur sombre du parc.

En sortant de la gare Morlot s'approcha de Sosthène.

—Voici mon adresse, lui dit-il, en lui présentant sa carte.

—C'est inutile, répondit M. de Perny d'une voix creuse, après demain vous me trouverez au Havre.

Et, sans se saluer, ils se séparèrent.

Sosthène se jeta dans une voiture pour se faire conduire chez lui, rue Richepanse. Morlot alluma un cigare et descendit à pied vers le centre de Paris.

Le lendemain, à huit heures du matin, il dormait encore. Trois ou quatre coups frappés à sa porte le réveillèrent. Il sauta à bas du lit, passa son pantalon, endossa une vareuse et alla ouvrir. C'était Jardel.

—En bien ? interrogea Morlot.

—La femme de chambre est coffrée.

—Et Jules Vincent ?

—Hier, dans la soirée, l'oiseau a déniché. Il faut croire que le vent lui a soufflé quelque chose à l'oreille.

—Diable ! diable ! fit Morlot tout pensif.

—Nous le retrouverons, hasarda Jardel.

—Il faut vous promener aujourd'hui sur les trottoirs de la rue Richepanse. Le hasard vous y fera peut-être rencontrer Jules Vincent ?

—J'y serai dans vingt minutes.

Il ouvrit la porte pour s'en aller.

—A demain matin, lui dit Morlot, à six heures.

Jardel fut exact au rendez-vous.

—J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, dit-il à Morlot, mais je n'ai pas eu de chance, je n'ai pas vu notre voleur.

—Vous avez vu Mouillon ?... demanda Jardel, êtes-vous satisfait de ce côté ?

—Au-delà de ce que j'espérais ; il m'a donné de précieux renseignements. J'ai passé une partie de la soirée d'hier et de la nuit à préparer mon plan d'attaque. Nous avons déjà cinq souricières, en comptant celle de Gentilly. Dans cinq jours la bande entière sera capturée.

—Alors les voleurs sont nombreux.

—Cent peut-être.

Morlot était habillé, prêt à sortir. Ils descendirent ensemble et se séparèrent devant le Pont-Neuf. Morlot prit une voiture et se fit conduire rue Richepanse.

—M. de Perny est-il chez lui ? demanda-t-il au concierge.

—Non, monsieur. Il y a passé l'avant dernière nuit ; il est sorti hier matin de bonne heure et nous ne l'avons pas revu.

—Avant-hier ou hier, un homme n'est-il pas venu le demander ?

—Non, monsieur.

Morlot se retira.

—Le complice de M. de Perny se cache, c'est certain, se disait-il ; mais qu'a-t-il donc fait du coffret de cuivre ?

Il remonta dans sa voiture en disant au cocher de le mener rue Laugier, aux Ternes.

Là, il apprit que la veille, dans la matinée, M. de Perny était venu accompagné d'un marchand de meubles, auquel il avait vendu le mobilier de sa mère. Pour que les meubles pussent être enlevés, il avait payé deux termes au propriétaire. Le soir, il avait fait charger sur une voiture, pour être transportées au chemin de fer, deux lourdes malles. Au sujet de DesGrolles ou Jules Vincent, on fit à Morlot la même réponse que rue Richepanse.

L'agent de police éprouvait une vive contrariété. Il commençait à être sérieusement inquiet au sujet du coffret.

A neuf heures et demie il était rue de Lille, chez le notaire du

marquis de Coulange, qui lui remit deux cent mille francs en billets de mille francs de la banque de France.

De la rue de Lille il se fit conduire à la gare Saint-Lazare. Il était en avance d'une heure. Il déjeuna en attendant le départ du train pour Rouen et le Havre.

## XVIII

Chez le cousin Blaisois, de Miéran, on déjeunait tous les jours à onze heures. Or, le jour où Morlot partait pour le Havre, afin de remplir la mission que lui avait confiée la marquise de Coulange, Gabrielle remonta dans sa chambre, après avoir partagé le repas de la famille. Mélanie parlait à sa cousine des merveilles de Paris.

Après avoir causé un moment avec ses parentes, elle vint rejoindre son amie.

—Ma chère Gabrielle, dit-elle, si j'eusse su que vous lisiez, je ne vous aurais pas dérangée.

—Oh ! j'ai tout le temps de lire, répondit Gabrielle en fermant le volume.

—Est-il intéressant, ce livre ?

—Très intéressant. C'est un recueil de contes et nouvelles, et, vous le savez, j'aime beaucoup ce genre d'historiettes, petits drames ingénieux, délicatement écrits, que l'imagination fantaisiste de l'auteur rend attrayants, en s'adressant au cœur et à l'esprit.

—Mais je sais dans ce genre une petite histoire, voulez-vous que je vous la conte ?

—Vous me ferez plaisir, Mélanie.

—Vous me direz si je raconte bien ?

—Oui, répondit Gabrielle avec son doux sourire.

Mélanie s'assit en face de son amie, et son visage prit aussitôt une certaine gravité. Après avoir réfléchi un instant, elle inclina son buste, allongea le cou et, les yeux fixés sur Gabrielle, elle commença ainsi :

—Il était une fois, — je ne me rappelle plus dans quel pays, — un jeune prince à qui une bonne fée, d'un coup de sa baguette d'or, avait donné la beauté, l'intelligence, la générosité, la bonté et toutes les autres qualités du cœur et de l'esprit.

Le jeune prince était, de plus, immensément riche ; il possédait partout de beaux domaines, il avait plusieurs châteaux magnifiques avec de grands parcs, où il chassait le chevreuil et le cerf avec ses amis, et des coffres pleins de pièces d'or et d'argent. Et comme il était bon et généreux, il faisait beaucoup de bien aux pauvres gens, et tous les malheureux l'aimaient et le bénissaient.

Un jour il se dit qu'il devait se marier, et tout de suite il se mit à chercher une femme digne de lui. Il rencontra bientôt une jeune fille d'une merveilleuse beauté, et il en devint éperdument épris. Elle était absolument pauvre ; mais, comme en plus de sa beauté elle avait toutes les vertus, le prince jugea sagement que cela valait mieux que des tonnes d'or et il la fit princesse.

Le prince était toujours protégé par la bonne fée ; mais voilà qu'un jour cette bonne fée se prit de querelle avec une autre fée, vieille et méchante. Laquelle avait tort ? Laquelle avait raison ? Elles portèrent leur différend devant le tribunal des fées, qui donna raison à la bonne fée. L'autre, furieuse d'avoir été condamnée, jura de se venger de sa rivale en la frappant dans ses plus chères affections. Elle savait que la bonne fée aimait beaucoup le prince et la princesse, dont le bonheur était son ouvrage. Elle résolut de porter ses premiers coups à son ennemie en détruisant la félicité des jeunes époux. Alors elle eut une idée infernale, telle que le démon seul pouvait l'inspirer.

Profitant d'un long voyage que la bonne fée avait entrepris dans les étoiles, elle fit tomber sur le prince et la princesse un souffle de son haleine venimeuse et les enveloppa de ses maléices. Le prince tomba dangereusement malade, et les plus grands médecins du monde, appelés près de lui, déclarèrent qu'il était perdu. Toutefois, afin de prolonger sa vie de quelques mois, mais sans espérer qu'il guérirait, les savants docteurs le firent partir pour un pays lointain.

Ici, Mélanie s'arrêta.

—Est-ce que cela vous intéresse ? demanda-t-elle à Gabrielle, qui l'écoutait avec la curiosité naïve d'un enfant.

—Oui, beaucoup, et vous racontez d'une façon charmante, ma chère Mélanie. La princesse partit-elle avec le prince ? J'ai hâte de savoir . . .

—Non, la jeune et belle princesse resta dans un de ses châteaux.

—Et le prince mourut ?

—Au contraire, il revint à la santé.

—Oh ! quel bonheur ! exclama Gabrielle.

—Il n'était jamais entré dans les intentions de la méchante fée de le faire mourir. Comme vous le verrez tout à l'heure, la maladie du prince lui était nécessaire pour accomplir la chose ténébreuse qu'elle avait conçue. Aussi, dès que la maladie du prince ne lui fut plus utile, elle agita sa baguette en l'air et le prince fut guéri. Et il se mit en route pour revenir près de la princesse.

Maintenant, Gabrielle, je vais vous raconter ce qui s'était passé en l'absence du prince ; vous allez voir ce que la haine de la méchante fée avait imaginé.

Alors, tout en continuant son récit sous la forme de l'apologue, Mélanie raconta à Gabrielle le martyre de la marquise de Coulange. Elle lui fit voir la jeune princesse isolée, dominée, opprimée et séquestrée, placée entre une mère qui ne l'aimait point et un frère ambitieux et cupide, qui, comptant sur la mort du prince, voulait s'emparer de tous ses domaines et de tous ses trésors.

Ensuite, faisant apparaître une jeune bergère qui avait été abandonnée par un beau chasseur rencontré sur la montagne, elle raconta à Gabrielle sa propre histoire. L'enfant de la pauvre bergère, un joli petit garçon, lui était volé par le frère et la mère de la princesse, et celle-ci était forcée de l'accepter comme son enfant.

Gabrielle écoutait toujours et avec une attention de plus en plus ardente ; mais depuis un instant, elle pleurait à chaudes larmes.

Haletante, les mains appuyées sur son cœur et les lèvres frémissantes, elle se violentait pour ne pas interrompre Mélanie. Elle sentait venir la grosse révélation qui allait lui être faite et comprenait que son amie prit toutes sortes de précautions pour ne pas lui causer une émotion trop violente. Mélanie continuait à raconter, précipitant les faits, afin d'arriver rapidement à son dénouement.

Tout à coup, elle montra à Gabrielle la bergère assise sur une pierre au bord d'un chemin. Et pendant qu'elle regardait paître son troupeau et pleurait en pensant à son enfant, Mélanie fit arriver près d'elle la princesse, ayant à ses côtés un petit garçon et une petite fille. En voyant le fils de la princesse, qui lui rappelait l'enfant qu'on lui avait volé, la pauvre bergère sentit son cœur battre très fort et, sans savoir pourquoi, devint toute joyeuse. Son regard exprimait si bien le désir d'embrasser l'enfant, que la princesse dit aussitôt :

—Mon fils, embrassez la bergère !

D'un seul mouvement Gabrielle se dressa sur ses jambes.

—Ah ! ah ! ah ! fit-elle.

Elle essaya de parler, les sanglots lui coupèrent la voix.

Mélanie l'entoura de ses bras et, pendant un instant, elles restèrent enlacées, pleurant toutes les deux. Enfin Gabrielle parvint à se rendre maîtresse de son émotion. Elle tourna vers le ciel ses yeux illuminés d'une joie ineffable.

—Ainsi, dit-elle, avec un accent que rien ne saurait rendre et comme en extase, mon enfant existe, il est tout près de moi, au château de Coulange. . . Eugène, Eugène de Coulange, c'est mon fils, c'est mon enfant ! Mon Dieu ! mon Dieu ! comme vous êtes bon ! . . . Je ne m'étais pas trompée, mon cœur l'avait reconnu, et lui-même sentait que je n'étais pas pour lui une étrangère, oh ! Mélanie, quand il saura que je suis sa mère, comme il va m'aimer !

—Et vous aussi, Gabrielle, vous l'aimerez.

—Oh ! moi, c'est mon cœur, c'est mon âme, mon amour, mon sang, ma vie, tout, que je lui donne !

Elle avait le front irradié et dans le regard des rayonnements célestes.

—Comme la joie me fait du bien ! reprit-elle ; je n'ai jamais senti en moi une pareille allégresse ; il y a dans ce que j'éprouve quelque chose de divin. Il me semble que je n'aurai pas la patience d'attendre votre mari, Mélanie, et que j'irai seule réclamer mon enfant.

—Ma chère Gabrielle, votre fils vous sera rendu ; Morlot a la promesse de la marquise de Coulange ; mais il faut que vous ayez la force d'attendre avec patience.

—Attendre ? pourquoi attendre ?

Mélanie se mit alors à lui expliquer dans quelle situation difficile se trouvait la marquise. Le marquis ne sachant rien, il fallait qu'elle lui confessât la vérité. Ensuite il existait un acte de l'état civil qui devait être annulé.

Gabrielle n'avait point d'abord pensé à toutes ces difficultés qui ouvraient une large voie à ses réflexions.

Mélanie, continuant, parla du marquis qui adorait l'enfant ; de la marquise, qui l'avait pris en grande affection et définitivement adopté pour son fils. Enfin, plaidant avec chaleur sans s'en apercevoir la cause de la marquise, elle rapporta à Gabrielle toute la conversation que Morlot avait eue avec madame de Coulange.

—Alors, dit Gabrielle d'une voix qui tremblait légèrement, la marquise de Coulange croit que son mari ne lui pardonnera point de lui avoir caché la vérité ; elle croit qu'il cessera de l'aimer et n'aura plus pour elle que du mépris.

—Oui, elle le croit, la malheureuse femme, et c'est pour cela que, décidée à renoncer à tout, elle se retirera dans un cloître, comme elle l'a dit à Morlot.

—Et sa fille, Mélanie ?

—Elle laissera l'enfant au marquis. Cette séparation rend sa situation exceptionnellement cruelle et il lui faudra une force sur-humaine pour accomplir ce sacrifice.



À ce moment on frappa doucement à la porte de chambre. Mélanie alla ouvrir.

La fille aînée de Blaisois se montra sur le seuil. Elle était rouge comme un coquelicot et paraissait essoufflée comme si elle eût gravi une montagne.

—Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Mélanie.

—Madame la marquise de Coulange est en bas avec son petit garçon ; elle vient vous faire une visite.

## XIX

Gabrielle éprouva un saisissement extraordinaire. Toute tremblante, elle se dressa debout. Elle voulut marcher vers la porte ; mais ses jambes fléchirent et elle retomba sur son siège en murmurant :

—La marquise de Coulange ici, ici !... C'est elle qui vient à moi ; c'est bien, murmura-t-elle.

Elle ne tremblait plus. Elle avait l'air grave, résolue, et quelque chose de fier éclatait dans son regard.

La porte s'ouvrit, et la marquise entra, pâle, les traits fatigués, les yeux éteints, tenant Eugène par la main.

Gabrielle tressaillit devant cette image de la douleur et de la résignation.

Elles se saluèrent silencieusement.

Sa bonne amie ne lui tendant pas ses bras, l'enfant paraissait interdit. La marquise le poussa doucement vers Gabrielle. Celle-ci ne put retenir un cri qui s'échappa de ses entrailles maternelles. Elle se baissa, enleva l'enfant, et le tenant serré contre elle, ses lèvres se collèrent sur son front. Sa poitrine était pleine de sanglots : mais elle eut la force de se contenir, elle ne versa pas une larme.

Elle paraissait presque froide en donnant à son enfant ce long baiser qui contenait toute sa tendresse, tout son amour ; c'est au fond de son cœur qu'elle cachait son ravissement, son ivresse, son délire. Enfin, faisant un nouvel effort de volonté, elle laissa glisser l'enfant sur le parquet.

—Pensant que vous ne viendriez pas au château, dit la marquise, je vous l'ai amené pour que vous puissiez l'embrasser.

—Madame la marquise, est-ce que vous lui avez dit ?...

—Non, rien encore. On a dû vous apprendre que M. de Coulange est absent, j'attends son retour.

Gabrielle fit un signe à Mélanie, qui se tenait discrètement près de la porte. Celle-ci comprit et vint prendre la main de l'enfant.

—Oui, mon ami, dit la marquise, va avec madame qui désire te montrer le jardin de M. Blaisois.

Dès que Mélanie eut fermé la porte derrière elle, la marquise s'écria :

—Ah ! maintenant, embrassons-nous !

Et elle jeta ses bras autour du cou de Gabrielle.

—Oh ! madame, madame, madame, balbutiait Gabrielle éperdue. En s'embrassant, toutes deux se mit à pleurer.

La marquise reprit la parole.

—Pauvre mère, dit-elle, je sais tout ce que vous avez souffert ; votre vie n'a été, comme la mienne, qu'une longue suite d'épreuves et de douleurs... Allez, Gabrielle, nous sommes sœurs par la souffrance et nous pouvons nous plaindre et pleurer dans les bras l'une de l'autre.

Mais vous, continua-t-elle, vous voyez la fin de vos tourments ; en vous rendant votre enfant, je vous fais retrouver une partie de vos joies perdues, et l'avenir vous promet le bonheur.

—Madame la marquise me permet-elle de lui adresser une question ? demanda Gabrielle. Quand vous aurez tout appris à M. le marquis de Coulange et que vous m'aurez rendu mon enfant, que ferez-vous ?

—J'ai mon espoir. Depuis quelques jours il s'est fait dans mon être un tel changement que je suis à peine reconnaissable ; je sens toutes mes forces physiques et morales s'éteindre... Eh bien, oui, j'ai l'espoir qu'après la dernière et effroyable épreuve, la mort viendra me délivrer de la vie.

—Non, non, vous ne mourrez pas ! s'écria Gabrielle.

La marquise secoua la tête et eut une sorte de gémissement.

Le regard de Gabrielle s'était illuminé. Pour la première fois, depuis peut-être des années, un peu de rose teinta ses joues. Elle reprit :

—Voyons, si je vous disais : Madame la marquise, ne dites rien à M. le marquis de Coulange, je n'accepte pas votre sacrifice.

La marquise se dressa en face d'elle, et, les yeux dans les yeux, elle l'interrogea du regard.

—Ah ! moi aussi je sais tout ce que vous avez souffert, reprit Gabrielle avec animation ; vous aimez mon enfant, vous l'avez adopté, vous en avez fait votre fils... Je sais tout, allez, je sais tout. Aujourd'hui, mon enfant est autant le vôtre que le mien... Eh bien, je renonce à mes droits, je ne le réclamerai pas ?...

—Gabrielle, Gabrielle, que dites-vous ? exclama la marquise.

—Madame la marquise, répondit Gabrielle avec exaltation, je vous laisse mon enfant, je ne veux pas que vous vous immoliez vous-même ?

La marquise la contemplait, saisie d'admiration.

—Elle dit que je suis noble et grande, pensait la jeune femme, quand c'est elle qui est admirable et sublime !

Gabrielle changea subitement d'attitude et reprit d'une voix douce et émue :

—Vous me permettrez de le voir quelquefois, n'est-ce pas ? et on ne lui défendra point de m'aimer. Soyez tranquille, madame la marquise, je serai forte et je saurai empêcher mon cœur de parler trop haut ; il ne se doutera jamais que je suis sa mère ! Allez, quand je le veux, j'ai de la volonté. Pour M. le marquis de Coulange et pour lui, je ne serai jamais autre chose que madame Louise, la pauvre figure de cire du jardin des Tuileries. D'ailleurs, je ne serai pas exigeante : pourvu que je puisse le voir et l'embrasser de loin en loin, — tant qu'il sera enfant, — je serai satisfaite ; plus tard, quand il sera grand, je me contenterai de savoir qu'il est heureux et qu'il ne m'a pas tout à fait oubliée. Il sera bon et il aura du cœur, j'en suis sûre ; mais pour qu'il ne m'oublie pas, madame la marquise, il faudra que vous lui parliez de moi quelquefois... un peu.

Elle se prit à pleurer ! la marquise, elle aussi, était toute en larmes.

—Gabrielle, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots et en lui prenant les mains, puisque vous ne voulez pas de mon sacrifice, j'accepte le vôtre. Votre fils aura deux mères pour l'aimer et veiller sur son bonheur. Mais, après avoir été trop longtemps séparé de lui, Gabrielle, vous ne devez plus le quitter. Je vous ferai une place dans la maison de Coulange, près de votre enfant.

Une joie indicible éclata dans les yeux de Gabrielle.

—Gabrielle, pour tout le monde, à Coulange et à Paris, vous serez madame Louise, l'institutrice de Maximilienne ; mais pour moi vous serez Gabrielle Liénard, la mère d'Eugène, mon amie, ma sœur !...

Gabrielle resta silencieuse. Les yeux baissés, elle réfléchissait.

—C'est convenu, vous acceptez, n'est-ce pas ? reprit la marquise au bout d'un instant.

—Oui, j'accepte avec joie, avec ivresse, répondit Gabrielle ; mais il y a une chose que vous ignorez et qu'il faut que vous sachiez.

—Je vous écoute, Gabrielle.

—Je n'ai pas à vous raconter mon passé, vous le connaissez. J'ai été abandonnée par celui qui avait profité de mon inexpérience pour me faire consentir à un mariage secret. Depuis longtemps, d'autres douleurs m'ont fait oublier les chagrins que cet homme m'a causés et je lui ai pardonné. D'ailleurs, je ne sais pas si j'aurais le droit de lui en vouloir. D'après certains renseignements qu'a recueillis M. Morlot, il paraîtrait qu'il a fait tout en son pouvoir pour me retrouver.

—Ah ! fit la marquise inquiète.

Gabrielle continua :

—N'ayant rien à lui demander, ne voulant vivre désormais que pour aimer mon enfant, ignorant complètement où il habite et quelle est sa position, je ne pensais plus à lui depuis longtemps lorsque, il y a quelques jours, je l'ai rencontré.

La marquise tressaillit. Son effroi était visible.

—Mais il ne m'a pas reconnue, s'empressa d'ajouter Gabrielle. Or, voici ce qu'il faut que vous sachiez : le père de mon enfant est l'ami de M. le marquis de Coulange et probablement le vôtre aussi.

—Oh ! mon Dieu, gémit la marquise, le cœur serré par une horrible angoisse.

—Rassurez-vous, madame la marquise ; comme je viens de vous le dire, il ne m'a pas reconnue.

—Gabrielle, vous vous êtes trompée, peut-être. Comment se nomme-t-il ? Dites-moi son nom.

—Octave Longuet.

—Octave Longuet ? dit la marquise, je ne le connais pas.

—Pourtant, je l'ai rencontré ici même, avec M. le marquis. Un monsieur décoré que...

—Décoré ! ah ! s'écria la marquise frissonnante ; ah ! c'est affreux, c'est épouvantable !... Si vous ne vous êtes pas trompée, Gabrielle. Mon Dieu, quel enchaînement de choses menaçantes et terribles ! Je tombe d'un danger dans un autre non moins effroyable ! Essayer de lutter contre la fatalité, contre Dieu, audacieuse folie !... Et vous, Gabrielle, vous voulez me sauver ! exclama-t-elle avec égarément.

—Oui, et je vous sauverai !

—Comment, dites, comment ?

—En gardant le silence !

—Oh ! garder le silence... voilà ce qui m'a perdu ?

—Et c'est ce qui vous sauvera !

## XX

Un instant après, Gabrielle étant parvenue à rassurer la marquise et à calmer son agitation, elles continuaient à causer, assises l'une près de l'autre, leurs têtes se touchant et leurs mains unies.

—Le père de votre enfant vous a caché son véritable nom, disait la marquise ; c'est le comte de Sisterne, actuellement capitaine de frégate. Du reste, il porte le prénom d'Octave, et ce nom de Longuet, qu'il s'est donné, appartient à sa famille. Un de ses ancêtres, appelé Longuet, a été anobli et créé comte de Sisterne, en récompense de services exceptionnels rendus à la France.

Le comte de Sisterne a une grande fortune ; lui et mon mari sont des amis d'enfance, ils s'aiment comme deux frères. Le comte n'a jamais voulu se marier, c'est même lui être désagréable que de lui parler mariage ; maintenant je comprends pourquoi. Il n'y a pas à en douter, Gabrielle, M. de Sisterne vous aimait, peut-être veut-il garder toujours votre souvenir dans son cœur. Si intime qu'il soit avec M. de Coulange, je suis à peu près certains qu'il lui a caché son secret.

Forcé de se rendre à Toulon à bord de son navire, il n'est resté que trois jours à Coulange ; mais ce temps si court a suffi pour établir entre lui et Eugène une amitié extraordinaire. Il est impossible de le nier, la voix du sang existe réellement, elle parle au cœur, fait naître à première vue la sympathie et donne à l'âme une sorte de divination. Vous en êtes la preuve, Gabrielle ; la première fois que vous avez vu Eugène au jardin des Tuileries, votre cœur l'a reconnu.

L'enfant s'est immédiatement familiarisé avec M. de Sisterne. Il avait de la peine à s'éloigner de lui ; on aurait dit qu'il ne voulait plus le quitter. La même affinité mystérieuse qui l'attire vers vous le poussait vers le comte.

Je ne faisais pas beaucoup attention à cela, n'y voyant, comme M. de Coulange, qu'une idée ou un caprice d'enfant. Maintenant, toutes ces choses à peine observées me reviennent à la mémoire.

Après un court silence, la marquise reprit :

—Dès ce soir je vais faire préparer votre chambre au château, et demain, si vous le voulez, je viendrai vous chercher, ainsi que Mme Morlot. Je vous dirai plus tard ce que M. Morlot a fait pour moi, pour nous, et tout ce que nous lui devons : mais je saurai bien lui prouver toute ma reconnaissance, à laquelle son excellente femme a droit aussi. On donnera à votre amie une chambre contiguë à la vôtre et elle restera au château tout le temps qu'elle voudra.

Alors, Mélanie revint avec le petit garçon.

—Eugène, dit la marquise à l'enfant, je vais t'annoncer quelque chose qui te fera un grand plaisir. Ta bonne amie, madame Louise, va venir demain avec nous au château.

Les yeux de l'enfant pétillèrent de joie. Tour à tour il regarda la marquise et Gabrielle.

—Vrai, fit-il, c'est bien vrai ?

—Oui, mon petit ami, répondit Gabrielle vivement, c'est bien vrai.

—Oh ! je suis content, content ! dit-il.

Et il se mit à battre joyeusement des mains.

Puis, prenant tout à coup un air sérieux il se jeta dans les bras de la marquise.

Mélanie ne cherchait pas à cacher son étonnement. Elle ne pouvait deviner ce qui s'était passé entre les deux mères, mais elle éprouvait une grande joie.

L'enfant passa des bras de la marquise dans ceux de Gabrielle.

Madame de Coulange s'était levée pour partir.

—A demain !

Le soir, Mélanie annonça à ses parents que Gabrielle allait entrer chez madame la marquise de Coulange en qualité d'institutrice et qu'elle-même était invitée à passer quelques jours au château.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, la marquise, accompagnée des deux enfants, arriva à Miéran dans une calèche attelée de deux chevaux.

Gabrielle et Mélanie étant habillées, prêtes à partir, la marquise ne fit qu'entrer chez Blaisois.

Les trois jeunes femmes et les deux enfants montèrent dans la voiture, qui reprit immédiatement le chemin de Coulange.

.....  
Lorsqu'il eut vu disparaître en mer le paquebot qui emportait Sosthène de Perny vers l'Amérique du Sud, Morlot s'empressa de rentrer à l'hôtel où il était descendu afin d'écrire à la marquise de Coulange. Il tenait à lui annoncer le plus vite possible que la mission dont elle l'avait chargé était remplie. Il lui disait aussi qu'il n'avait pu retrouver encore le coffret de cuivre. M. de Perny ne savait pas ce qu'était devenu le précieux objet, car il n'avait pas revu son complice, lequel avait momentanément disparu.

Il porta sa lettre au bureau des postes et se rendit ensuite à la gare, où il prit le train express du soir pour revenir à Paris. Il n'était resté au Havre que vingt-quatre heures.

Morlot se rendit à la préfecture de police et fut reçu immédiatement par le chef de la police de sûreté, sous les yeux duquel il fit

passer successivement toutes ses notes. Il lui soumit ensuite le plan qu'il avait conçu pour s'emparer rapidement, en quelques heures, de toute cette bande de voleurs.

Le chef approuva sans restriction.

Il fut convenu que Mouillon et Jardel seraient donnés à deux commissaires de police.

Le chef congédia Morlot en lui disant :

—A ce soir, huit heures.

Les indications fournies par Morlot étaient si rigoureusement exactes et toutes les mesures furent si bien prises, que quatre-vingt-six voleurs, des repris de justice et des forçats en rupture de ban, pour la plupart, furent arrêtés dans la nuit. Parmi eux se trouvaient une douzaine de femmes.

Dans la matinée du lendemain, vingt-deux individus tombèrent encore entre les mains de la justice. C'était le reste de la bande. Huit receleurs furent également arrêtés.

Les jours suivants, à la suite des premiers interrogatoires, quinze femmes et trois scélérats des plus dangereux recherchés depuis longtemps, furent encore capturés par la police. C'était un magnifique coup de filet. On le devait à Morlot, à Mouillon et à Jardel. C'était leur œuvre.

Il y eut beaucoup de jaloux : mais nul ne chercha à amoindrir leur mérite et à diminuer leur gloire.

Mouillon et Jardel n'attendirent pas longtemps leur récompense. On proposa à Morlot de lui donner la croix. La croix ! le ruban rouge à sa boutonnière ! Depuis dix ans, c'était son rêve ambitieux.

Il refusa. Et en essuyant une larme, il se dit :

—Je ne la mérite pas !

—Eh bien, Jardel, disait Mouillon, nous voilà tous les deux inspecteurs de police.

—Oui, et bien notés à la préfecture.

—Morlot nous l'avait promis ; il nous a fait gagner nos galons.

—Ah ! c'est un crâne, celui-là ! Mais pourquoi diable a-t-il refusé la décoration ?

—Je n'y comprends rien.

—Il l'a pourtant bien gagnée.

—Et dire, mon cher Jardel, que la croix refusée par Morlot, notre superbe avancement et une armée de voleurs mise en prison, tout cela s'est trouvé dans une vieille enveloppe de lettre à moitié brûlée !

## XXI

Morlot avait reçu deux lettres, l'une de sa femme, l'autre de la marquise, qui lui avaient appris ce qui c'était passé à Miéran et que Gabrielle et Mélanie étaient au château de Coulange.

La lettre de la marquise, très affectueuse, le remerciait encore de tout ce qu'il avait fait pour elle ; elle terminait en l'invitant à venir passer quelques jours à Coulange, dès que ses occupations le lui permettraient.

L'instruction de l'importante affaire des voleurs était commencée.

Certes, Morlot avait le droit d'être fier de son succès. Cependant il n'était pas complètement satisfait. La dame Trélat ne se trouvait point parmi les femmes arrêtées. Malgré les recherches auxquelles il s'était livré secrètement, il lui avait été impossible de la découvrir. Comme toujours, la femme d'Asnières restait introuvable. Il semblait qu'elle eût le don de se rendre invisible, de se transformer comme certains insectes ou de changer de couleur comme le caméléon.

Il avait espéré que les révélations des détenus amèneraient l'arrestation de cette misérable ; mais ni les uns ni les autres ne parlèrent de Soulange et de Durand. Ce dernier, du reste, n'était connu que de deux ou trois receleurs.

Morlot sentait, devinait que, comme la dame Trélat, le véritable chef des voleurs échappait à la justice. Comme lui, les magistrats chargés de l'instruction de l'affaire avaient cette conviction ; aussi cherchèrent-ils par tous les moyens à déchirer le voile derrière lequel se cachait le mystérieux personnage. Inutiles efforts. Le silence obstiné des receleurs lassa leur patience. Les misérables ne craignaient point d'aggraver leur situation pour assurer l'impunité du maître.

Pendant ce temps, Soulange se tenait cachée dans une petite maison de Joinville-le-Pont, achetée par Durand. Ce dernier n'était peut-être pas tout à fait tranquille ; mais, comme Napoléon, il avait confiance en son étoile. Au milieu de cet effondrement il allait triompher une fois de plus, et toujours fier de son génie, se grandir encore dans son orgueil. Mais plusieurs fois millionnaire et devenu avare, il n'allait plus avoir qu'une pensée : conserver son immense fortune mal acquise.

L'instruction était terminée. Les prochaines assises promettaient d'être excessivement intéressantes.

Morlot était allé passer trois jours au château de Coulange, puis il était revenu à Paris avec sa femme.

Gabrielle leur avait dit, en les embrassant au moment de leur départ :

—Maintenant j'ai tout le bonheur que je pouvais désirer.  
Le jour où le marquis était revenu de son voyage dans les Pyrénées, la marquise lui avait présenté Gabrielle en lui disant :  
—J'ai découvert que madame Louise est très-instruite, je lui ai proposé d'être l'institutrice de Maximilienne et elle a bien voulu accepter.

A cela le marquis répondit simplement :

—C'est très-bien !

Puis, s'adressant à Gabrielle :

—Vous aimez déjà nos enfants, lui dit-il, ils vont avoir en vous une seconde mère. Vous êtes maintenant de notre famille.

—Monsieur le marquis, répondit Gabrielle émue jusqu'aux larmes, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter votre confiance et celle de madame la marquise.

Un après-midi, une partie des détenus de Mazas étaient descendus dans le préau. Les uns causaient assis sur des bancs, les autres se promenaient par groupes de deux, trois ou quatre.

Un gardien de la prison s'approcha d'un des détenus et lui dit :

—Suivez-moi.

Dans le parloir, le détenu se trouva en présence d'un personnage qui lui était inconnu.

—C'est vous qui m'avez fait demander ? dit-il.

—Oui.

—Je ne vous connais pas. Est ce que vous me connaissez, vous ?

—Beaucoup. Vous vous nommez Armand DesGrolles et vous demeuriez rue Saint-Sauveur sous le faux nom de Jules Vincent.

L'instruction ne vous a pas beaucoup chargé ; vous auriez eu des chances d'être déclaré non coupable, si vous n'aviez pas contre vous une ancienne condamnation à deux ans de prison par contumace. Mais si je révélais au juge d'instruction un fait que je connais, ce ne serait plus à trois ans de prison, mais à dix et peut-être à quinze ans de travaux forcés que vous seriez condamné.

Des Grolles tressaillit et devint très-pâle.

—Dans l'affaire à laquelle je fais allusion, reprit le personnage inconnu, qui n'était autre que Morlot, vous n'avez pas été seulement de complicité dans un vol audacieux commis la nuit avec des armes dans une maison habitée, mais aussi de complicité dans une tentative d'assassinat.

Morlot tira de sa poche un poignard, et le mettant sous les yeux de Des Grolles :

—Le reconnaissez-vous ? lui demanda-t-il.

Le misérable ne répondit pas, il tremblait comme s'il eût eu la fièvre.

—Eh bien, reprit Morlot, avec ce poignard, qui vous appartenait, votre complice a voulu tuer la marquise de Coulange endormie au moyen d'un narcotique. Or, ce narcotique, c'est vous, Armand Des Grolles, qui l'avez remis à la femme de chambre, dans une petite fiole, en lui ordonnant de le verser à sa maîtresse.

Des Grolles n'osait plus regarder Morlot. Il était confondu et paraissait écrasé.

Morlot poursuivit :

—Je sais que, dans tout cela, vous n'avez été que l'instrument passif de Sosthène de Perny. Voilà pourquoi il n'est point parlé de ce qui s'est passé au château de Coulange dans l'acte d'accusation dirigé contre vous. Comme vous le voyez, pouvant vous envoyer au bagne, je ne l'ai pas fait.

—Oui, il ne l'a pas fait, se dit Des Grolles, qui, remis de sa peur, commençait à réfléchir ; mais ce n'est certainement point par amitié pour moi. Il a quelque chose à me demander, laissons-le venir.

Regardant Morlot en dessous, il reprit tout haut :

—Pouvez-vous me dire ce qu'est devenu Sosthène de Perny ?

—Je l'ignore.

—C'est bien étonnant, quand vous savez tant d'autres choses. Eh bien, moi, je sais qu'il a été arrêté par les gens du château.

—Comment le savez-vous ?

—Sorti du château le premier, je l'attendais ; ne le voyant pas venir et ne voulant pas m'en aller seul, c'est-à-dire l'abandonner, je rentra dans le château, et j'entendis des voix d'hommes et le bruit d'une lutte. Je compris que Sosthène avait fait du bruit et que les domestiques réveillés, étaient accourus. Alors je m'empressai de prendre la fuite, mon dévouement n'allant pas jusqu'à me donner le désir de partager son sort.

—En effet, les domestiques s'étaient emparés de M. de Perny, dit Morlot ; mais il est parvenu à s'échapper, et l'on suppose qu'il s'est sauvé en pays étranger.

—Bon, bon, je comprends, pensa Des Grolles ; on n'a pas voulu livrer Sosthène aux gendarmes, on a préféré le faire filer hors frontière. Allons donc, je ne suis pas un imbécile ; si on garde le silence sur l'affaire de Coulange, c'est qu'on craint le scandale. De ce côté je n'ai rien à redouter, Sosthène me sert de bouclier.

—Maintenant, reprit Morlot, dites-moi ce que vous avez fait d'un coffret de cuivre que Sosthène de Perny vous a remis après l'avoir volé dans la chambre de madame la marquise.

—Nous y voilà, se dit Des Grolles, c'est le coffret qu'il cherche.

Ah ! oui, fit-il à haute voix, le coffret de cuivre !

—Il ne contient que des papiers, et quelques autres objets sans aucune valeur pour vous, dit Morlot.

—Je n'ai pas eu la curiosité de regarder dedans, répliqua Des Grolles ; d'ailleurs, je savais que je n'y aurais trouvé ni de l'or, ni des bijoux, ni des billets de banque.

—On tient beaucoup à rentrer en possession de ces papiers, dit Morlot ; or, si vous me rendez le coffret, je vous promets de garder le silence sur la tentative d'assassinat et le vol de Coulange.

Des Grolles prit subitement une figure très-atristée.

—Je ne peux pas vous rendre le coffret.

—Pourquoi ? Voyons, pourquoi ? l'interrogea Morlot, en fronçant les sourcils pour dissimuler son inquiétude.

—Vous pourriez peut-être le retrouver.

—Où ?

—Dans la rivière.

—Dans la rivière ! exclama Morlot.

—Oui.

—Ainsi, reprit Morlot, regardant fixement Des Grolles, vous avez jeté le coffret dans la Marne. Mais, pour quelle raison ?

—Pour m'en débarrasser.

—Ah ! pour vous en débarrasser ? fit Morlot, qui, malgré sa défiance, se laissa convaincre par l'air de sincérité de Des Grolles.

—Oui, monsieur. Je me suis enfui du château après avoir entendu le bruit de la lutte entre Sosthène et les domestiques. Talonné par la peur d'être arrêté aussi, je me sauvai à toutes jambes. J'avais le coffret sous mon bras, et, bien qu'il ne fût pas très-lourd, il me gênait pour courir. Alors, je ne fis ni une ni deux, je le lançai au milieu de la rivière.

—Est-ce bien vrai, cela ? dit Morlot, plongeant son regard ardent dans les yeux de Des Grolles.

—Je suis en prison pour plusieurs années, répondit celui-ci, je n'ai aucun intérêt à ne pas dire la vérité.

Morlot n'avait plus rien à demander à Des Grolles. Il se retira à moitié satisfait de sa visite à Mazas.

## XXII

Le lendemain, Morlot partit pour Miéran.

Sous le prétexte de retrouver une boîte en cuivre assez volumineuse qu'il avait laissé tomber dans l'eau, en se promenant sur la Marne avec une nacelle, il embrigada une douzaine de pêcheurs, parmi lesquels se trouvaient quelques excellents nageurs.

Pendant quinze jours, du matin au soir, sous les yeux de Morlot, ces douze hommes fouillèrent le lit de la rivière sur une longueur de six à huit cents mètres, à partir de la porte du parc.

Ceux qui savaient nager plongeaient, les autres traînaient de long en large leurs filets, dont ils avaient doublé les plombs pour la circonstance.

Ce travail pénible fut inutile. On ne trouva rien. On dut conclure, en cessant les recherches, que le coffret s'était enfoncé dans la vase.

Morlot partagea l'opinion des pêcheurs.

Il ne crut pas devoir se présenter au château de Coulange ; mais aussitôt revenu à Paris, il écrivit à la marquise pour l'informer qu'il n'avait pu retrouver le coffret.

La réponse de la jeune femme ne se fit pas attendre.

« Votre lettre m'a complètement rassurée, lui disait-elle. Je n'ai plus à craindre qu'il soit fait un usage criminel du manuscrit. La rivière gardera le coffret et ce qu'il contient mieux que je n'ai su le faire moi-même. »

Peu de temps après s'ouvrirent les assises où on allait juger la bande des voleurs et des recailleurs.

Deux quinzaines furent consacrées presque exclusivement à ce mémorable procès, qui eut alors à Paris et dans toute la France un immense retentissement.

A l'exception de cinq femmes et de quatre hommes, qui furent acquittés, tous les autres, reconnus coupables par le verdict du jury, s'entendirent condamner plus ou moins sévèrement.

Princet et trois autres furent condamnés à mort.

Après ceux-ci, dix furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Il y eut ensuite de nombreuses condamnations aux travaux forcés à temps, puis à la réclusion, à la prison.

Cholard se trouva compris dans la catégorie des condamnés à onze ans de travaux forcés.

Armand Des Grolles, dit Jules Vincent, en fut quitte pour cinq ans de prison.

Le lendemain de la dernière séance des assises, Morlot donna sa démission.

—Maintenant, dit-il à sa femme, il faut que je me procure un emploi ; nous ne sommes pas assez riches pour que je puisse vivre en rentier ; d'ailleurs, j'aurais honte à mon âge, de ne pas travailler.

—Tu as raison, mon ami, répondit Mélanie, il faut que nous tra-

vaillions afin d'augmenter notre bien-être à venir ; mais tu as tout le temps de chercher une place convenable ; nous avons quelques économies en dehors de notre petit capital auquel nous ne voulons pas toucher.

Morlot se mit à la recherche d'un emploi.

Au bout de quelques jours, il dit à Mélanie :

—Je ne croyais pas que ce fût aussi difficile de trouver une place.

—Bah ! fit-elle, prends patience ; Paris est grand.

—Peut-être trop grand, répliqua Morlot.

Toutefois, il ne perdit pas courage ; mais quinze jours s'écoulèrent sans qu'il fût plus avancé que le premier jour.

Mélanie creusait bravement le trou de son épargne.

Morlot se disait :

—Si madame la marquise était à Paris, j'oserais peut être lui demander de m'aider ; mais elle est à Coulange, et je ne vois pas pourquoi je me permettrais de l'importuner. Et puis, cela aurait trop l'air de réclamer le prix de ce que j'ai eu le bonheur de faire pour elle.

Comme on le voit Morlot ne comptait pas beaucoup sur la marquise.

Un matin, le marquis de Coulange se présenta chez Morlot à l'improviste.

La surprise de la femme ne fut pas moins grande que celle du mari.

Après leur avoir tendu la main à tous deux, le marquis s'assit sans façon sur la chaise que lui offrait Mélanie.

—Monsieur Morlot, dit-il, vous paraissez étonné de me voir chez vous ; supposiez-vous donc que la marquise de Coulange vous oubliât ?

—Monsieur le marquis... balbutia Morlot.

—Il y a quelque temps, reprit le marquis, vous aviez l'intention de donner votre démission. Avez-vous toujours la même idée ?

—Cette démission est donnée, monsieur le marquis ; je ne suis plus agent de police.

—Est-ce que vous avez un autre emploi ?

—Pas encore, monsieur le marquis, mais j'espère que bientôt...

—C'est très bien, dit le marquis.

Après un court silence, il reprit d'une voix grave :

—Monsieur Morlot, depuis trois jours seulement je sais que vous et madame Morlot êtes deux amis de ma famille. La marquise de Coulange m'a longuement parlé de vous, monsieur Morlot, de votre dévouement et de sa reconnaissance. Elle m'a appris le vol audacieux commis à Coulange, l'effroyable danger auquel elle a échappé, grâce à votre intervention. Elle ne m'a pas caché non plus l'affreuse découverte que vous avez faite dans le pavillon des Ternès. Enfin je sais que, grâce à vous encore, nous sommes débarrassés pour toujours, je l'espère, d'un misérable fou, d'un malheureux qui menaçait la vie de ma femme, peut-être aussi celle de mes enfants, et plus que ces existences si chères, notre honneur à tous ! Monsieur Morlot, je vous remercie. J'ai tenu à vous apporter moi-même le témoignage de ma gratitude.

Voici la proposition que je viens vous faire :

—Nous possédons à quelques lieues de Moulins, sur la rive gauche de l'Allier, le domaine de Chesnel. Cette magnifique terre, dont pendant quelques années encore j'ai seulement la jouissance, appartient à mon fils. Le château est du moyen-âge : il est très-beau et dans un parfait état de conservation : c'est une délicieuse résidence que j'ai comparée souvent à celle de Coulange. Outre le château et son parc, le domaine comprend quatre fermes très-riches en bois qui donnent cinq coupes chaque année ; il possède une mine d'antimoine et deux carrières de marbre actuellement en exploitation.

Depuis plus d'un an, mon intendant de Chesnel me demande de le remplacer. C'est un vieillard : il a soixante-seize ans. J'éprouve toujours beaucoup de peine lorsqu'il faut que je me sépare d'un vieux et brave serviteur. Cependant, je suis forcé de donner satisfaction à M. Gauthier ; après soixante années de travail, il a droit au repos.

Monsieur Morlot, je viens vous prier d'accepter la place d'intendant du domaine de Chesnel.

—J'accepterais avec joie, monsieur le marquis, répondit Morlot, mais je crains...

—Que craignez-vous ?

—De ne pouvoir répondre à la confiance que vous voulez bien me témoigner.

—Vous défieriez-vous de vous ? monsieur Morlot.

—Un peu, monsieur le marquis.

—Allons, vous êtes trop modeste ; eh bien moi, je suis sûr de vous. D'ailleurs, je ne vous ai pas dit tout : M. Gauthier restera avec vous pendant un an encore, et même plus longtemps si vous le désirez. C'est lui qui vous fera connaître les choses et vous mettra en rapport avec les hommes qui seront sous votre surveillance ou avec lesquels vous aurez à traiter. Je suis convaincu que dans trois mois M. Gauthier pourra se livrer complètement au repos auquel il aspire. Allons, dites-moi que vous acceptez.

—J'accepte, monsieur le marquis.

—A la bonne heure. J'ai oublié de vous dire quels étaient les honoraires de l'intendant de Chesnel. Mille francs par mois, cela vous convient-il ?

—Mais c'est trop, monsieur le marquis, beaucoup trop.

—Alors vous êtes satisfait, répliqua le marquis en souriant. Eh ! bien, je tiens à vous installer moi-même à Chesnel, dit le marquis, madame de Coulange, votre amie madame Louise, les enfants et moi, nous vous attendrons au château de Chesnel, jeudi prochain. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous trouverez votre appartement tout meublé.

Ils causèrent encore un instant ; puis après leur avoir de nouveau serré la main, le marquis se retira.

Mélanie se jeta dans les bras de son mari.

—Intendant, intendant ! disait-elle : ah ! il me semble que c'est un rêve !

—Je ne suis pas tout à fait content, fit Morlot.

—Pourquoi ?

—Le marquis est trop généreux.

## XXIII

Huit ans s'étaient écoulés paisiblement et dans une tranquillité apparente.

—La marquise et Gabrielle, les deux mères, vivaient l'une près de l'autre, s'encourageant, se soutenant, s'aimant, donnant également et sans choix toute leur tendresse aux deux enfants.

Eugène faisait ses études au lycée Louis-le-Grand. Ses progrès rapides et son intelligence extraordinaire annonçaient déjà qu'il serait plus tard un homme remarquable.

Un jour, revenant de Chesnel, le marquis avait dit à sa femme :

—Morlot est le modèle des intendants. Il n'y a pas d'homme plus honnête et plus probe. Il s'est mis en très peu de temps à la hauteur de sa nouvelle position, car, en plus de son intelligence, il a une merveilleuse faculté intuitive, qui, suppléant à ce qu'il n'a pas appris, lui fait comprendre toutes les choses.

Tout cela était vrai. Et le marquis de Coulange devait être d'autant plus satisfait et émerveillé des services de l'ex-agent de police, qu'en moins de trois années il avait augmenté d'un quart les revenus du domaine de Chesnel.

Le marquis avait voulu alors porter à quinze mille francs les honoraires de l'intendant.

Gabrielle et Mélanie s'écrivaient souvent. De plus, elles se voyaient trois ou quatre fois dans l'année, lorsque Morlot et Mélanie venaient passer quinze jours à Paris ou une semaine à Coulange.

Donc, huit années s'étaient écoulées.

Morlot, transformé, pour ainsi dire, gardait toujours, cependant, le souvenir de son métier. Il y avait toujours en lui quelque chose de l'agent de police. Souvent il pensait à ses anciens camarades, son cœur tressaillait de joie chaque fois qu'il avait connaissance de quelques-unes de leurs prouesses.

Quand il allait à Paris, il était heureux de les recevoir, de leur serrer la main, de les complimenter.

Un jour, dans le journal *La Presse*, auquel il était abonné, il lut le compte-rendu d'un procès criminel qui venait de se dérouler devant la cour d'assises de la Seine, et qui lui causa une très grande émotion.

Voici le résumé de cette curieuse affaire :

« Une jeune fille, du nom de Claire Langlois, employée en qualité de lingère, chez un médecin aliéniste de Montreuil, avait disparu mystérieusement de la maison du docteur, pendant une nuit d'orage.

« S'était-elle enfuie ou avait-elle été audacieusement enlevée. On ne pouvait faire que des suppositions.

« Une grille de fer, qui ferme les cours intérieures, et la porte d'entrée sur la rue avaient été ouvertes. Comment ? Le concierge et sa femme ne purent l'expliquer. La jeune fille avait disparu pendant qu'ils étaient plongés dans un profond sommeil, qu'ils attribuèrent d'abord à la lourdeur de l'atmosphère, mais qui était l'effet d'un narcotique, comme on le découvrit plus tard.

« La police avertie, lança dans toutes les directions ses plus fins limiers. Mais malgré l'activité des agents et les recherches auxquelles se livraient de leur côté la mère et les amis de la jeune fille, plusieurs jours se passèrent sans qu'on pût obtenir aucun renseignement sur le sort de la jeune et jolie lingère.

« On fut mis sur ses traces par un *Fait-Paris* du *Petit-Journal*.

« Ce *Fait-Paris*, qui parlait de la disparition de la lingère, fut lu par un ouvrier ébéniste du faubourg Saint-Antoine, lequel était l'ami du fiancé de Claire Langlois.

« Dans la nuit où la jeune fille avait disparu, l'ouvrier et deux de ses camarades se trouvaient à Joinville-le-Pont. Il se souvint que, passant vers minuit dans une rue déserte, ils avaient vu un fiacre s'arrêter devant une porte de jardin. Deux hommes avaient

mis à terre, puis tiré de la voiture quelque chose de lourd ayant la forme d'un corps humain. Un instant après, les deux hommes étant entrés dans le jardin avec leur fardeau, ils avaient entendu deux ou trois cris étouffés, poussés par une voix de femme.

« Ce que les ouvriers avaient vu et entendu à Joinville coïncidait si exactement avec la disparition de la lingère de Montreuil, qu'ils furent persuadés qu'elle avait été enlevée.

« Ils ne se trompaient point.

« En effet, pour empêcher certaines révélations et conjurer un danger qui menaçait la fortune et la liberté de plusieurs individus. Claire Langlois avait été enlevée et séquestrée dans une maison de Joinville. Cela, les ouvriers le devinèrent. Ils ne songèrent point à prévenir le commissaire de police. Résolus à jouer eux-mêmes, dans cette circonstance, le rôle d'agents de police, ils se rendirent à Joinville, accompagnés de la mère de la jeune fille, bien décidés à entrer dans la maison et à délivrer la prisonnière.

« En un instant, ils avaient conçu un plan qu'ils exécutèrent non moins rapidement. Ils pénétrèrent d'abord dans le jardin, puis dans la maison où ils trouvèrent la jeune fille, qui fut rendue à sa mère.

« Depuis quelque temps, cette maison et ceux qui la fréquentaient étaient surveillés par la police. Au moment où les ouvriers allaient se retirer, deux agents de la sûreté intervinrent tout à coup.

« Une dame du nom de Solange, qui habitait la maison, fut arrêtée. Mais avant l'arrivée des agents, un homme qui était avec elle, son complice, avait eu le temps de prendre la fuite.

« Quel était cet homme ?

« On ne l'aurait peut-être jamais su, s'il n'avait eu un complice dans la maison même du docteur de Montreuil. Cet autre misérable, qui l'avait aidé dans l'enlèvement, livra à la police le nom de Durand, demeurant à Paris, rue du Roi-de-Sicile.

« C'est dans la nuit, — nous avons oublié de le dire, — que les ouvriers du faubourg avaient délivré la jeune lingère.

« Le lendemain matin, plusieurs agents de la sûreté, ayant à leur tête un commissaire de police, se présentèrent au domicile de Durand pour l'arrêter.

« Le misérable eut le temps de s'enfermer et de se barricader dans sa chambre. Mais voyant qu'il lui était impossible de s'échapper et comprenant que, cette fois, il était perdu, il fut saisi d'épouvante, en pensant aux comptes terribles qu'il avait à rendre à la justice. Alors, à moitié fou de terreur, il s'arma de deux pistolets chargés jusqu'à la gueule et se tira les deux coups dans la tête.

« Le hideux scélérat avait eu le courage de se faire justice à lui-même.

« Quand, après avoir enfoncé la porte, le commissaire de police et les agents pénétrèrent dans la chambre, ils se trouvèrent en présence d'un cadavre ayant de chaque côté de la tête deux trous par lesquels le sang coulait comme deux sources.

« Tous les papiers qui se trouvaient chez le suicidé furent saisis, et on eut par eux d'étranges révélations.

« Ainsi, on découvrit que Durand avait été le véritable chef de cette bande de malfaiteurs, dont presque tous les associés avaient été jugés et condamnés huit ans auparavant, par la cour d'assises de la Seine.

« Chose singulière et inexplicable ; bien qu'on eût la preuve que Durand avait entre trois et quatre millions de fortune, on ne trouva aucune valeur dans son coffre-fort.

« Entre autres papiers importants, saisis chez Durand et qui fixèrent l'attention des magistrats du parquet de la Seine, il y avait un reçu portant cette date : Asnières, 2 mai 1853.

« Ce reçu de quinze cents francs, donnait quittance, à madame Félicie Trélat, du prix de six mois de location d'une maison sise à Asnières, rue Vieille-d'Argenteuil. Or, cette quittance établissait clairement que Durand avait été le complice, sinon l'auteur lui-même, de l'enlèvement de l'enfant nouveau-né volé à Asnières dans la nuit du 19 au 20 août 1853.

« Dès lors, le juge d'instruction fut convaincu que la dame Solange, ou plutôt Joséphine Charbonneau, car on était parvenu à connaître son nom véritable, était la même femme que cette Félicie Trélat, qui avait habité la rue Vieille-d'Argenteuil.

« Interrogée sur le fait du vol de l'enfant, la Solange parut très étonnée ; elle répondit que jamais elle n'avait porté ce nom de Félicie Trélat et qu'elle ne comprenait absolument rien à ce qu'on disait.

« Le magistrat la mit en présence de la sage-femme et de l'agent d'affaires d'Asnières. Ceux-ci n'hésitèrent pas à la reconnaître. Mais elle prétendit qu'ils se trompaient et nia tout effrontément.

« Ce chef d'accusation fut écarté ; mais cela n'empêcha point Joséphine Charbonneau, dite Solange, d'être condamnée à dix ans de réclusion et à quinze ans de surveillance.

Voilà ce que Morlot venait de lire dans le journal *La Presse*.

Il s'était levé. Le visage animé, les yeux étincelants, ayant sur

les lèvres un sourire qui exprimait la plus vive satisfaction, il se promenait de long en large dans la chambre.

Au bout d'un instant, il s'approcha d'une fenêtre ouverte devant laquelle il resta immobile, le regard perdu dans l'infini.

Morlot réfléchissait. Soudain, son front s'assombrit, ses lèvres se crispèrent légèrement, et un éclair livide sillonna son regard. Il était évidemment sous l'empire de quelque sombre pensée.

Mélanie entra dans la chambre et put s'approcher de lui sans qu'il l'entendit.

— Que regardes-tu donc ainsi dans l'espace ? lui demanda-t-elle.

— Ce que je regarde ?

— Oni.

— Rien. Je cherche à plonger mon regard dans l'avenir.

— Dans l'avenir ! fit-elle étonnée.

— Mélanie, tout à l'heure, par la pensée, je m'étais transporté en Amérique. J'y voyais Sosthène de Perny.

— Ah !

— Oui, et je retrouvais le même homme ; l'indulgence et la bonté de sa sœur n'ont point étouffé sa haine. Pour voler l'enfant de Gabrielle, ils étaient quatre complices. Madame de Perny est morte il y a huit ans. Félicie Trélat vient d'être condamnée à dix ans de réclusion ; l'autre complice, un individu appelé Durand s'est fait justice lui-même, il y a deux mois, en se brûlant la cervelle. Seul, Sosthène de Perny, le plus coupable des quatre, n'a pas reçu le châtiment qu'il a mérité.

— S'il ne se repent pas, c'est Dieu qui se chargera de le châtier.

— La punition qui vient de Dieu se fait souvent trop longtemps attendre. Mélanie, la haine est une sorte d'hydre monstrueuse à plusieurs têtes. On lui coupe une tête, il en repousse une autre. Cette hydre est et restera dans le cœur de Sosthène de Perny. La marquise de Coulange n'a pas vu la fin de ses tourments. C'est par son frère qu'elle a souffert, c'est par lui qu'elle souffrira encore.

— Ainsi, mon ami, tu crois...

— Je crois que la paix dont jouit aujourd'hui la bonne marquise n'est qu'une trêve. Je regarde vers l'avenir, et il m'apparaît très sombre.

Sosthène de Perny est un maudit. Il n'a point renoncé à ses paroles de vengeance !

— Loin de la France, il ne peut plus rien.

— Mélanie, Sosthène de Perny n'a pas disparu pour toujours : je suis sûr qu'il reviendra.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

## Le Fils de Gabrielle

### CINQUIÈME PARTIE

Un matin du mois d'août 1873, une voiture de place, qui venait de l'intérieur de Paris, s'arrêta à la porte de Vincennes, devant la grille de l'octroi. Deux hommes mirent pied à terre. L'un d'eux dit au cocher :

— Nous avons quelqu'un à voir à Vincennes, vous allez nous attendre ici.

Le cocher jeta un regard soupçonneux sur les deux individus et fit une grimace significative.

— C'est que, dit-il en regardant sa montre, il est six heures.

— Eh bien !

— Il faut que je sois à sept heures rue Montmartre.

— Vous n'y serez pas, voilà tout, répliqua l'homme d'un ton rude.

Ces paroles augmentèrent encore la défiance du cocher.

— J'y serai certainement, dit-il.

Et sautant à bas de son siège :

— Vous ne m'avez pas pris à l'heure, reprit-il, vous allez me payer ma course tout de suite.

L'homme eut un regard de colère ; mais son compagnon s'empressa d'intervenir.

— Nous n'avons pas de temps à perdre à discuter, dit-il ; les voitures ne sont pas rares, nous en trouverons une autre.

Et il mit dans la main du cocher le prix de sa course.

Celui-ci remonta sur son siège en grognant, pendant que les deux hommes sortaient de Paris.

Le ciel était sans nuages. Le soleil se montrait au-dessus les plus hautes maisons qui bordent la large avenue, pleine déjà du bruit des camions, des voitures de blanchisseuses et de marchands revenant des halles.

Les boutiques de marchands de vins étaient ouvertes. Devant le comptoir d'étain les ouvriers se faisaient servir le canon de vin blanc ou le petit verre d'eau-de-vie avant de se rendre à leur tra-

vail. Des femmes, des jeunes filles, portant le papier contenant leur déjeuner, descendaient vers Paris d'un pas alerte et pressé.

L'air matinal était encore imprégné de l'odeur du bois. Des flots de lumière inondaient la chaussée. Les vitres des fenêtres étincelaient, piquées par les rayons obliques du soleil qui, plus loin, semblait poser une couronne d'or sur la tête du vieux donjon, sombre et énorme masse de pierre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir du passé.

Les deux hommes dont nous venons de parler se dirigeaient rapidement vers l'entrée du bois de Vincennes. Ils marchaient côte à côte sans échanger une parole. Chacun d'eux paraissait avoir ses préoccupations ou ses pensées intimes. Ils portaient l'un et l'autre une blouse de toile blanche toute neuve et étaient coiffés d'une casquette noire de drap léger. On aurait pu les prendre pour deux ouvriers se donnant un jour de flânerie ; mais, à leur air et surtout à leurs mains fines et blanches, il eût été facile de reconnaître qu'ils n'appartenaient à aucune de nombreuses classes de travailleurs.

Sans aucun doute, ces deux hommes avaient pris le costume de l'ouvrier afin de ne pas attirer l'attention. La blouse et la casquette étaient une sorte de déguisement.

Ils n'étaient plus jeunes ; le plus âgé devait avoir passé la cinquantaine, l'autre ne paraissait avoir que trois ou quatre ans de moins que son compagnon. Était-ce par privilège de l'âge, le premier semblait avoir une certaine autorité sur le second. L'attitude de celui-ci était humble sous le regard fier et hautain de l'autre. Évidemment la volonté de son compagnon dominait la sienne et il reconnaissait sa supériorité.

Ils portaient toute leur barbe et tous deux avaient le haut de la tête dénudé. Le plus âgé avait la barbe et les cheveux blancs ; les cheveux de l'autre étaient encore d'un beau noir, mais sa barbe commençait à grisonner. Les deux fronts étaient sillonnés de rides profondes et les deux visages affreusement ravagés. Ces deux hommes avaient dû passer de rudes épreuves et devaient avoir eu de grands chagrins ou de grandes passions. Ceux-là et celles-ci devançaient l'œuvre des années. A quoi devaient ils leur précoce vieillesse ? Était-ce la marque d'une vie tourmentée par le malheur immérité, l'amertume des déceptions, des regrets ou un stigmate de honte ?

Quel était le passé de ces deux hommes ? A n'en pas douter, leur existence avait été traversée par quelque chose de terrible. Étaient-ils victimes de la fatalité ? Étaient-ils des innocents ou des coupables, des vaincus ou des révoltés ?

Ils entrèrent dans le bois de Vincennes.

Les rayons du soleil se glissaient à travers les branches, s'enfonçaient sous les arceaux de verdure creusant le taillis de longues raies lumineuses. Réveillés et mis en joie par l'annonce d'une belle journée, les oiseaux chantaient, ayant pour accompagnement le chuchotement de la brise dans les feuilles.

Les deux hommes continuaient à garder le silence. Cependant, certains mouvements brusques du plus âgé trahissaient son agitation et son impatience.

Ils arrivèrent derrière le fort. Là, ils s'arrêtèrent : à leur gauche, au-dessus du fossé où fut fusillé le jeune duc d'Enghien, se dressait le donjon, bastille désarmée, prison vide, monstre aux dents brisées, qui reste vivant, debout sur le passé mort. À droite s'étendait le champ de manœuvre auquel on a donné le nom de Polygone. Les soldats de la garnison de Vincennes étaient à l'exercice. Les plus jeunes, des conscrits réunis par pelotons et commandés par des sous-officiers, apprenaient à porter et à manier le fusil, à se tourner à droite ou à gauche, à marcher et à se tenir dans les rangs.

Mais les deux hommes en blouse blanche n'étaient pas venus de Paris à Vincennes pour voir manœuvrer des soldats.

—Maintenant, de quel côté nous dirigeons-nous ? demanda le plus âgé après avoir jeté autour de lui un regard rapide.

L'autre ne répondit pas ; mais après s'être orienté il allongea le bras, et la direction de sa main traça une diagonale sur le Polygone. Quand ils furent à une trentaine de pas des derniers soldats, le plus âgé reprit la parole.

—Ainsi, dit-il, tu es bien sûr de retrouver l'endroit où tu l'as caché ?

—Oui, car je ne suppose pas que, depuis treize ans, on ait abattu les gros arbres du bois. On n'a pas creusé partout des lacs et des rivières.

—Enfin nous verrons tout à l'heure si tu ne comptes pas trop sur ta mémoire. En attendant, tu me feras plaisir en me disant qu'elle était ton idée lorsque tu as enterré le coffret au pied d'un arbre.

—Tu n'avais pas cru devoir me dire ce qu'il contenait, mais j'ai deviné ce qu'il renfermait : des papiers importants.

—Ah !

—Naturellement, j'ai pensé que ces papiers pouvaient te servir et qu'il était utile de les conserver : car, si j'en juge par ce que tu as

fait autrefois pour les posséder, ils ont pour toi une très grande valeur.

—Ils avaient alors une valeur qu'ils n'ont plus aujourd'hui ; mais n'importe, ils peuvent encore nous être utiles.

—J'ai donc eu une bonne idée !

—Excellente, car on ne peut pas savoir. . .

Il n'acheva pas sa phrase. Un sourire amer crispa ses lèvres.

—Avant d'enfouir le coffret, est-ce que tu ne l'as pas ouvert ? lui demanda-t-il.

—Je n'ai pas eu la curiosité de voir ce qu'il contient ; et l'aurais-je eue, le temps me manquait pour la satisfaire. Un détail que tu ignores peut-être : le coffret est de cuivre et le couvercle a été soudé.

—Oui, je sais cela.

—Je te le répète et tu peux me croire, je n'ai eu qu'une seule pensée : cacher le coffret. Pour cela j'avais une double raison. N'était-ce pas le meilleur moyen de le soustraire à toutes les recherches, de le conserver pour te le remettre un jour et de me débarrasser en même temps d'un objet fort compromettant ? Je sentais le péril, j'avais le presentiment de ce qui m'attendait. En effet, trois jours plus tard, j'étais pincé par la police.

—Oui, tu as été bien inspiré en cachant le coffret ; s'il eût été saisi en ta possession, l'affaire du château de Coulange était découverte et tu aurais dix ou quinze ans de travaux forcés au lieu d'en être quitte pour cinq ans de prison. Allons, tu as été intelligent et adroit. Je ne veux pas te laisser ignorer que si le coffret était tombé entre les mains de la justice, les conséquences eussent été terribles. Si le secret qu'il renferme eût été relevé alors, il ne pourrait plus nous servir ; c'est ce secret, gardé depuis plus de vingt ans, qui fait encore aujourd'hui notre force, tout en restant un danger pour moi.

—Pour toi et pour d'autres.

—H-in, que veux-tu dire ?

—Que d'autres personnes ont intérêt à garder ce secret.

—Mais tu sais donc ? . . .

—Je sais que la marquise de Coulange donnerait beaucoup, peut-être une fortune, pour rentrer en possession de son coffret et des papiers qu'il contient.

—Comment sais-tu cela ?

—Je vais te l'apprendre. Je ne t'ai pas encore parlé d'une visite que j'ai reçue pendant que j'étais détenu à Mazas. . .

—Va, je t'écoute.

—Un jour, un homme vint me trouver pour me réclamer le coffret.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore, car il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître son nom et sa qualité. Mais je compris facilement qu'il était envoyé par la marquise de Coulange. Il savait ce qui s'était passé au château de Coulange ; il me montra même un poignard que je reconnus aussitôt ; c'était le mien. Tu me l'avait pris des mains, et l'homme inconnu m'apprit que tu avais voulu t'en servir pour assassiner la marquise, ta sœur.

—Si tu rencontrais cet homme, le reconnaîtrais-tu ?

—Je ne sais pas, comme nous il a dû vieillir. Mais la physionomie qu'il avait alors est restée dans ma mémoire. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, se tenant droit et raide sur ses longues jambes un peu grêles ; il avait l'air sévère, le visage long et pâle, le nez gros, le front large, le regard vif et perçant, d'épais sourcils noirs très-rapprochés et de longues moustaches taillées en brosse.

—Cela suffit, dit l'autre, le portrait est frappant, je reconnais le personnage.

Il prononça tout bas ce nom : Morlot.

—Tu ne t'es pas trompé, reprit-il à haute voix, cet homme était bien envoyé par la marquise pour te réclamer le coffret.

—Or je me suis dit avec raison qu'il fallait que la marquise de Coulange tint beaucoup à rentrer en possession de son coffret ou plutôt de ses papiers, puisqu'elle n'hésitait pas, pour les trouver, à s'adresser à un pauvre diable qui quelques jours plus tard, allait passer en cour d'assises.

—Oui, tu devais faire cette réflexion et probablement plusieurs autres dont je n'ai pas à te demander compte. Qu'as-tu répondu à l'envoyé de la marquise ?

—Tu penses bien que je n'ai pas été assez bête pour lui dire que j'avais enterré le coffret au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes. Je lui ai répondu que, ne sachant qu'en faire et voulant m'en débarrasser, je l'avais jeté dans la Marne à un endroit que je lui indiquai.

(A suivre.)

Autrefois nos grand-mères donnaient aux enfants pour vents et coliques une dose de thé de menthe, le Menthol est retiré de la Menthe poivrée et en donnant à vos enfants le *Menthol Soothing Syrup* vous leur donnez de la Menthe.  
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

DANSE SEVILLANE — (Suite)

Musical score for Danse Sevillane (Suite). The score is written for piano and includes various dynamics such as *mf*, *f*, *cr. m.*, *molto*, and *pp*. It features complex rhythmic patterns and melodic lines.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE

# Sapho

d'après le roman de  
Alphonse Daudet

Poème de  
Henri Cain et A. Bernède  
Musique de

## J. MASSENET

LA SOLITUDE DE JEAN

Air chanté par M. LEPRESTRE



M<sup>lle</sup> EMMA CALVÉ, d'après un dessin d'H. CAIN.

Musical score for 'La Solitude de Jean' by J. Massenet. It is an air for voice and piano. The tempo is marked 'Assez lent 5/4: d'. The score includes lyrics in French: 'ils s'en vont!..', 'c'est la so. li. tu. de l..', and 'ils s'en vont!..'. Dynamics include *p*, *dim.*, *pp*, *f*, and *p rall.*. The piano part features a prominent bass line with octaves and chords.





## CHEZ LE DENTISTE



I  
Le dentiste. — Pour l'extraction d'une dent c'est une piastre, mais pour douze ça n'est que 35.



II  
Le client. — Entrez, mes amis. (Et le dentiste, devant ses deux futurs clients, tomba sans connaissance.)

## LAQUELLE

On venait d'achever le dîner et on prenait le café à table.

Dîner entre intimes.

Les convives devisaient familièrement.

On avait parlé de tout, — de la dernière pièce de la Comédie-Française, de la toilette si réussie de mademoiselle Une Telle dans la revue des Variétés, même on avait touché légèrement à quelques sujets plus sérieux ; les revendications féministes, la question du désarmement, quand, tout à coup, à un tournant inattendu, la conversation avait dévié ; on parlait mariage à présent...

Les jeunes filles présentes se mirent, bien entendu, à écouter de toutes leurs oreilles.

M. Durand, le maître de la maison, pérorait pour l'instant.

—Oui, mes enfants... c'est moi qui vous le dis... et vous pouvez en croire ma vieille expérience... Les jeunes gens, quand ils arrivent vers la trentaine, ont le plus grand tort de ne pas se marier... Sans doute, à ce moment le mariage n'est pour eux que la perte de toute liberté, mais plus tard... ah ! plus tard !... c'est là où les hommes mariés reprennent l'avantage !... Quand viennent les douleurs, les rhumatismes, avoir sa femme pour vous soigner... vous dorloter...

Et, s'adressant à madame Durand :

—N'est-ce pas, bobonne ?

Bobonne acquiesça et les autres invités également ; alors, excité par son succès, M. Durand continua :

—Tenez, regardez mon vieil ami Martin, assis là en face de moi. Il a mangé comme quatre, il a bu comme six, et, à première vue, on le prendrait pour l'homme le plus heureux de la terre. Mais questionnez-le, et je serais bien étonné s'il ne vous avouait pas qu'il regrette aujourd'hui, avec ses cinquante ans bien sonnés, de n'avoir pas sauté le pas alors qu'il avait encore l'âge de plaire.

Tous les regards se fixèrent sur Martin.

—Eh bien ! oui, je l'avoue !

—Je le savais bien ! reprit M. Durand avec un air de triomphe.

—Oui, je déplore profondément de ne pas m'être marié... et ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas !

Le ton sur lequel était dite cette dernière phrase indiquait une ancienne douleur subitement réveillée.

Aussi M. Durand, craignant d'avoir peiné son ami, n'insista plus.

Une des jeunes filles pourtant — la naïveté excuse tout — demanda :

—Alors, monsieur Martin, pourquoi ne vous êtes-vous donc pas marié ?

—Chut ! voyons, Henriette, veux-tu te taire ! dirent les parents.

Mais Martin les interrompit :

—Laissez donc !... Il n'y a pas de secret, après tout !... Et l'histoire de mon mariage manqué vous intéressera peut-être...

—Une histoire ! une histoire !

Les chaises se rapprochèrent et Martin commença :

## II

J'avais trente ans à cette époque, et, — je puis bien l'avouer, n'est-ce pas ? car la coquetterie est permise quand elle n'est plus que rétrospective, — vraiment je n'étais pas trop mal tourné... Ajoutez que ma situation, pour modeste encore, était assez rémunératrice... On me prédisait un avenir certain... Enfin, je faisais prime dans les familles.

Assez disposé au mariage, d'ailleurs, j'attendais l'occasion, — c'est-à-dire la jeune fille de mon choix... Je la voulais blonde, de taille moyenne, un peu rondelette même, avec des yeux bleus et de jolies dents... Pour la fortune, faites-moi l'honneur de croire que je n'attachais qu'une médiocre importance à cet accessoire.

Un jour, je reçus d'une vieille dame, amie de ma famille, un petit billet ainsi conçu :

“ Mon cher ami, j'ai organisé chez moi pour ce soir une petite sauterie. Venez donc vers les dix heures. Vous verrez là quelques jolies jeunes filles et je serais bien étonnée si, dans le troupeau, vous ne trouviez brebis à votre choix.”

—Voyons toujours ! fis-je.

Et, à l'heure dite, je me rendis chez madame Friscol.

Elle me guettait, près de la porte d'entrée...

—Là... dans le fond du salon, à droite... trois sœurs... les petites blondes... Approchez un peu et examinez... Dites-moi si ce ne sont pas de vraies merveilles !

—Merveilles ! pensais-je. Il faut voir ! Sans doute, la bonne dame vante sa marchandise.

Et j'avancai avec défiance vers les trois jeunes filles indiquées. Merveilles ! c'était vrai ! Elle n'avait pas exagéré !

Tout de suite je fus conquis.

## III

Les têtes des convives se rapprochèrent encore ; les jeunes filles semblaient extraordinairement intéressées.

—Après ! après ! firent-elles, sans vouloir même donner à M. Martin le temps de reprendre haleine.

—Après !... Je vous l'ai dit... Malgré moi je tombai en extase...

## PAS DE SA FAUTE ASSURÉMENT



La maman. — Pourquoi as-tu fait cela, Jules ?

Jules. — Je n'ai pas pu m'en empêcher, maman.

La maman. — On peut toujours ce que l'on veut. Si tu avais dit : Satan, retire-toi de derrière moi !

Jules. — Je l'ai dit, maman ; mais lui, au lieu de se retirer, il m'a poussé dedans.

## IL LE LUI A MONTRÉ



I

*L'at.* — Dis, boy, peux-tu me montrer le chemin pour aller chez le peintre de portraits ?  
*Le boy.* — Certainement, monsieur ; venez par ici.

Et s'étant recueilli une seconde, comme pour évoquer les anciens souvenirs :

— Quelque chose de ravissant, de frais, de gracieux, de souriant... Enfin, mon idéal, pour tout dire !... Cheveux blonds, yeux bleus, taille ronde, dents blanches, tout y était.

— Chez toutes les trois ? interrompit mademoiselle Henriette.

— Oui, ma chère enfant, chez toutes les trois ! J'allais de l'une à l'autre les regardant, les détaillant, cherchant à laquelle donner la préférence. Impossible ! Elles étaient presque pareilles !

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? me demande madame Briscol, quand je revins près d'elle.

— Je dis que vous aviez raison... Ce sont de véritables petits bijoux... Et si, chez elles, le moral répond au physique...

— Le moral ?... Je puis vous renseigner là-dessus.

Et m'entraînant dans un coin de l'appartement pour être plus à l'aise, la brave dame commença un éloge à n'en plus finir !... Intelligence, instruction, éducation, ouverture d'esprit, bonté, douceur, arts d'agrément, langues vivantes étrangères... Bref, pas un attrait, pas une qualité, pas un avantage que ces jeunes filles ne possédassent point !

— Mais c'est admirable ! fis-je... Et toutes les trois ont au même degré...

— Toutes les trois !... Là, monsieur le difficile !... Etes-vous disposé, maintenant ?...

— Mais je ne demande qu'à connaître...

— Venez donc que je vous présente.

IV

Ici, le narrateur prit un temps et but une gorgée de café, puis, continuant :

La présentation eut lieu.

— M. Martin... Mademoiselle Louise Courbon, mademoiselle Geneviève Courbon, mademoiselle Suzanne Courbon..."

Je m'inclinai devant chaque jeune fille, et, une fois madame Briscol partie, je sollicitai de leur part la faveur d'une valse.

Ah ! cette valse avec mademoiselle Louise ! Quelle légèreté chez ma danseuse ! Quelle grâce ! Sentir cette petite main, appuyée sur mon épaule ! Je devonai fou, positivement !

— Oui, c'est elle que j'aime ! pensais-je... C'est elle que j'épouserai !... Il le faut ! je le veux !



II

*Et il le lui a montré.*

Mais je ne pouvais oublier que j'avais également invité mademoiselle Geneviève, et quand l'orchestre donna de nouveau le signal, j'allai la chercher.

\* Bizarrerie !... C'était déjà Louise que j'aimais... Je le croyais, toutefois... Mais, malgré moi, tout en tournant, je me laissai conquérir par Geneviève...

Même grâce, même légèreté... Plus encore peut-être !... Oui, sa taille, que je pressais avec délice, devait être plus ronde encore que celle de sa sœur... et sa main qu'elle posait délicatement aussi sur mon épaule me paraissait plus blanche et plus douce.

Quand la dernière mesure finit, j'étais retourné.

— Non, décidément, ce n'est pas Louise que je demanderai en mariage : c'est Geneviève !

Mais la politesse a ses exigences : j'avais invité Suzanne, il fallait donc m'exécuter.

Ah ! cette fois, véritablement, j'eus presque besoin de me pincer pour ne pas me demander si je ne rêvais point !... Les cheveux de Suzanne étaient d'un blond encore plus séyant que ceux de ses sœurs, et ses yeux aussi étaient d'un bleu plus pur !... Rieuse avec cela !... Elle me dit deux ou trois phrases dont la musique m'enchantait, et quand elle parlait, sa petite bouche laissait à découvert une véritable rangée de perles !

— Oui, oui, pensais-je, elle est encore mieux que les autres ; pas d'hésitation possible !

Et quand, la valse terminée, je la reconduisis à sa place, j'étais bien résolu à n'en épouser jamais une autre qu'elle.

— Eh bien ! me dit madame Briscol, qui m'avait fait signe de venir à elle, pendant que vous dansiez et que vous faisiez votre cour, je n'ai pas perdu mon temps, moi. J'ai causé avec les parents. Ils sont tout disposés à vous donner l'une de leurs filles.

— Ah ! chère madame, quel bonheur !

— Alors, c'est entendu ?... Vous consentez !

— Avec joie !

— Bon... Et sur laquelle de ces jeunes filles avez-vous jeté votre dévolu ?

— Suzanne !...

Je n'avais pas prononcé le nom : j'allais le faire.

Mais les sœurs avaient déjà repris leur place l'une près de l'autre, et mon regard qui cherchait seulement Suzanne, la dernière, la mieux aimée, les embrassa en même temps.

Je ne savais plus.

Suzanne, Geneviève, Louise... Aussi jolies l'une que l'autre... Elles se confondaient pour moi...

— Eh bien ! voyons, laquelle ? me demanda encore madame Briscol.

— Suz... Genève... Loui... Attendez, je vous en prie, attendez ! C'est trop grave pour pouvoir se décider aussi vite !

— Vous avez tout le temps, mon cher ami, vous avez tout le temps... Je vais toujours dire à la maman que vous consentez pour l'une des trois, et que vous vous prononcerez un peu plus tard... Votre hésitation entre ses filles ne pourra lui paraître que flatteuse.

V

— Alors ! demanda mademoiselle Henriette, voyant que M. Martin interrompait son récit.

— Alors, mademoiselle, je vais me verser un petit verre de cognac, si vous le voulez bien... et je continuerai dans un instant.

Le narrateur reprit :

— Cette nuit-là, au sortir de la soirée de chez madame Briscol, ai-je besoin de vous dire que je ne dormis pas ?

Laquelle ?

Je les revoyais... Je les détaillais...

Quand je me figurais danser avec l'une,

j'étais prêt à me déclarer ; quand j'allais à l'autre, c'était l'autre qui l'emportait, jusqu'au moment où arrivait la troisième, et alors j'abandonnais les deux dernières !

La semaine suivante, je fus invité à venir prendre une tasse de thé chez M. et madame Courbon. Il y avait là peu de monde. Juste assez pour motiver ma présence, tout en me laissant la possibilité de causer un peu longuement avec les jeunes filles.

Même situation.

J'allais de l'une à l'autre, comparant, sans savoir à qui décerner le prix... Louise ? Geneviève ? Suzanne ? Laquelle ?

Épouser Louise !... Evidemment !... En tout cas, je ne serais pas à plaindre !... Mais si j'allais découvrir plus tard que c'est Geneviève que j'aime vraiment ?... Alors, Geneviève ?... Mais s'il allait en être de même pour Suzanne ?

— Eh bien ! êtes-vous décidé, cette fois ? me dit madame Briscol qui avait été conviée également à la soirée des Courbon.

— Mais... je...

DEVINETTE



—A qui donc parle cet homme là ? Il a l'air d'un fou !  
—Où donc le vois-tu ?

—Voyons, il serait temps, cependant, de vous prononcer ; les parents insistent pour savoir...

Je comprenais que j'avais l'air sot... J'avais hâte de sortir de l'impasse... Et comme Louise s'approchait en ce moment, si jolie dans sa robe de mousseline rose :

—Oui, répondis-je, c'est Loui...

Mais Geneviève arrivait, m'apportant en souriant une tasse de thé ; je fut séduit par ce sourire.

—Genev... allais-je achever.

Ah ! que n'ai je eu le temps de finir le nom !... Au moins la décision aurait été prise !... Mais, par malheur, Suzanno suivait sa sœur, en apportant gracieusement l'assiette à gâteaux.

Ah ! quels gâteaux !... non, je veux dire : Quelle grâce !

Je me repris :

—Loui... Genev... Suz...

—Enfin, prononcez-vous !

—Non !... Je ne peux pas ! je ne peux pas !... Pas encore !... Donnez-moi quelques jours de répit !

—Soit !

Et cette seconde fois, comme la première, je partis sans avoir rien arrêté. La semaine suivante, je revins chez madame Briscol, qui avait organisé une petite sauterie à notre intention.

Même résultat.

Je retournai aussi chez madame Courbon.

Pas plus avancé !

J'avais même fini par me lier avec ces braves gens, qui, comprenant mon embarras, mettaient toute la complaisance voulue à mon égard, et je causais en camarades avec leurs filles ; mais des sentiments ne parvenaient pas encore à se faire jour.

Laquelle ? Laquelle ? Laquelle ?

Une fois, pourtant, je crus bien que j'allais prendre une résolution.

—Vous savez, me dit madame Briscol, un jeune homme a demandé la main de Louise.

—Ah !...

Et, à l'idée que j'allais peut-être me trouver séparé d'elle à jamais, l'émotion que je ressentis fut terrible.

—Oui, pensais-je, c'est elle que j'aime !... Je le vois maintenant !... Je le sens !...

Mais madame Briscol ajouta tout de suite :

—Et Geneviève aussi a été demandée en mariage.

Le coup fut le même !

—... Et quant à Suzanne, continua madame Briscol, on m'a fait des ouvertures à son sujet.

Troisième battement de cœur tout aussi fort !

—Mais je sais de bonne source que c'est à vous qu'on donnerait la préférence ; faites donc vite votre choix.

—Oui... je vous promets... ce soir même.

—Entendu !

Mais, le soir venu, j'étais toujours incapable de prendre une décision. Il en fut de même le lendemain, le surlendemain, et plus les jours passaient, moins je me sentais en mesure de me déclarer.

Louise se maria.

—Tant mieux ! fis-je, malgré la douleur qui m'accabla ; au moins, de cette manière, n'anrai-je plus qu'à hésiter entre Geneviève et Suzanne !

Mais le choix, pour être circonscrit, ne fut pas plus aisé.

Geneviève prit également un mari.

Quand la lettre de "faire part" m'arriva, je me mis à fondre en larmes ; toutefois, je pensai qu'il était de mon devoir de me réjouir.

—Les regrets sont inutiles, me dis-je, et je n'ai plus à tergiverser !... Allons demander la main de Suzanno !

Mais Suzanne, comme je me rendais chez ses parents, était sortie justement, et je me trouvai devant Louise et Geneviève, radieuses, l'une d'être mariée à un homme qui la rendait heureuse, l'autre d'être fiancée à un jeune diplomate qu'elle aimait déjà.

Jamais elles ne m'avaient paru si séduisantes ; à les contempler, j'oubliai Suzanne et me sauvai comme un fou, dans mon désespoir de n'avoir pas su, en me décidant à temps, fixer le bonheur de mon existence.

Le mois suivant, Suzanne, à son tour, se fiança, et quand madame Briscol, avec un air de reproche, vint m'annoncer l'événement, mon sang ne fit qu'un tour.

—Imbécile que je suis ! m'écriai-je, je crois que c'est elle que j'aimais !

VI

Et, dégustant une dernière gorgée de cognac, Martin conclut ainsi :— Voilà comment je suis resté garçon... et, aujourd'hui que tout cela est bien loin, je me demande encore : " Voyons, des trois... qu'elle était celle que j'aimais !... laquelle ? "

MICHEL TRIVELEY.

ARISTIPPE ET DENIS LE TYRAN.

Aristippe demandait une faveur à Denis le Tyran, mais il n'était pas écouté. Alors le philosophe se jeta aux pieds de Denis et le pressa tant qu'il obtint enfin ce qu'il désirait. Quelques personnes représenteront à ce sage qu'il était indigne d'un homme de sa condition de se prosterner aux pieds d'un autre homme. " Ce n'est pas de ma faute, répondit Aristippe ; il faut en accuser Denis, qui a les oreilles aux pieds. "

UNE OBJECTION

Henri VIII, roi d'Angleterre, se disposait à envoyer un ambassadeur auprès de François I<sup>er</sup>. L'envoyé fait observer au monarque anglais que, s'il se permet de dire au roi de France ce que porte sa mission, il est probable qu'il se fera décapiter. Henri VIII répond :

" Allez, et ne craignez rien ; si le roi de France se permet de vous faire mourir pour ces paroles, je ferai abattre bien des têtes françaises que j'ai en mon pouvoir. "

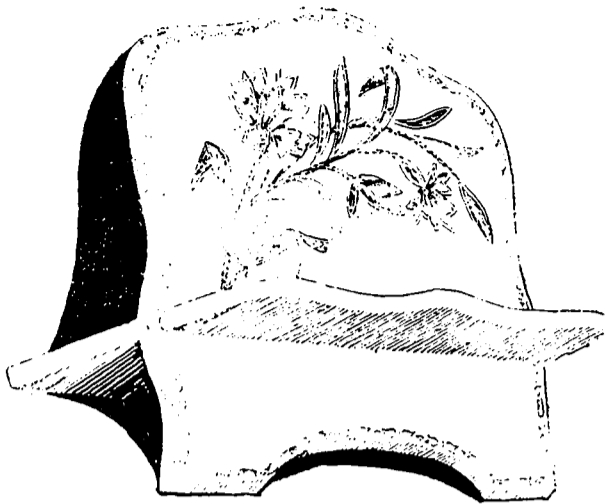
—Mais, Sire, reprend l'ambassadeur, j'ai l'honneur de faire observer à Votre Majesté que, de toutes les têtes qu'elle fera abattre, il n'y en a pas une qui aille aussi bien sur mes épaules que la mienne. "

UN CERTIFICAT



Messieurs, Je n'avais pu travailler une seule journée depuis douze ans ; j'ai pris, il y a six mois, une demi-douzaine de bouteilles de votre excellent Tonique et depuis ce temps-là, je travaille tous les jours, 8 heures par jour et sans avoir perdu une seule minute.  
Votre dévoué serviteur, JOSEPH CASSECAILLON, cellule 308, Saint-Vincent de Paul, P. Q.

## MODES PARISIENNES



**LISEUSE EN DRAP BRODÉ.** — "Bien écrire, a dit un naturaliste, écrivain fort distingué, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'âme, de l'esprit et du goût." Mais pour bien écrire, il faut beaucoup lire ; et quelle est celle d'entre vous, chères lectrices, qui n'aime la lecture ; cette distraction favorite de toute âme douée d'une intelligence d'élite et qui trouve en de ravissantes lectures, le secret de l'idéal bonheur. Mais un bon livre doit être mis à la portée de tous, afin que chacun y puise une bonne pensée, un conseil judicieux, une phrase réconfortante pour l'esprit et le cœur. Aussi est-ce dans cette idée que nous faisons paraître une liseuse très élégante, en forme de chevalet, destinée à être posée sur une table pour recevoir le livre ouvert que la jeune fille, la mère, la grand-mère pourront consulter à toute heure du jour. Notre modèle est en drap vieux rose, orné sur les deux faces d'une superbe branche de bluets, cette fleur si gracieuse qui fait l'ornement de nos champs et la joie des fillettes, chaque fleur en 5 tons de soie, et le feuillage est vert très harmonieusement nuancé dans les tons chauds et doux d'automne.

## Patron "Up to Date"



250. Jaquette Olga pour dames et demoiselles.

Ce modèle représente l'un des patrons les plus nouveaux de la populaire blouse-jaquette. Dans le cas actuel, on a choisi un drap uni, qui est l'étoffe favorite employée dans les costumes-tailleurs. Cette jaquette est terminée par une bordure étroite en astracan et est entièrement doublée d'un tiffetas de plaid. Une ceinture en velours retombe gracieusement en avant, ce qui a le double avantage d'allonger la taille et de dissimuler l'endroit où le basque se rejoint. Le chic chapeau, est une combinaison de velours, astracan et de riches plumes d'autruche. La jaquette proprement dite est simplement ajustée par les coutures de l'épaule et du dessous du bras ; sur les épaules on étend la couture pour former des épaulettes. La partie inférieure de la jaquette se détache tout à fait du corsage et fait le tour des hanches sans les grossir pour former ensuite des plis doubles et profonds dans le dos. Au dessus du buste, on a posé deux revers ; le premier de ces revers se referme sur le second, de sorte que l'ouverture de la blouse ainsi fermée semble invisible. Le col, d'une élégance incontestable, est coupé par sections et est ajusté de manière à faire le tour du cou très juste en évasant un

peu vers le haut. La manche a deux coutures et colle sur le bras depuis le poignet jusqu'à l'épaule, où elle offre un léger renflement.

Cette mode peut s'adapter à un drap épais ou léger et on peut confectionner cette jaquette avec l'étoffe de la jupe. Le tweed, la cheviotte, le drap uni sont autant de matériaux convenables. Une jaquette en velours est d'une suprême élégance, si l'on peut se permettre ce luxe, si non, le velveteen est un excellent substitut.

On aura besoin de deux verges d'étoffe de 44 pouces de largeur pour faire une jaquette pour une dame de taille moyenne. Grandeurs : 30 et 40 pouces de mesure autour du buste.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centims, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 30 centims. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## IL NE LES COLLECTIONNAIT PAS

*Bidochard.*—Figurez-vous que je me réveille en sursaut, la nuit dernière : un voleur était entré dans ma chambre !

*Patachon.*—Et vous l'avez arrêté ?

*Bidochard.*—Ah bien non, par exemple. Croyez-vous que je collectionne les voleurs, moi ?

## VARIÉTÉS

LA VITESSE

I

## Coup d'œil général

Dans un ouvrage publié vers 1840, où l'auteur emploie encore les anciennes formules des Poids et Mesures : Livres, Toises, Lieues de poste, etc., on trouve ce calcul comparatif :

La vitesse de la lumière étant de 70 000 lieues par seconde, celle du Son de 175 toises, et celle d'un Boulet, du poids de 24 livres, de 300 toises, un soldat peut voir la lumière du canon dont le boulet le tue sans entendre la détonation du coup.

Cet ouvrage renferme des particularités curieuses sur les vitesses comparées, mais dont les chiffres ne s'accordent plus avec les résultats obtenus depuis, par le contrôle plus exact des observations au moyen de nouveaux instruments, et surtout à cause des perfectionnements apportés dans la construction des machines et des nouvelles méthodes d'entraînement.

Cependant certaines remarques offrent un intérêt rétrospectif, et nous en citerons quelques exemples.

Les *Hémérodromes*, coureurs grecs, pouvaient courir un jour entier.

Pline rapporte qu'Antistius de Lacédémone, et Philonides, coureur d'Alexandre, parcoururent en 24 heures un espace de 1200 stades, à peu près 44 lieues, de Sycione à Elis.

On voit dans la *Vie d'Aristide*, par Plutarque, que le coureur Euchidas, ayant fait le voyage aller et retour de Platée à Delphes, 1000 stades, soit 37 lieues, expira quelques moments après son arrivée.

Pline raconte encore qu'un jeune Romain, âgé de 9 ans, que Martial nomme Athas, et qui vivait sous le Consulat de Fonteius et de Vipsanius, l'an 59, fit depuis midi jusqu'au soir 75 milles, 22 lieues.

Tibère, allant voir son frère Drusus en Germanie, fit, avec une suite de trois chars, 200 milles ou 55 lieues en un jour.

En 1767, un Bohémien, nommé Focke, coureur de la duchesse de Weimar, fit 76 lieues de suite en 42 heures. Il ne prit d'autre repos que le temps de remettre ses dépêches à Carlsbad et de recevoir la réponse.

Un valet de chambre de M. d'Etigny, ancien intendant d'Auch et de Pau, envoyé de Bayonne à Paris, fit à cheval le trajet de 223 lieues en 42 heures.

Sous Henri II, un Faucon échappé de la fauconnerie de Fontainebleau, fut trouvé le lendemain à Malte, après avoir parcouru 240 lieues en 24 heures.

Le 29 Juin 1823, sur 81 Figeons envoyés d'Anvers à Paris et lâchés à 9 heures du matin, 21 sont revenus à Anvers à 3 heures de l'après-midi, soit 74 lieues en 6 heures.

Certains Poissons font 15 lieues à l'heure.

Un Vaisseau bon voilier peut prendre le tiers de la vitesse du vent.

On a écrit de Londres, le 14 Août 1841 :

M. Brunel, ingénieur français, qui a construit le Tunnel sous la Tamise, avait parié avec plusieurs de ses amis qu'il parcourrait, sur une *Locomotive*, en moins de 100 minutes, le chemin de fer de Londres à Bristol, qui a une longueur de 120 milles anglais ou 48 lieues métriques. L'ingénieur a gagné ce pari. Monté sur la locomotive *The Courier*, à laquelle était attaché un tender, et dirigeant lui-même la machine, il a accompli le trajet en 90 minutes. Cette vitesse, qui est celle de 32 lieues de France à l'heure, est la plus grande qu'on ait encore obtenue sur un railway.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

Pour faire un parti, il faut des idées et des hommes.—GEORGES PICOT.

## DEVINETTE



— Sais-tu où est passé Ernest qui était là, il y a une minute ?  
— Regardez donc derrière vous !

## Une Voix Perdue.

Une bonne annonce accomplira bien des choses, mais elle ne rendra pas une voix perdue. La meilleure chose à faire pour cela, c'est de commencer, sur-le-champ, par prendre ce remède souverain pour toutes les affections de la gorge et des poulmons: Bronchite, Asthme, Croup, Coqueluche, etc. Il guérit depuis plus de cinquante ans et est connu du monde entier sous le nom de

## Pectoral-Cerise d'Ayer.

L'âge variable.

On demande à Bébé quel âge il a :  
—Quand je vais en chemin de fer j'ai deux ans et demi ; mais en temps ordinaire, j'ai trois ans passés.

L'enfant qui prend le *Menthol Soothing Syrup* repose d'un sommeil doux, naturel et réparateur, à son réveil il a les yeux clairs, vifs, il sourit à tous ceux qui l'approchent.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LISEZ

## "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT  
Publie tous les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,  
Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL,  
Administrateur.

### Une Recette par Semaine

Pour empêcher les cheveux de blanchir.

Voici une recette bien simple pour empêcher les cheveux de blanchir.

Vous faites bouillir 1/30 d'once de sulfate de fer dans 2 onces de vin rouge, vous laissez refroidir et vous lotionnez les cheveux avec, deux fois par semaine. On laisse sécher sans éponger.

Cette lotion est absolument inoffensive, et l'on m'en dit le plus grand bien.

B. DE S.

### TRIO DE PROVERBES

Les écrits restent.

x

Un clou chasse l'autre.

x

Pour pauvre personne, guère on ne sonne.

SANCHO PANÇA.

Entre Marseillais :

—Vous savez qu'on vient de donner une médaille d'honneur à Marius. En voilà un qui est courageux !

—Savez-vous ce qu'il a fait pour obtenir cette décoration ?

—Je crois qu'il a arrêté un train qui allait écraser une petite fille...

—Mais non, ce n'est pas cela ! reprend un autre. Voilà ce qu'il a fait : la foudre allait tomber sur un clocher, et il a été assez heureux pour l'arrêter en chemin !

\*\*

Bézuchet, qui est garçon pour le moment, sa femme étant à Nice avec les enfants et la bonne, arrive chez les Pitanchard à l'heure du dîner.

—Quelle bonne surprise !... s'écrie le couple.

—Voilà... Ça m'ennuyait d'aller me faire empoisonner au restaurant... J'ai préféré venir chez vous !

\*\*

Déjeuner de famille.

Une petite fille de six ans, qui mange des huîtres pour la première fois, compte dans son assiette celles qu'elle a mangées et, s'adressant à sa mère :

—J'en ai mangé huit, est-ce que cela fait ma douzaine ?

### CECI EST VRAI

Le *Baume Rhumal* est bon à prendre et soulage de suite toutes les affections de la gorge et des poulmons. 25c partout. 24.

### UN HOMME AFFLIÉ



La dame charitable. — Vous êtes bien affligé, mon pauvre homme ?

Le mendiant. — Oui, madame ; mais je préfère encore être comme cela que livré à l'alcoolisme

La dame charitable. — Vous avez bien raison ; quoi qu'il en soit en allant trouver le Dr Guibault, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Chasles, 513 Avenue Laval, on peut être guéri.

## Mme JOS. VINCENT, DE MONTREAL

Depuis six ans souffrait des Maladies du Retour de l'Age

Ses Médecins ont été Impuissants à la Guérir

## Les PILULES ROUGES du Dr CODERRE

Seules l'ont Guérie en très peu de temps

Tous les jours des femmes de tout âge sont rendues bien et heureuses par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les femmes ont bien tort de penser que les maladies causées par le retour de l'âge ne peuvent pas être guéries. Elles souffrent inutilement ; elles n'ont aucune raison pour rester pâles, faibles, les yeux cernés, nerveuses, les mains, les pieds, les jointures, les jambes, le corps enflés. C'est bien leur faute si elles continuent à souffrir du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac, de dyspepsie, de sensations chaudes, soifs d'affaiblissements, douleurs dans tous les membres, les reins, les côtes, le bas du ventre, les palpitations du cœur, la constipation, pertes blanches, irrégularités, périodes douloureuses, et une infinité de maladies qui sont particulières aux femmes. Des milliers de fois nous avons prouvé que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent ces maladies.

Nous publions aujourd'hui le témoignage et le portrait de Mme Jos. Vincent. Mme Vincent est une femme intelligente, très bien connue à Montréal, où elle demeure depuis 16 ans. Son adresse actuelle est 333 rue Craig. Mme Vincent est heureuse de certifier que les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie de maladies qui duraient depuis six ans. Voici ce qu'elle dit :



MME JOSEPH VINCENT

« Je pense que la cause de toutes mes maladies était le retour de l'âge, depuis 6 ans j'ai beaucoup souffert, j'avais toujours mal à la tête, j'avais mal à l'estomac, j'étais très nerveuse et ne dormais presque plus, mes reins et le côté gauche me faisaient beaucoup souffrir. J'étais constipée, tous les membres me faisaient mal ; comme beaucoup de femmes avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai pensé qu'elles me guériraient aussi. En effet, elle m'ont guérie, je n'en prend plus, je dors bien, je mange bien, mes couleurs sont revenues, toutes mes douleurs ont complètement disparu. J'ai fortement recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à ma cousine, Melle Côté, de Montréal. Je suis contente de les recommander aux femmes malades, car je sais qu'elles guérissent. »

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement. Nous donnons toujours son adresse pour son identification, afin que celles qui doutent peuvent aller voir ces femmes et s'assurer par elles-mêmes que c'est bien vrai que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Co-

derre est vrai. Nous agissons honnêtement. Nous ne prétendons pas qu'elles puissent guérir tous les maux, mais les maladies des femmes seulement.

Fréquemment des femmes écrivent à notre médecin spécialiste qu'elles ont pris une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre et qu'elles ne sont pas guéries. Il ne faut pas trop espérer, même du meilleur remède.

Comment voulez-vous qu'une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent guérir une maladie qui dure depuis des années, une maladie que votre médecin n'a pu guérir et lorsque tous les remèdes que vous avez pris ont failli.

Faites un usage consciencieux des Pilules Rouges du Dr Coderre, prenez-en assez longtemps pour leur donner le temps d'agir et en même temps consultez notre médecin spécialiste, envoyez lui une des-

cription complète de votre maladie, ne lui écrivez rien, vous n'avez rien à craindre en adressant votre lettre au "Département Medical, Boîte 2306, Montréal," notre médecin seul ou verra votre lettre et la tiendra confidentielle. Dans sa réponse il vous dira ce que vous avez de mieux à faire pour hâter votre guérison. Nous guérissons tous les jours beaucoup de femmes par notre traitement bien simple, nous pouvons aussi vous guérir si vous nous en donnez l'opportunité. Vous pouvez consulter notre médecin absolument pour rien, les consultations sont gratuites à toutes les femmes malades.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont jamais vendues à la douzaine ou au cent. Elles sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 pilules pour 50 cents. Ne vous laissez pas tromper par le marchand qui voudra vous en vendre d'autres. Ce sont des imitations. Si vous ne pouvez pas les avoir ou vous demenez, envoyez-nous 50 cents en estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou par mandat poste pour 5 boîtes, vous recevrez par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui ne peuvent faire autrement que de vous guérir. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du montant.

Adressez

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department Medical,

Boîte Postale 2306. MONTRÉAL, Can.

Berlureau va consulter un dentiste.

— Vous souffrez beaucoup ? lui demande l'homme de l'art.

— Enormément.

— Et souvent ?

— J'ai des rages de dents toutes les cinq minutes.

— Qui durent chaque fois ?

— Un quart d'heure au moins.

### IL N'A PAS SON ÉGAL

Le *Menthol Soothing Syrup*, pour les enfants dans les cas de dentitions difficiles, empêche les convulsions, règle l'estomac, aide la digestion, guérit la diarrhée, la dysenterie, les vents, les coliques.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

L'amour pardonne tout, l'amour propre rion. — CHARLES DE BERNARD.

BUY

# Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Amusements

C'est le 10 février que le club canadien, "Le Montagnard", donne son second festival travesti, au patinoir de la rue St-Hubert (coin Roy). Tout fait présumer que cette seconde mascarade aura le même succès que la précédente et que toutes les familles canadiennes voudront assister au joyeux défilé des masques.

Rappelons que pour les personnes qui ne sont pas membres du club, le prix d'entrée est fixé à 25 centias.

On parlait hier, chez le vieux duc de Plasac, des maux qui affligent l'humanité.

—De toutes nos infirmités, dit le duc, la vie est encore celle dont les médecins nous guérissent le mieux.

\*\*\*

Définitions rimées :

ACROBATE

Avançant sur les mains ou debout sur la tête, Il doit divertir l'homme en imitant la bête.

AÉRONAUTE

L'aéronaute, c'est clair, Ne fait que des projets en l'air.

BOURREAU

Un garçon adroit, en moins d'une seconde, Il vous fait voyager de l'un à l'autre monde.

LARMES

Le dernier versement  
Qu'opère  
Souvent  
Plus d'un actionnaire.

\*\*\*

Dialogue entendu :

—Et X... il y a longtemps que je ne t'ai vu, a-t-il joué à la Bourse ces temps-ci ?

—Oui.

—Et il a gagné ?

—Oui... la frontière.

QUE VOULEZ-VOUS

Il n'y a que le *Baume Rhumal* pour guérir rapidement et sûrement les extinctions de voix. 25

Pour douleurs d'estomac, migraine, maux de tête, prenez les *Pilules C. T. C.*, guérison certaine. En vente partout, 25 cts la boîte.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extraits les Dents sans Douleurs par l'Électricité ou fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

UN ENFANT PRÉCOCE



—Ce chéri, il a encore dit ce matin une chose au-dessus de son âge : "Quand je serai grand, je ferai faillite comme oncle Jacques qui est si riche..."

En temps d'épidémie :  
Un médecin de campagne, un paysan :  
—Quelle différence qu'il y a, docteur, entre la cholérine et le choléra ?  
—Si vous en réchappez : cholérine ; si vous en crevez : choléra... sorviteur!

\*\*\*

Définition du médecin d'après Molière : "Un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué."

Calino est, un jour, appelé comme témoin dans un duel.  
Un de ses amis lui dit :  
—Calino, où allez vous si pressé ?  
—Mon cher, je suis témoin.  
—A charge ou à décharge ?  
—Les deux... c'est un duel au pistolet.

\*\*\*

—Maman, la nuit a donc un œil ?  
—Pourquoi, mon chéri ?  
—Dame, ce matin tu as dit que tu n'avais pas pu fermer l'œil de la nuit.

\*\*\*

Toto à un ami de son père :  
—Qui est-ce donc qui a inventé la poudre, Monsieur, que papa dit que ce n'est pas toi ?

BAINS DE TOUTES SORTES BAINS  
Bains de Natation  
Bains Privés . . . .  
25 cts  
LAURENTIENS  
OUVERTS JOUR ET NUIT  
BAINS RUSSES ET TURCS  
Durant le Jour, 75c.  
Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.  
BAINS Angle des rues Craig et Beaudry BAINS

Dr A. SAUCIER  
DENTISTE  
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec  
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.  
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

Poirier,  
Bessette & Cie  
IMPRIMEURS  
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.  
. . . . 516 RUE CRAIG  
MONTREAL.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6.50  
STEN WIND & SET LADIES OR GENTS SIZE  
Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.  
Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :  
Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de classe, boîte gravée par Ducher, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.  
Nous vous l'enverrons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement telle que représentée, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$6.50. — TOUT CELA EST DE BONNE FOI.

14  
3.95  
HUNTING CASE de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement plaquée à 14 k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyée à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions qui précèdent. Si elle vous convient vous paierez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,  
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Quand, dans un dîner, une dame casse un verre, on dit tout haut :  
—Ça porte bonheur !  
Et si c'est un homme, auquel cet accident arrive, on murmure tout bas :  
—Quel imbécile !  
C'est pour les personnes qui prétendent que la galanterie française est morte.

\*\*\*

Propos de boulevard :  
—J'ai à vous confier quelque chose, à condition que vous le garderez pour vous.  
—Si c'est de l'argent, soyez tranquille !

\*\*\*

Dans la banlieue de Marseille :  
—Ce mistral souffle d'une violence !  
—Mets-toi à sa place... il est pressé de voir Marseille, té !

ON PROUVE NOS AVANCES  
De tous les remèdes qui réclament des guérisons, le seul qui le prouve est le *Menthol Cough Syrup*.  
Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25c la bouteille.

MAGNIFIQUE ROMAN  
LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.  
Au-dessus de 400 pages, grand format.  
Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de  
25 CENTS  
Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.  
ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE  
TIRAGE LIMITÉ  
POIRIER, BESSETTE & CIE  
No 516 Rue Craig  
MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"  
Patron No  
Mesure du Buste..... Age.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....  
CI- INCLUS, 10 CENTINS  
Prière d'écrire très lisiblement.  
Pour détails voir page 28

Sur un roman d'un romancier du jour.  
—Quoi! ce livre si plat, C...e a pu le faire!  
—Eh! mais, c'est un enfant qui ressemble à son père.

\*\*\*  
Chez un marchand de curiosités, boulevard Haussmann.

—Oh! le charmant petit coffret! Il est ancien, n'est-ce pas?  
—Non, madame. Il date d'hier.  
—Quel dommage! Il était si joli!

\*\*\*  
Cours de géographie:  
—Où se trouve la Nouvelle Calédonie?  
—Dans l'Océanie.  
—Et... pour s'y rendre?  
—On passe par la cour d'assises.

\*\*\*  
Un bon pochard, saisi par les agents, est conduit au poste:  
—C'est pas juste! s'écrie-t-il, on me fait toujours coucher au poste... et jamais au télégraphe!

UN LÉGER EFFORT

Il en coûte peu pour avoir toujours chez soi du *Baume Rhumal* qui guérit les affections de la gorge.

**Dr BERNIER**  
DENTISTE  
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

—Au tribunal.  
Un juge (fort laid).—Accusé, votre profession?  
L'accusé.—Féministe.  
Le juge.—Ça n'est pas une profession!

L'accusé (aimable).—Pas avec votre physique, peut-être, monsieur le juge, mais avec le mien!

\*\*\*  
Dialogue:  
—Alors, il y a toujours des brouillards à Londres?  
—Toujours!  
—C'est sans doute pour ça que les Anglais sont tous débrouillards aussi!

\*\*\*  
Un philanthrope s'arrête, dans la rue, devant une vieille mendiante qui, sur le seuil d'une porte cochère, tend la main:  
—Quel âge avez-vous, ma pauvre femme? lui demande-t-il.  
—Soixante quinze ans, Monsieur...  
—On ne vous les donnerait pas...  
—Aussi, n'est-ce pas ça que je demande; c'est la charité!

\*\*\*  
Personnages: un coulissier et un journaliste.  
Sujet de la conversation: la dynastie des gogos, cette souche inépuisable.  
—Ce que je ne comprends pas, disait le coulissier, c'est que ce soient tous jours les affaires les plus véreuses, les caisses les plus tarées, que les actionnaires choisissent pour y apporter leur argent.  
—Parbleu! fit le journaliste, on verse toujours dans les orniers.

Polyte et Eugusse pérorèrent et discutèrent — un peu animés des suites de copieuses libations. Leur verbe s'échauffe graduellement, et Polyte, joignant le geste, lance une ruade bien vigoureuse... dont se ressent aussitôt le gras de la jambe de son interlocuteur.

Fuis, Polyte, d'ajouter, d'un ton d'ivrogne attendri:  
—Excuse-moi! Je voulais te convaincre...  
Eugusse.—Par la parole?...  
Polyte.—Non! par le pied!

\*\*\*  
Entre amis:  
—André, un garçon charmant! Il n'a qu'un petit défaut: il a la prétention de tout savoir mieux que personne.  
—Oui, je l'ai remarqué; il veut toujours avoir le dernier mot, même quand il n'en connaît pas le premier.

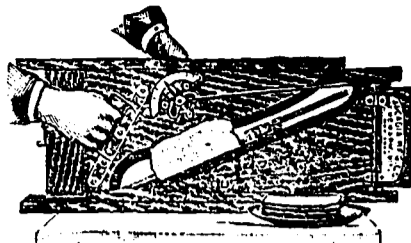
\*\*\*  
A l'école, au village.  
Le maître lit un fragment de l'histoire de France:  
"Pour mieux abattre le sarrasin, Charles Martel se servit de la hache."  
—Tiens! interromp l'un des jeunes auditeurs, chez nous on se sert du fléau.

\*\*\*  
On parle voyages.  
—J'ai maintenant horreur des déplacements, dit un petit monsieur à prétentions ridicules et débiteur féroce... Je ne voyage plus qu'au "pays du mulle".  
—Mon cher, répliqua vivement l'autre, c'est le seul voyage que tu puisses faire sans sortir de chez toi!

\*\*\*  
Echo des plages Méditerranéennes.  
Une énorme dame, qui a de la peine à se maintenir dans son costume d'Amphytrite, questionne un pêcheur sur le galet.  
—Est-ce que la mer va bientôt remonter?  
—Parfaitement, fait le loup marin: dès que Madame va entrer dans l'eau!

PLUS D'UN MILLE

Médecins font usage du *Menthol Cough Syrup* dans leur pratique et tous le recommandent comme supérieur à tout autre.  
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...  
**COUTELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
8 Rue St-Laurent.

Une charmante personne, encore novice dans le métier de maîtresse de maison, demandait à sa servante avec quoi on prenait le madère.  
—Je crois que c'est avec des filets, madame, répondit judicieusement la bonne.

\*\*\*  
Dans un café d'auteurs dramatiques. Entre bons petits camarades.  
—%, vous le savez, a fait les frais de sa pièce. Ça lui coûte gros, allez.  
—Vingt mille ballos, pas un sou de moins. Encore deux succès comme celui-là, et il sera ruiné.

\*\*\*  
Examen de géométrie:  
—Voyons, mon ami, définissez-moi le cercle.  
—C'est un endroit où papa va se faire nettoyer tous les soirs.

Nouvelle édition du . . .

**|| JEU DE POKER ||**

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:  
"Le Samedi",  
516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 115



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes Moise Lord, A Roy, Melle E. Luena, J. Demers, E. Duhne, A. Caron, C. Papin, A. Payette, P. O. Richard (Montréal), M. Picard (Bienville, Lévis, Q.), L. Bessette (Farnham, Q.), Melle A. Duquet (Bienville, Lévis, Q.), A. Bouchard (Lévis, Q.), Melle D. Nadeau (Lachute, Q.), Inconnu (Pont du Sault, Q.), Melle L. Robitaille, W. Deschamps (Québec, Q.), Melle A. Lapier (Storé, Q.), Melle M. Mathurin (St. Roch de Québec), Melle M. F. Ethier (Ste. Scholastique, Q.), Melle K. Thibault, E. Thibault (Augusta, Me), A. Rouvier (Berlin, N.H.), Peter Couture (Berlin Falls, N.H.), J. Levesque (Bridleford, Me), E. Desrosiers, J. Lavigne (Brunswick, Me), T. Dionne (Chicopee, Mass), P. Benne (Chicopee, N.Y.), J. D. Thibault, L. Trépanier (Fall River, Mass), A. Couture (Haverhill, Mass), G. Lajoie (Holyoke, Mass), C. J. Légaré (Lawrence, Mass), Melle M. St. Hilaire (Leviston, Me), Mmes J. S. Aubin, J. N. Denis (Lowell, Mass), L. Bonneau, J. Derbes (Nouvelle-Orléans, La), R. McNeil (Somerset, N.H.), J. Desnoyers (Wattsfield, Vt), Melles M. Leclerc, D. Tessier (Woonsocket, R.I.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: C. Papin, B. Wolfe, Montréal; M. Picard jr, Bienville, Lévis, Q.; Melle Mathurin, 89 St. François, St. Roch de Québec; C. J. Légaré, 83 Essex, Lawrence, Mass. R. McNeil, Somerset, N.H.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**La Société des Ecoles Gratuites des Enfants Pauvres, (Limitée)**

146 RUE SAINT-LAURENT

LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES fait des distributions de peintures et d'objets d'art et cela tous les jours.

Le prix des billets est de 2 cts à \$1.00

A partir du 31 Janvier courant, la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES publiera, suivant son programme, des

**CLASSES DU SOIR**

en faveur des jeunes gens, travailleurs ou apprentis, dont les occupations le jour ne laissent libre que la soirée.

Les inscriptions sont reçues, dès ce jour, aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES.

146 RUE SAINT-LAURENT. - MONTREAL

Tel. Bell 784  
**Dr F. T. DAUBIGNY**

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

40<sup>e</sup> Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig  
MONTREAL

Spécialité : Chirurgie

**QUERY FRERES**

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

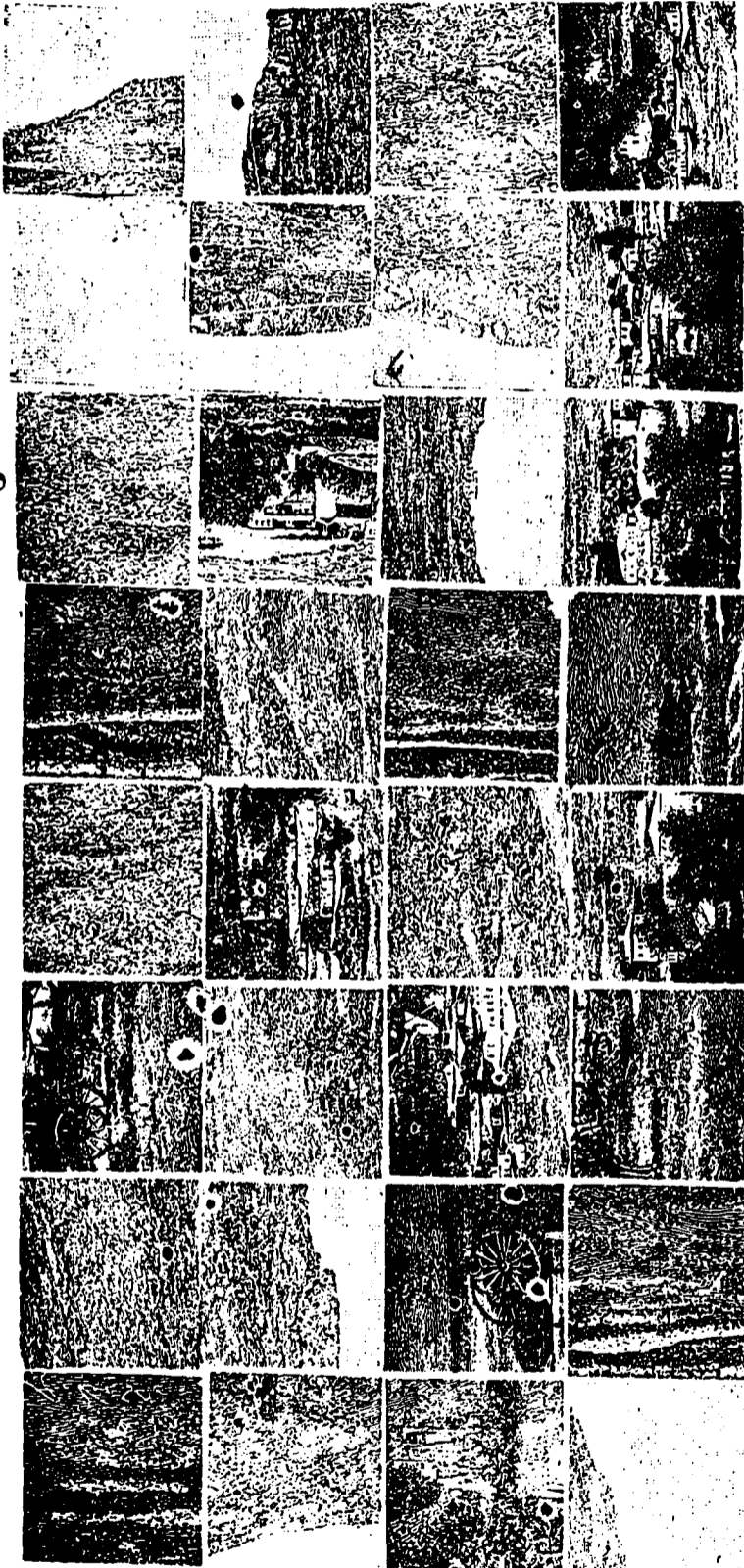
MONTREAL

Définitions :

Chasse à courre : Sport consistant à faire le pied d'un animal le matin et à s'offrir sa tête le soir.

Fontaine Wallace : Dégustation de kirsch de la purée noire.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 117**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LA VILLE DE PHARSALE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 16 février, à 19 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar." fait à la main valant 10c pour 5c.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Parlons un peu des nez, et voyons le caractère que révèle leurs formes diverses :

Les nez pointus sont méchants.

Les nez camards sont taquins.

Les nez aquilins sont dominateurs.

Les nez en trompette sont moqueurs.

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES !

**DIX Cents**

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS DU **Dr CODERRE**

**PILULES** POUR GUERISON CERTAINE DE **Noix Longues** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

**De McGALE**

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

— Quel est le comble du zèle d'un gardien de la paix.

— C'est d'arrêter sa pendule pour la mettre au clou.

ETABLI EN 1869.

**T. A. CARDINAL**

Poseur d'Appareils à Gaz, A Eau Chaude et à Vapeur

**. PLOMBIER .**

Couvreur en Ardoise et Métaux  
Entrepreneur de Canaux, Etc.

**No 1 RUE LABELLE**

Première porte de la rue Dorchester

**MONTREAL**

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.